

Garmalia

Alain LE BUSSY

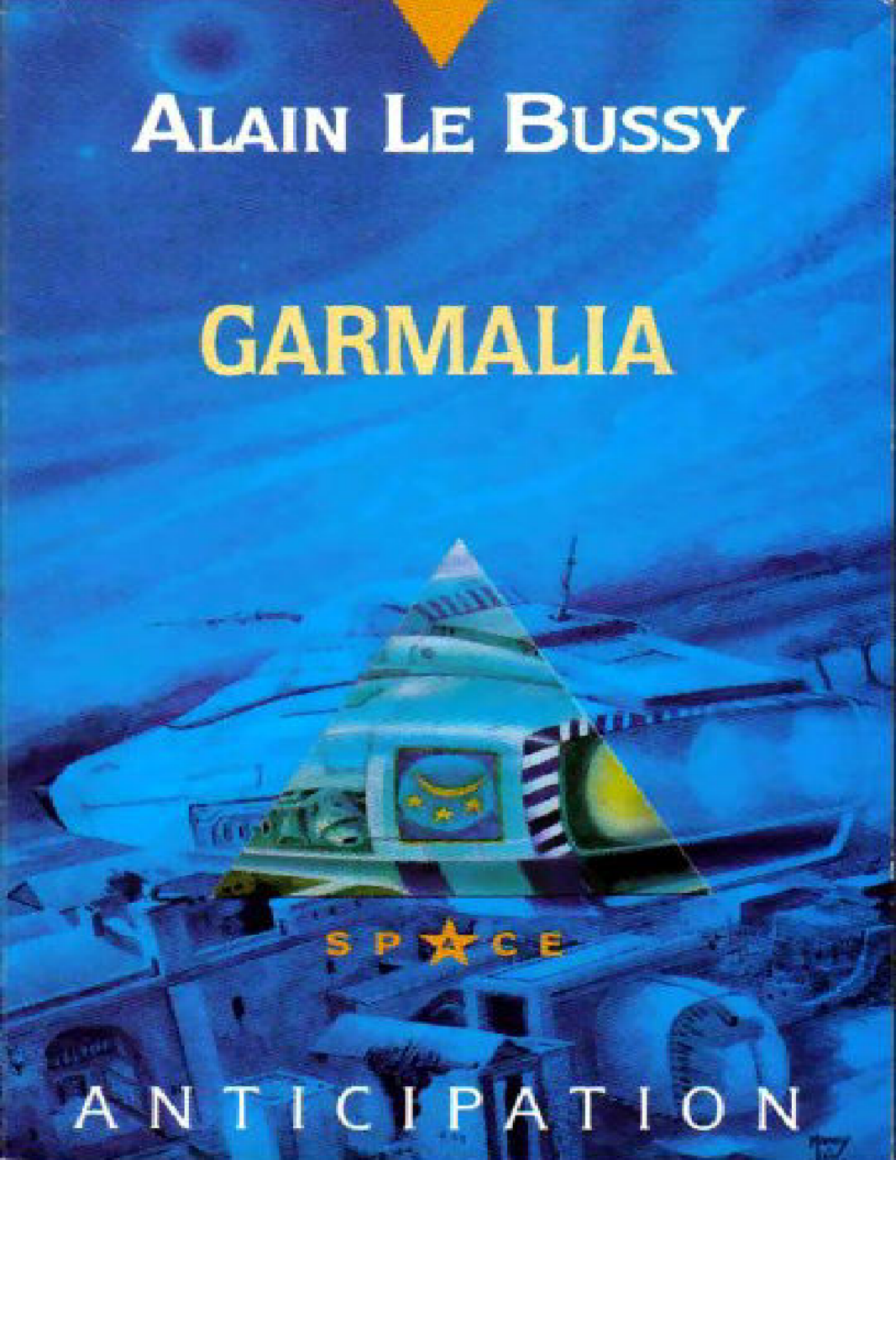
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



ALAIN LE BUSSY

GARMALIA



SPACE

ANTICIPATION

ALAIN LE BUSSY

GARMALIA

S P  C E

FLEUVE **NOIR**

Collection dirigée par
Philippe HUPP

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux ternies des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1^{er} de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1994, Éditions Fleuve Noir

ISBN 2-265-00392-1

ISSN 0768-3014

*À Micky, Suzanne, Joëlle,
Élisabeth et toutes les
filles d'Orléans, y compris
l'unique... Pucelle.*

CHAPITRE PREMIER

Garmalia, j'en rêve.

Et que pourrais-je faire d'autre qu'en rêver ? Garmalia, c'est bien trop loin pour que je puisse espérer y aller un jour. Le voyage est long, et cher. Cher ? Je n'en connais même pas le prix, mais comme, de toute manière, je ne possède pas le quart d'un munit, ça ne change pas grand-chose.

Et c'est aussi un voyage bien trop dangereux pour que je m'y risque.

C'est ce qu'ils ont tous dit, le père, la mère, mes oncles, mes tantes et le reste du village, quand j'ai fait la bêtise de parler de mon rêve. Ils ne me prennent pas vraiment au sérieux, mais le reste du village trouve plus gentil – ou plus poli envers mes parents – d'essayer de me décourager de cette façon, par la bande. Car certains pensent simplement que je suis fou.

Il y en a tout de même quelques-uns qui m'ont cru, ou accordé le bénéfice du doute, quand j'ai dit que j'irais à Garmalia, quelle que soit la distance, quel que soit le prix. Ou le danger. Ce sont ceux-là que je crains le plus. Ils sont prêts à utiliser tous les moyens pour m'en empêcher. Peut-être parce qu'ils m'aiment et veulent me protéger malgré moi. Parce qu'en fin de compte, même s'ils me croient, ils me jugent fou aussi.

J'ai appris que mon oncle Olf est allé trouver le bailli pour demander s'il pourrait user de son influence afin que j'entre dans la garde du château. Une façon plus agréable de m'emprisonner qu'un vrai cachot, mais presque aussi sûre : les hommes de la Garde sont bien nourris, ils sont logés et touchent six piastres par jour, mais le collier d'acier tressé qu'on leur rive au cou peut les tuer s'ils trahissent ou tentent de désert.

Il attend la réponse pour bientôt. Si c'est oui, moi je ne pourrai plus attendre. Car ils ne réussiront pas à me décourager, malgré tous leurs arguments.

Parce que je *sais* !

On m'a dit que Garmalia serait à moi et je l'ai cru. Je sais qu'il ne

faut pas croire n'importe quelle prédiction et que les augures qui apparaissent dans le ciel ne sont souvent que le fruit de l'imagination. Je ne suis pas un paysan crédule. J'ai été à l'école pendant cinq ans, plus que n'importe qui au village, sauf le prêtre et le fils du bailli. Les moines voulaient même me garder plus longtemps, dans l'idée de faire de moi l'un des leurs plus tard, je crois, mais le père a refusé. Je suis son seul fils et il avait besoin de moi à la ferme. Avec mes deux sœurs aînées qui sont mariées, et Trissa, la cadette, qui le sera au printemps prochain, je sais qu'il peut se passer de mes bras. Mais il veut léguer le peu qu'il possède à quelqu'un de son sang.

Maintenant, je suis heureux de ce refus, même si à l'époque – il y a huit ans de cela – j'ai regretté la vie agréable d'écolier et la sécurité tranquille que promettait le monastère.

Je suis resté à l'école juste assez longtemps pour entendre parler de Garmalia autrement que comme un simple nom presque légendaire, et je l'ai quittée juste à temps pour rencontrer Dounia, la sorcière. Le tout mis ensemble, j'en savais assez pour comprendre que Dounia ne divaguait pas lorsqu'elle parlait de l'Outre-ciel.

Elle vivait depuis toujours – en tout cas nul ne se souvenait du temps où elle était arrivée dans le pays – dans une masure à demi souterraine construite entre les racines d'un chêne géant bien en dehors du village, mais non loin de la piste qui passe sous les murs du château et s'en va vers la ville.

Il y a une petite clairière circulaire autour du pied du chêne, et une source à proximité. Un jour où j'avais très soif, j'ai bu à la source. C'est comme cela que j'ai fait connaissance avec la sorcière. Avant, je savais qu'elle existait, comme chacun au village, mais je ne lui avais jamais adressé la parole. Je l'avais aperçue quelquefois de loin. J'en avais vaguement peur, comme tout le monde au village, et même au château. Pour les moines, c'est difficile à dire. Je ne pense pas qu'ils la craignaient vraiment, mais ils devaient savoir que son pouvoir n'était pas vain et se tenaient à distance.

Je crois que Dounia avait la même attitude envers eux.

On l'appelait la Sorcière, parce qu'elle connaissait un certain nombre de secrets, et savait utiliser les plantes pour en faire des médecines ou des poisons. Elle pouvait aussi lever un coin du voile qui masque notre avenir. On se risquait parfois à aller la trouver en cachette pour un remède ou un philtre d'amour, pour connaître le bon moment pour les semailles, ou celui pour faire la cour à une fille. On l'appelait la Sorcière, et c'est vrai qu'elle aurait pu empoisonner tout le village avant que nul ne s'aperçoive du fait, mais je ne crois pas qu'elle ait jamais fait le mal, vraiment. C'était aussi la Jeteuse de Sorts, et elle a peut-être exercé l'une ou l'autre vengeance envers ceux qui avaient été trop désagréables avec elle, mais rien de plus.

Elle pouvait parler de bien d'autres choses que de ses philtres et potions. Elle n'était pas née dans la région, et venait de loin, très loin. D'Outre-ciel, peut-être, mais personne ne l'a jamais su, car qui bavarde assez longtemps avec une sorcière pour qu'elle raconte sa vie ? On va la trouver, un peu honteux parce qu'on a besoin d'elle, on lui dit juste ce qu'il faut pour qu'elle puisse agir, et c'est tout.

Moi, j'ai bavardé avec elle. La fois où je me suis désaltéré à sa source, puis plus tard, souvent, quand je suis retourné dans la clairière spécialement pour la rencontrer. Je ne venais pas lui demander un service, comme les autres : j'aimais l'écouter. J'apprenais tout autant qu'à l'école, mais sur des choses différentes : notre monde, les étoiles, la science de l'Empire, ou des Anciens. Elle n'en savait pas assez pour tout expliquer, ou c'était moi qui n'étais pas en mesure de comprendre, mais elle pouvait citer bien des noms, des dates, des lieux ou des faits. J'ai acquis ainsi de nombreux mots. Des mots inutiles, que je ne pouvais utiliser qu'avec elle, car au village personne ne les connaissait et même si le Seigneur les connaissait, il aurait pu prendre ombrage de ces lambeaux d'une science dangereuse semée parmi ses paysans.

Un jour que j'allais lui rendre visite en abandonnant pour un moment les champs – je n'allais plus à l'école depuis quatre ans déjà –, je l'ai trouvée gisant inanimée sur le sol de sa cabane. Elle n'était pas morte, mais son état n'était guère brillant. Je l'ai allongée sur son lit. Elle n'était pas lourde, et moi presque un homme. Je l'ai recouverte d'une courtepointe, puis j'ai mis à réchauffer un bouillon de légumes. Elle s'est réveillée quand je l'ai appelée doucement, et a bu lentement. Elle m'a demandé de lui apporter un coffret de métal ouvragé que j'ai trouvé près de l'âtre, dissimulé sous une pile de petit bois. Après, elle m'a envoyé lui cueillir du thym, de l'herbe-à-vaches et trois branches de gerno.

Quand je suis rentré, le coffret était ouvert, et, innocemment, j'ai voulu jeter un coup d'œil sur les trésors qu'il devait contenir, mais Dounia avait suffisamment recouvré ses forces pour me repousser presque avec violence. J'ai quand même eu le temps de voir que le coffret était vide et noir. Il y avait comme de minuscules lucioles qui en tapissaient le fond.

— Assieds-toi et attends, a-t-elle soufflé.

J'ai obéi. J'ai attendu longtemps, oubliant le travail des champs que je négligeais ainsi. Dounia s'était installée devant une petite table et hachait les plantes que j'avais apportées, mélangeant peu à peu la bouillie qu'elles formaient à des poudres de couleurs différentes qu'elle puisait par pincées dans le coffret... où je n'avais vu que le vide.

— Approche, Dorty.

Sa voix était moins qu'un souffle de brise, mais les mots qu'elle a prononcés se sont gravés en moi comme si les buccins des guetteurs avaient été là pour leur prêter la force d'une clameur immense.

Elle m'a tendu un gobelet contenant sa mixture délayée dans un peu d'eau. J'ai bu. C'était amer, désagréable, mais je n'osais m'arrêter, car ses yeux, vrillés aux miens, m'ordonnaient de tout boire jusqu'à la dernière goutte.

— Garmalia... Tu dois penser à Garmalia... Mais tu ne dois parler de moi à personne... Sauf à celui qui viendra à toi marqué du signe de l'épouvante et à celle qui t'ouvrira les portes du néant, si tu la rencontres. Tu devras atteindre Garmalia pour y prendre ce qui t'appartient... Mais cela ne t'appartiendra que si tu peux le prendre et si tu veux le prendre...

Elle m'a servi une seconde ration de sa potion. Cette fois, j'ai tout bu sans hésiter. Je ne percevais plus le goût. Je ne voyais que ses yeux, enfoncés dans son visage ridé, qui me regardaient faire avec satisfaction. Quand j'ai eu fini, elle s'est levée. Elle était si faible qu'elle chancelait. Je me suis précipité pour l'aider, mais elle m'a écarté d'un geste.

— Les esprits secrets m'ont souvent parlé de toi, Dorthy. Avec ce message. Je ne voulais pas te le transmettre, car il est incomplet. Les esprits ne savent pas tout, ou ne veulent pas tout me dire... Je ne suis qu'une pauvre intermédiaire et ils ont l'habitude de cacher bien des choses aux êtres secondaires tels que moi... surtout lorsqu'ils ne veulent pas que leur protection s'étende puissamment sur un être. Cela, je n'aurais pas dû te le dire. Et je voulais attendre pour t'en parler d'en savoir plus. Savoir si je n'allais pas causer ta perte. Mais il est temps. Une autre que moi viendra un jour. Ou un autre... Mais sera-t-il encore temps pour toi ?

Elle tenait à peine debout. Elle a pourtant su se raidir, se redresser de toute sa taille – elle était aussi grande que moi, mais, voûtée et usée, m'avait toujours paru avoir une tête de moins – et m'a fixé droit dans les yeux.

— Va, maintenant. Laisse-moi ici et n'y reviens jamais... Mais souviens-toi que ton destin passe par Garmalia... si tu as le courage et la volonté d'y arriver !

L'abandonner dans cet état ? Je ne voulais pas sortir. D'autant plus qu'elle en avait dit à la fois trop pour que je m'en aille l'esprit en paix et pas assez pour que je comprenne.

Une fois encore elle a eu un geste impérieux et j'ai obéi malgré moi.

En sortant de la hutte, j'ai entendu un choc sourd dans mon dos. Je me suis retourné d'un bond. Dounia-la-Sorcière était étendue sur le sol. En tombant, elle avait renversé son tabouret et balayé tout ce qui

se trouvait sur la table. Le coffret était à côté d'elle, refermé. J'ai voulu lui porter secours, mais avant d'avoir fait plus que prendre son frêle poignet dans ma main, j'ai senti une angoisse insurmontable s'emparer de moi. J'ai fait un effort pour résister, je suis tombé à genoux. Je devais fuir, suivre son conseil. Je ne sais ce qui m'a pris alors : du bout des doigts, j'ai réussi à attirer le coffret vers moi puis je suis sorti de la hutte en rampant.

Ce n'est qu'en atteignant la limite de la clairière que j'ai retrouvé assez de force pour me mettre debout. Je suis parti sans me retourner, le coffret sous le bras. C'est seulement en atteignant la piste, qui passe à flanc de coteau, que je me suis retourné. J'ai vu un filet de fumée noire monter entre les arbres. Le filet est devenu nuée. Je suis retourné sur mes pas jusqu'à la clairière mais je n'ai pu atteindre la hutte : des flammes rouges jaillissaient par les fenêtres, et bientôt elles crevaient le toit de chaume, montant à l'assaut du chêne géant.

Le coffret toujours sous le bras, je suis repassé par le champ pour ramasser mes outils et je suis revenu vers le village en faisant un détour. Non loin de chez nous, j'ai dissimulé mon butin dans un terrier abandonné au milieu d'un buisson épineux. Nul n'irait jusque-là par hasard. En arrivant chez moi, j'ai vu des visages souriants. Ils n'étaient pas assez méchants pour fêter la disparition de la Jeteuse de Sorts, mais ils étaient rassurés par sa disparition et ça se voyait : ils avaient tous des secrets qu'elle seule partageait avec eux et ces secrets étaient maintenant aussi morts qu'elle.

Je n'avais encore que treize de nos années à l'époque et il s'en fallait encore de trois ans avant que je ne sois un homme qui a le droit de faire ce qu'il veut de sa vie, dans les limites admises par la tradition et le Seigneur dans son château. Je me suis tu pendant tout ce temps-là, par prudence. Il n'y avait heureusement pas grand monde avec qui j'avais envie de parler. Surtout de Dounia-la-Sorcière.

Parfois, j'allais tirer le coffret du terrier. Je savais que c'était inutile d'essayer de l'ouvrir, alors je me contentais d'admirer des heures durant les dessins étranges qui ornaient toutes ses faces. Étaient-ce seulement des dessins exprimant un art étranger, ou un alphabet inconnu ?

J'espérais que la réponse viendrait un jour, même si au fond de moi, j'en avais un peu peur.

J'ai attendu le temps qu'il fallait, sans rien dire, mais pas sans rien faire. Dès que les travaux des champs me le permettaient, j'allais rendre visite à Frère Mélin. J'étais la déception de sa vie, car le Frère avait toujours espéré que j'entrerais dans les ordres. C'était uniquement parce que le père était encore plus obstiné que lui qu'il

avait fini par s'incliner.

Je restais quand même son espoir, surtout quand il me voyait revenir, à moitié en cachette. Ce qu'il prenait pour une volonté de rejoindre le monastère une fois que le père n'aurait plus la même autorité sur moi n'était qu'une terrible soif de savoir. Et Frère Mélin, dans l'espoir de m'attirer vers la vie des moines, faite de religion et de science, me donnait de quoi étancher cette soif. Il n'a jamais su à quel point, car il me laissait libre de choisir ce que je voulais dans la bibliothèque du monastère et les rapports que je lui faisais ou les questions que je posais sur certaines lectures philosophiques le satisfaisaient amplement. Mais je lisais de plus en plus vite, et je retenais tout ce que je lisais.

C'est ainsi que j'ai découvert bien des livres oubliés et même quelques-uns franchement interdits au commun des mortels, occupant des rayons difficiles d'accès ou personne n'avait dû venir les consulter depuis qu'on les avait rangés là. Je doute que le Seigneur dans son château en ait jamais lu autant que moi. Il est vrai qu'il n'avait pas besoin de ce genre de savoir pour être Seigneur et régner sur son fief...

J'ai beaucoup appris en fouillant la bibliothèque, mais il n'était pas toujours facile pour moi de faire la différence entre l'Histoire et la Philosophie, entre les sciences et les superstitions. Frère Mélin hésitait parfois lui-même, les rares fois où je me risquais à l'interroger indirectement.

J'ai pourtant découvert bien des choses utiles, et notamment ce qu'était réellement Garmalia, la Planète des Mille Soleils.

J'ai appris aussi que ces astronefs qui passaient parfois au-dessus du village n'étaient pas des anges d'acier, mais des machines nées de la science des Anciens pour aller de monde en monde, et que ces mondes dont parlaient les livres n'étaient autres que les satellites des étoiles illuminant le ciel pendant les nuits sans nuages.

Ils étaient venus de loin pour repartir bien plus loin encore. En chemin, ils étaient passés par Garmalia, qui ne portait pas encore ce nom, ni aucun autre. Ils s'y étaient longuement arrêtés. Après le départ de certains, le Pouvoir était resté là, parce que quelques-uns avaient conçu le projet de diriger l'univers tout entier.

Où étaient passés les conquérants dont parlaient les livres ? Avaient-ils enfin atteint les bords de l'univers, avaient-ils renoncé, ou continuaient-ils toujours leur route, sautant de planète en planète ? Nul ne le savait... ici. Mais ceux qui étaient restés sur Garmalia avaient tissé un fin réseau de fils de force pour lier à eux les autres mondes connus. La puissance amenant la richesse, ils avaient fait de Garmalia un monde de beauté et de confort, effaçant peu à peu le

souvenir du monde originel, qui a probablement existé, mais que les livres de Frère Mélin ne mentionnaient plus que comme une planète morte. Ou même une légende, selon les textes.

Et Garmalia... Les récits disaient – ceux qu'un trouvère errant racontait parfois aux veillées, tout comme ceux de la bibliothèque – que c'était le Paradis Terrestre, la Terre Promise.

C'était... Car on ne sait pas si c'est toujours vrai.

Les gens de Garmalia ont un jour cessé de rêver pour se contenter d'administrer. Ils ont voulu perfectionner le système, asseoir plus solidement leur pouvoir, alors que la toile qu'ils avaient tissée était si résistante que rien ne pouvait la déchirer, ou même la faire frémir. Ils se sont étouffés, asphyxiant en même temps ceux dont ils étaient les maîtres.

Nous.

Moi.

Ce n'est nulle part écrit de cette manière dans les livres et Frère Mélin ne l'a pas compris de cette façon. Pour lui, le pouvoir de Garmalia existe toujours, incontesté. Un pouvoir fort doux et peu exigeant, qui nous laisse vivre paisiblement à notre rythme, à notre manière. Garmalia veille de loin sur nous avec bienveillance. Sa beauté et sa renommée ne sont plus aussi rayonnantes que dans le passé, sa puissance n'est plus aussi écrasante que jadis. Mais elle peut encore serrer les poings et frapper durement ceux qui tentent de lui désobéir. C'est-à-dire, souvent, ceux qui ont l'ambition de relancer une mécanique humaine qui s'endort lentement dans la routine.

C'est du moins de cette manière que j'interprète ce que j'ai lu dans les livres. Mais je n'en ai pas parlé. Je ne suis qu'un paysan habitant un village perdu sur une planète de troisième rang et je ne peux pas comprendre ces choses.

Je m'étonne parfois moi-même, et cela m'empêche de dormir, certaines nuits. Surtout parce que je me sens de moins en moins à ma place ici.

Nous ne pouvons douter que Garmalia soit toujours là. Parfois, un vaisseau de la Garde se pose à Mérina. Parfois, c'est un marchand spatial qui vient nous proposer les luxes et curiosités de l'Outre-ciel, dont un mince filet finit par atteindre le village, des mois et des mois plus tard.

Mais les vaisseaux de la Garde, il n'en est venu que six depuis l'enfance de mon père, et un seul depuis ma naissance. Quant aux marchands, ils se traînent sur des navires de plus en plus délabrés, dit-on à Mérina, et l'avant-dernier s'est même écrasé sur la plaine au sud de la ville en voulant repartir.

Un jour que nous allions en ville vendre des peaux tannées – cela arrive une fois ou deux par an et c’est une expédition qui prend trois semaines – j’ai obtenu du père de pouvoir aller regarder le cratère. C’était avant de parler de Garmalia et de mon rêve.

C’était profond. Froid et triste, aussi.

*
* * *

Le Seigneur me trouvait un peu malingre pour faire partie de ses gardes. J’ai soupiré de soulagement et je n’ai plus parlé de Garmalia, laissant les années s’écouler. Mais aujourd’hui, mon silence a pris fin. Va prendre fin d’ici quelques heures.

Ce soir, le Conseil se réunit. J’y serai. J’aurais pu m’y présenter pour réclamer mes droits depuis deux ans, pourtant rien ne m’y poussait vraiment. Et essuyer une rebuffade – ce qui arrive parfois et me guettait probablement plus qu’un autre – n’est jamais agréable.

Mais aujourd’hui, j’ai une bonne raison d’agir.

Je me regarde une dernière fois dans le miroir d’acier poli. J’ai une barbe d’un doigt de long, le minimum qu’exige la coutume. J’ai passé il y a déjà longtemps les épreuves du Chasseur – la pêche et l’élevage ne me disaient rien – et depuis trois ans, en plus du travail sur les terres familiales, je cultive mon propre champ, un lopin qui me vient de ma grand-mère. Je n’en ai pas tiré des récoltes extraordinaires, mais j’ai prouvé de deux manières que je ne suis pas une charge pour la collectivité. J’ai donc le droit d’assister au Conseil, et même d’y prendre la parole, même si je ne peux encore prendre part aux décisions. Pour cela, il me faudrait être marié et père d’un enfant au moins, mais je n’ai voulu me lier à personne.

J’ai une très bonne raison de me décider aujourd’hui : un vaisseau de la Garde vient de se poser sur la plaine, au-delà du monastère. L’équipage inspecte les défenses automatiques de la planète, a confié un astrot à mon oncle Olf.

Je veux partir avec ce vaisseau.

C’est par respect pour le père et toute la famille que je veux en parler devant le Conseil. Si je le voulais, j’arriverais au vaisseau sans que personne n’en sache rien. Je sais que, chaque fois, les gardes repartent avec quelques recrues. Comme je sais lire et écrire, et que je suis en bonne forme physique, j’ai mes chances, d’autant plus que les volontaires ne sont pas nombreux.

Je pourrais partir ainsi, en catimini, mais je ne veux pas que les miens souffrent d’un départ qu’on considérerait comme une fuite ou même une sorte de trahison. On n’aime pas beaucoup les Gardes, à

Mérina, et le Seigneur pourrait faire comme s'il ignorait tout, forçant ma famille à continuer à payer ma part de dîme des années durant.

Si je parle au Conseil, si j'annonce ma volonté de m'en aller – m'opposant certainement à celle du père – on ne pourra rien lui reprocher.

J'entre dans la grange où le Conseil se réunit à cette saison. J'ai fait beaucoup de bruit pour prévenir de mon entrée. C'était inutile, bien sûr. Quelqu'un veille toujours à la porte et ils savaient que j'allais arriver, mais c'est la coutume de s'annoncer ainsi la première fois et je m'y suis plié. Bien que les livres m'aient appris que les coutumes n'ont de valeur réelle que pour ceux qui en comprennent la raison.

— Que viens-tu faire au Conseil, Dorthy ? Tu devrais savoir que nous sommes trop occupés pour nous soucier des jeux d'un enfant !

C'est Khalem, le plus âgé, qui a parlé. Je ne suis pas vexé. Ce qu'il dit fait partie des rites, comme ma réponse :

— Il n'y a pas d'enfant ici, Khalem. Rien que des hommes libres.

Quelques instants de silence, puis Khalem reprend :

— C'est ce que je vois en effet, mais peut-être suis-je le seul...

Il laisse son regard traîner sur l'assemblée, une vingtaine d'hommes, pour la plupart un peu plus jeunes ou un peu plus âgés que le père. Je suis un peu tendu. Si Khalem est seul ou presque, je devrai m'en aller et normalement attendre une pleine année pour me représenter. Ce n'est pas trop grave, en fonction de mes projets, mais je voudrais être accepté, car une idée vient de surgir : mon héritage. Même si les spatiens ont la réputation d'être bien payés, pourquoi partir les mains vides ?

Heureusement, ils m'acceptent tous, y compris l'oncle Olf, qui a haussé les épaules.

— Assieds-toi, alors, me dit Khalem en désignant un billot inoccupé. Si tu n'as rien d'important à dire, contente-toi d'écouter débattre le Conseil et d'apprendre ce que c'est qu'être adulte.

Déjà il pense à autre chose. Je sais qu'un novice prend rarement la parole la première fois qu'il est admis au Conseil.

Je reste debout. Je les regarde tous un instant, puis, la gorge nouée malgré tout, je me décide :

— J'ai quelque chose à demander à mon père. (Je me sens tout à coup terriblement gêné et je fixe le sol entre mes mocassins.) Je voudrais ma part d'héritage.

— Ce n'est pas au Conseil d'en discuter. C'est une affaire entre ton père et toi.

— Justement, non, dit le père qui a tout compris en un éclair. Il veut quitter le village...

Il se tait et me regarde. Deux ou trois anciens hochent la tête tandis

que les autres, étonnés, cherchent à se renseigner auprès de leurs voisins.

— Je demande l'avis du Conseil, fait le père après avoir laissé aux chuchotements le temps de s'apaiser.

Je suis sorti. Cette fois aussi, je connais la coutume, et elle dit que mon père peut continuer à siéger, mais pas moi.

Oncle Arn, avec qui je me suis toujours mieux entendu qu'avec Olf, est venu me chercher, près d'une heure plus tard. À sa tête, j'ai compris que la décision n'avait pas été favorable, mais il n'a rien dit.

Khalem ne me dit pas de m'asseoir, cette fois.

— Tu veux ta part d'héritage pour partir avec le vaisseau de la Garde ?

Je pourrais dire que ça ne les concerne pas, ou même mentir, inventer par exemple que c'est pour entrer dans les ordres ou aller m'installer à Mérina, mais à quoi bon ? J'acquiesce.

— C'est bien ce que nous pensions... (Il regarde les assistants les uns après les autres.) Le Conseil a décidé que tu ne peux emporter ta part d'héritage, ce qui appauvrirait le village.

— Mais cet héritage m'appartient ! Si j'entrais au monastère, ou si, comme Zormon, j'allais m'établir au pays de Moova, on me le donnerait, alors que le village en serait tout aussi appauvri !

— Le Conseil en a ainsi décidé.

C'est sans équivoque. Tant pis, je ne mendierai pas. À quoi bon, encore une fois ? Et puis, ce n'était qu'une idée de dernière minute et leur refus ne me fera pas changer d'avis. Je fais un quart de tour et je m'apprête à sortir, quand Khalem reprend la parole.

— Le Conseil a décidé que tu ne pouvais emporter ton héritage, mais depuis tout à l'heure, tu es un adulte de notre communauté à part entière et nous ne pouvons laisser l'un des nôtres partir vers l'inconnu démuné de tout.

Je remarque que tout en parlant, c'est surtout l'oncle Arn qu'il fixe d'un regard sévère. Il a dû se battre pour moi.

— Tu as donc le droit, poursuit Khalem, d'emporter tes armes ou tes outils, des vivres pour une semaine et trois objets à choisir parmi les possessions des membres du Conseil... Je dis bien trois objets, pas leur valeur. Tu dois donc pouvoir porter le tout sur toi.

*

* *

Un officier de la Garde, accompagné – *escorté* n'est-il pas un mot plus exact ? – de trois astrots vient d'arriver au village. Je ne les ai *vus*

que de loin, mais c'était presque suffisant pour me décourager. L'officier, un lieutenant, petit, bedonnant, suant, ne ressemble en rien aux héros de l'Expansion décrits dans les livres. Les trois astrots ne sont pas plus impressionnants, et eux, ils sont sales, en plus. Ils semblent n'avoir qu'une idée en tête : regagner au plus vite leur vaisseau. Après avoir cependant sacrifié au rite que nous connaissons tous : partager un repas avec les paysans frustes, mais fidèles au pouvoir de Garmalia. Un repas qu'ils ne touchent que du bout des lèvres et que le village n'offre que sur un ordre exprès du Seigneur, qui ne tient pas à avoir d'ennuis avec la Garde.

Je me suis quand même décidé à partir. Le prochain vaisseau ne passera peut-être que dans dix ou vingt ans, et rien ne garantit que son équipage ait meilleur apparence.

Je suis passé chez Olf, qui ne m'aime pas, qui ne m'a jamais aimé, pour prendre l'un des trois objets. Je n'ai pas hésité longtemps, car il y a bien des années que je rêve du couteau-qui-ne-s'use-pas de l'Oncle. Un objet ancien, retrouvé par mon arrière-grand-père dans les ruines d'une ville du Nord. Olf a tiré une drôle de tête quand il m'a vu le prendre, mais il ne pouvait rien dire.

Le couteau me sera certainement utile, mais j'éprouve surtout un plaisir presque enfantin à l'idée de priver le cher oncle de l'un de ses biens les plus précieux, même si c'est plus symbolique qu'en valeur réelle.

Je suis ensuite revenu chez moi, pour prendre les provisions. Si la Garde voulait bien de moi, je n'en aurais pas besoin. Mais s'ils me refusaient, je ne comptais pas revenir au village, et la nourriture me viendrait bien à point pour partir vers les villes du Nord et changer d'horizon.

La maison était obscure et je l'ai crue vide. J'ai rempli mon sac de poisson séché, d'un peu de viande fumée, de fruits et de galettes dures. J'ai entendu un mouvement.

Mon père m'attendait dans la salle commune.

— Tiens, m'a-t-il dit. Prends cela.

Il me tendait un anneau de métal jaune. Une bague. Au poids, j'ai compris que c'était de l'or. Comme j'hésitais en faisant mine d'examiner la gravure du chaton – l'examinant réellement, car j'ignorais que nous possédions un bijou d'une telle valeur –, il s'est un peu énervé.

— C'est à toi, mais cache-le bien ! L'or seul vaut cher et t'aidera peut-être un jour à ne pas mourir de faim... (Son ton s'est brusquement radouci.) Mais si tu peux, conserve cette bague et transmets-là à ton propre fils. Comme nous le faisons tous depuis bien longtemps.

Il y avait de l'émotion dans sa voix. Il ne m'a pas demandé de renoncer à partir, même si c'était probablement ce qu'il désirait le plus au monde en cet instant. Dans quelques instants, il n'aurait plus de fils.

Il était trop tard. J'ai glissé la bague dans une petite poche découpée dans une double épaisseur de mon bracelet d'archer et je suis sorti de la maison en le remerciant.

J'avais deux objets, même si mon père m'avait *donné* la bague. Mais je ne voyais pas ce que je pourrais ajouter d'utile au couteau, ou ce qui aurait autant de valeur que la bague. Je me suis dirigé vers l'auberge, pour attendre le départ des spatiens et les accompagner. En traversant le village, je me suis arrêté devant la maison de Lisa-qui-fait-parler-les-pierres. Elle n'était pas là, mais ses œuvres emplissaient la maison.

C'étaient des pierres de toutes tailles, de toutes formes, de toutes couleurs. Lisa en recevait parfois des autres villageois, mais le plus souvent les récoltait elle-même dans les bois et dans les champs, puis les posait sur des étagères. Elle ne s'en occupait plus pendant des semaines, voire des mois, puis, après mûre réflexion, elle leur trouvait un nom, qui était parfois toute une histoire. Quelquefois une prophétie. On venait de loin rendre visite à Lisa pour lui acheter une pierre porte-bonheur, ou lui demander la signification d'un caillou qu'on avait découvert. Les plus significatifs étaient ceux qu'on trouvait parfois dans l'estomac des bêtes.

Il y avait des centaines de pierres, mais je savais laquelle prendre. Un caillou rond, très plat, usé par la rivière au point d'être percé d'un trou. Une pierre grise, banale, mais avec une tache blanche, irrégulière, sur l'une des faces. Je l'avais vue des mois plus tôt, alors qu'elle ne portait pas encore de nom, et elle m'avait plu. Depuis lors, Lisa l'avait peut-être baptisée, mais j'ignorais quel nom elle lui avait donné.

La pierre était facile à trouver, isolée sur une étagère. Je l'ai prise en main. Elle était légère, aussi polie que dans mes souvenirs. Lisa l'avait nettoyée, ou plongée dans un liquide mordant, et elle n'était plus grise, mais presque noire, d'un noir mat où les yeux se perdent à la recherche d'un reflet, ce qui faisait ressortir plus vivement la tache blanche.

Il y avait une irrégularité sur l'une des faces. J'ai regardé de plus près. Lisa avait gravé le nom de la pierre : *Grandeur*. J'ai remarqué un bout de papier sur l'étagère. Il y était écrit : *Pour Dorthy, s'il part réaliser son rêve*. J'aurais aimé attendre, pour rencontrer Lisa et qu'elle m'en dise plus, mais je n'avais plus le temps. J'entendais les chasseurs chanter et je savais que leur chœur terminait le repas rituel. Les spatiens allaient retourner à l'astronef.

J'avais mes trois objets. Je pouvais partir.

Comme les Gardes quittaient le village en titubant légèrement – ils avaient quand même fait honneur à la bière ou au vin –, je me suis lancé à leur suite après un dernier regard derrière moi. Je savais que je faisais mal à ma mère en partant, surtout sans lui dire adieu, mais je ne m'en sentais pas le courage. J'ai pris un raccourci par les bois et, au passage, j'ai déterré une fois de plus le coffret. Il était toujours fermé, et me serait parfaitement inutile. Comme la pierre de Lisa. Mais, de toute manière, il le serait encore plus pour le village, puisque celui-ci ignorait son existence.

Le vaisseau n'est pas bien loin. Je cherche des phrases pour expliquer que je veux m'engager dans la Garde. Mais je ne veux pas parler de Garmalia, sauf pour en dire ce que tout le monde sait. D'abord, parce qu'ils me riraient au nez s'ils connaissaient mes rêves, ensuite parce que je me souviens des paroles de Dounia-la-Sorcière.

Brusquement, tout devient noir, et je perds connaissance.

Je retrouve la lumière moins vite et plus péniblement, le corps parcouru d'un fourmillement désagréable. Je suis dans une tente. Je regarde autour de moi, sans bouger. Car à part mon cou encore raide, le reste de mes muscles ne répond pas à ma volonté.

Je suis assis dans un fauteuil assez confortable. On ne m'a pas entravé. Inutile, puisque je suis paralysé. Devant moi, au pied de la paroi de toile, des sacs. À gauche, presque en dehors de mon champ de vision, deux Gardes assis sur des fauteuils pliants. L'un d'eux se lève et vient vers moi.

— Lieutenant ! Le paysan s'est réveillé.

Un bruit de pas. Le petit lieutenant bedonnant apparaît devant moi.

— Pourquoi nous suivais-tu ? Pour nous voler, nous tuer ?

— Non. Je veux aller dans l'espace... Connaître d'autres mondes.

— Il dit vrai, intervient le Garde. L'analyseur le confirme.

— Admettons. Pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt me trouver ? Au village, par exemple ?

— Parce que...

Je voudrais trouver une explication plausible, mais sans dire que le village s'oppose à mon départ et qu'il m'a, en quelque sorte, rejeté. Puis le mot *analyseur* me frappe. C'est une machine qui permet de déceler le mensonge, je le sais, on en parlait dans les livres. Je raconte donc rapidement ce qui s'est passé au Conseil.

Le lieutenant reste un instant songeur.

— Ça se passe souvent comme ça. Ils ne peuvent admettre qu'entrer dans la Garde vaut bien mieux que croupir sur une planète arriérée. (Il

s'interrompt un instant.) Nous avons toujours besoin d'hommes. Fais-lui passer les tests, dit-il à l'un des Gardes. Encore que, ajoute-t-il comme pour lui-même, il y ait peu de chance d'en faire un véritable Garde.

Il s'en va. Le Garde se penche sur moi. J'ai l'impression qu'il m'effleure l'épaule. Je peux à nouveau bouger.

— Pour les tests, c'est dans l'autre tente.

L'air de la nuit achève de dissiper la torpeur qui m'empêchait de bouger. À mi-chemin entre les deux tentes, le Garde qui m'accompagne se prend le pied dans un câble, trébuche et se raccroche à mon épaule.

— Si tu es ignorant, tant mieux. Sinon fais celui qui ne sait rien.

Ma première réaction est de lui demander ce qu'il veut dire par là, mais son visage a pris la dureté de la pierre. Je renonce à une question qui n'obtiendrait certainement aucune réponse.

Dans l'autre tente, je découvre mes affaires négligemment entassées dans un coin. Il y a aussi un fauteuil métallique sur lequel on me fait asseoir. J'ai les yeux tournés vers la paroi de la tente, grise et sans relief. Sans fond non plus. Un vertige me prend, et, profitant de cette faiblesse, une force se saisit de moi. Une force qui m'oblige à la sincérité.

Cette fois, cela va bien plus loin qu'un simple contrôle de vérité. Une voix me pose des questions, des dizaines, des centaines de questions. Par jeu, au début, j'ai envie de mentir sur des choses sans importance, comme le nom de mes sœurs ou leur nombre, mais une sorte de nausée s'empare de moi à chaque tentative, et je renonce. Les premières questions étaient banales et, je crois, sans importance : mon nom, celui du village, mon âge. Je comprends qu'elles ont pour but d'étalonner l'appareil, car j'ai lu quelque chose sur ce genre de technique. Un autre moi-même semble contempler tout cela à distance, et celui-là sait que l'appareil n'exige pas plus d'informations que la question ne l'implique. Je ne peux pas mentir, mais je peux ne répondre qu'à la question posée, sans me sentir forcé d'ajouter des précisions. Il me faut seulement faire très attention, et c'est difficile, car le Dorthy qui répond est presque complètement détaché du Dorthy qui réfléchit et qui se souvient du conseil du Garde, même s'il en ignore la raison.

Les vraies questions commencent :

— Sais-tu lire ?

— Oui.

— Et écrire ?

— Aussi.

— As-tu beaucoup appris sur l'Empire ?

— Les généralités dont tout le monde peut disposer.

C'est une première tentative. Je ne mens pas : la bibliothèque des moines est accessible à tous. Ce n'est pas à moi de préciser que personne ou presque en dehors d'eux n'y met les pieds. La machine ne réagit pas.

— Que sais-tu de Garmalia ?

— C'est la Planète aux Mille Soleils, là où vit l'Empereur. C'est de là qu'est dirigé tout l'Empire. C'est une grande ville où les forêts sont des jardins soignés, sans animaux dangereux. Le recensement de 19.917 y dénombrait une population de huit milliards environ, dont près d'un quart de fonctionnaires impériaux et...

— Assez. Ces chiffres ne nous intéressent pas, d'autant plus qu'ils sont dépassés. Où as-tu appris cela ?

— Au monastère. (L'interrogateur comprend à *l'école des moines* et ça lui suffit. J'ai même droit à un instant de repos, puis la voix reprend :) Si tu entres dans la Garde, sais-tu à quoi tu t'engages ?

— À obéir aveuglément à tous les ordres de l'Empereur ou de ses représentants, sans me soucier de savoir s'ils sont justes ou injustes, faciles à exécuter ou difficiles. Cela, pendant dix années standard après la période d'entraînement. Et si je quitte la Garde, je resterai à la disposition de l'Empereur tout le reste de ma vie en cas de besoin.

— C'est bien. Mais comment sais-tu tout cela ?

— C'est l'une des choses que les moines nous enseignent.

— J'ignorais qu'il existait encore des moines aussi respectueux de l'Empire, commente une autre voix que celle qui m'interroge depuis le début.

Respectueux, les moines ne le sont pas tellement. Ce que je viens de répondre n'est qu'une synthèse de l'enseignement des moines, une information dépouillée des commentaires qui présentent la Garde sous des dehors noirs et inhumains. Dix ans sans pouvoir choisir son destin, à tuer des innocents, à brûler leurs maisons ou leurs récoltes, et le reste de sa vie à passer sans savoir s'il ne faudra pas dans l'heure qui suit quitter maison et famille... Qui aurait l'idée de s'engager dans la Garde après cet enseignement ?

Je n'ai pas le temps de m'appesantir sur le fait. Les questions recommencent à pleuvoir et j'y réponds de plus en plus mécaniquement. Au rythme où ça va, le Dorty qui veille a à peine le temps de réfléchir à la réponse que fait automatiquement l'autre. Heureusement, les questions se mettent à tourner autour de sujets dont j'ignore réellement tout et mes réponses sont parfaitement sincères dans leur laconisme négatif. Plus tard, je m'apercevrai que je n'ai retenu que quelques questions, et que celles-ci n'ont aucun sens

pour moi : « Qui est Helmer Moran ? », « Qu'est-ce que le Transvitalisme ? », « Où se trouve le Temple des Sept Sagesses ? »

Trois questions parmi des dizaines d'autres auxquelles je peux seulement répondre « non » ou « je ne sais pas » avec une telle régularité que je dois certainement lasser mon interrogateur. Il continue pourtant et peu à peu je perçois une satisfaction certaine dans sa voix. Au passage, je retiens quelques mots, quelques noms de plus. J'essaierai plus tard de me renseigner, si ce n'est pas trop dangereux. Je ne sais toujours pas ce qui me pousse vers Garmalia, mais je ne veux pas y débarquer en paysan ignare.

Le flot de questions s'interrompt brusquement. Derrière moi, j'entends chuchoter. Le rideau gris que j'avais devant les yeux redevient une banale toile de tente.

— Debout ! fait le Garde.

Nous retournons dans l'autre tente. Je reste un instant immobile, l'écoutant faire son rapport.

— Nous pouvons l'engager, lieutenant. Le détecteur l'a sondé sous toutes les coutures et l'a trouvé pur comme de l'eau de roche. Quant à ses capacités physiques, elles dépassent la moyenne habituelle, ce qui est assez normal pour un paysan sain et jeune qui a vécu près de la nature.

— Bien. Sergent, qu'il prête serment. Nous partons dans deux heures.

CHAPITRE II

Nous débarquons sur Régallo. Une ancienne capitale impériale. Sa gloire date de près de dix mille ans, mais elle a pour l'instant quelques velléités de regagner son rang. Une espèce de général-prophète a soulevé une partie de la population qui a expulsé le gouverneur désigné par l'Empereur. Que ce gouverneur ait été l'un des leurs et que son rôle se soit borné en fait à figurer à la place d'honneur lors des grandes cérémonies, les Régallans s'en moquaient. Ce qu'ils voulaient, c'était marquer leur indépendance toute neuve d'un grand geste.

Les fonctionnaires de Garmalia ont compris le geste et nous apportons la réponse.

J'ai été intégré au groupe de débarquement. Autour de moi, on accueille l'opération comme une heureuse diversion aux heures mornes de la vie à bord. Moi plus encore que les autres, qui n'ai pas vu le ciel bleu ou les arbres d'une forêt depuis plus de trois mois. Je ne savais pas que ça me manquerait à ce point.

Mon entraînement de base est terminé. En fait, je sais me servir du matériel et il ne me manque que la pratique. Voici l'occasion d'en acquérir.

Je suis toujours à bord du même navire. Quand il dressait ses soixante mètres sur la plaine, non loin du village, il m'impressionnait terriblement. Depuis, j'ai vu beaucoup mieux. Je sais aussi que je ne suis qu'un astrot de seconde classe, pas encore confirmé, sur un petit aviso, l'un de ceux qui reçoivent les corvées les plus minables, les moins glorieuses. Les inspections de routine sur les planètes régressives, par exemple.

C'est cependant un navire rapide et bien armé et il pourrait réduire un continent à l'état de laves fumantes en quelques passages.

Ce n'est pas pour ça que nous sommes ici. Une boule de lave ne servirait pas l'Empire. Elle ne lui verserait pas de tribut, ne lui procurerait pas de matières premières ou d'hommes. Et si la ponction impériale directe est presque symbolique, elle doit continuer à alimenter les fonctionnaires de Garmalia bien plus que la Cour elle-même, je n'ai pas tardé à le comprendre.

La boule de lave, ce sera pour plus tard, si les commandos ne suffisent pas. Si *nous* ne suffisons pas.

Au village, on parlait de la Garde, tout simplement. Depuis, j'ai appris que les choses n'étaient pas si simples. Il y a les spatien, les vrais, ceux sans qui un astronef ne pourrait voler ou combattre. Ils ne sont qu'une vingtaine à bord et se tiennent à l'écart. Ou plutôt, nous tiennent à l'écart. Nous les *Forces de Frappe*, nous ne les aimons pas. Je dis « nous », mais moi, je n'ai pas encore vraiment l'esprit de corps, et j'ai tendance à admirer les spatien.

À bord de l'avis, le ZX-428, on voit la différence entre les deux groupes, et aussi entre les locaux qui nous sont propres. Et justement, les nôtres ne le sont pas vraiment, malgré les corvées incessantes. Trois cents hommes. Nous sommes trop nombreux dans quelques dortoirs trop petits, avec une cuisine où l'on travaille en permanence pour nous nourrir à tour de rôle.

En plus, il y a certainement une sorte d'exagération de notre côté, pour bien nous distinguer des spatien. L'Empire étant sans rival dans l'espace, ils ne courent guère de risques. Mais dans la *boue* – un mot qui désigne toute surface planétaire – nos équipements supérieurs ne nous garantissent pas, disent les vétérans, contre les blessures ou même la mort.

C'est nous qui saignons et mourrons pour l'Empire, pas les spatien.

Malgré tout, ils n'ont pas toujours la belle vie. Ils ne sont que des astrots de la Garde impériale, et la Garde de Garmalia, qui a les meilleurs équipements, qui choisit les meilleurs officiers, les technos les plus qualifiés, les considère à peu près comme du crottin de cheval.

Je me suis déjà demandé s'il y avait quelque chose au-dessus de la Garde de Garmalia...

Nous avons rejoint le *Capella VII*, un croiseur de classe C, et sa flottille de protection. Il est mieux armé que nous et porte dans ses flancs deux régiments lourds des FF et leur matériel. De quoi ramener les rebelles à la raison. Quelques avisos rameutés des confins forment l'appoint. Ils lanceront des commandos légèrement équipés sur des villes ou des positions stratégiques secondaires.

Le ZX-428 va opérer avec les commandos du 457, un avis de la même classe. Notre objectif, c'est Valdivia, un port qui commande les plaines du continent nord.

Une sonnerie retentit. Le sas s'ouvre. Le sergent Kelmal nous pousse

dehors – surtout les quelques novices – et je me retrouve à trois cents mètres au-dessus du sol, suspendu à mon harnais paragrav'. Je suis parmi les premiers du groupe et, après un petit moment d'inquiétude – c'est mon premier saut réel –, je cherche du regard le reste du commando, qui s'égrène dans les airs tandis que le navire s'en va bloquer l'astroport local.

Le harnais est pré-réglé à 0,85 et je descends assez rapidement, mais je peux me recevoir en douceur, sans même rouler à terre. Un coup de pouce à la manette et je retrouve mon poids normal. Un peu moins, tout de même, car la gravité locale est un peu inférieure à la gravité standard qui règne à bord de l'avis, elle-même un peu plus faible que celle de Mérina. Je regarde les autres. La plupart sont encore en l'air, dérivant au-dessus d'un vallon, alors que je me suis posé sur une crête.

Un éclair. Un second. Une série d'éclairs éblouissants.

Ce sont des cadavres qui arrivent au sol. Certains brutalement, car le harnais a grillé, d'autres toujours en douceur. Kelmal a eu le temps de riposter avant de se faire griller à son tour. Deux salves. Son fulgurant a mis le feu au sous-bois, car c'est le plein été ici et tout est fort sec. Je vois un groupe d'hommes quitter en hâte les couverts où ils se dissimulaient.

Je saisis mon arme. Je m'apprête à tirer. Je renonce. Trop nombreux, ils ne me laissent aucun espoir et les autres survivants du commando – je suppose qu'il y en a quand même – ne se manifestent pas. Ils sont peut-être déjà loin. La fuite est la seule solution. J'active à nouveau le harnais, presque au maximum. À 0,95 de compensation, je saute facilement le vallon suivant, mais en même temps, je révèle ma position. Des cris, des éclatements derrière moi. Une chaleur intense surchauffe l'air qui m'entoure.

Heureusement, je suis déjà trop loin.

Pour faire bonne mesure, je continue pendant un moment à survoler la campagne, me relançant d'une talonnade tous les cent mètres. Des bosquets, des prés, parfois quelques champs où le grain est presque mûr. Je consulte mon compas de poignet. Je vais dans la bonne direction, vers les faubourgs sud de Valdivia. Le 457 devait lancer son commando au sud-est. J'oblique sur la droite. Avec un peu de chance, je les aurai rejoints dans moins de deux heures.

Au bout de dix minutes, pour épargner la pile, je me pose et je continue au pas de course, laissant tout de même le harnais m'alléger d'un tiers de mon poids. C'est moins fatigant, et de cette manière, je peux facilement sauter les ruisseaux et les clôtures qui sillonnent une plaine légèrement ondulée.

Tout en surveillant les alentours, je me pose des questions. Vraiment pas de chance que ces rebelles se soient trouvés juste là,

sous nos pieds, au moment du largage. Malheureux surtout pour les camarades que je commençais à me faire. Et étrange. Surtout étrange. À moins que...

À moins qu'ils n'aient été prévenus de notre arrivée. Plus j'y réfléchis, plus je pense que c'est la seule explication. Et dans ce cas, pourquoi le commando du 457 aurait-il eu plus de chance ?

Et le reste de la flotte ? Si trahison il y a eu, pourquoi serait-elle limitée à quelques commandos légers ?

Je suis peut-être le seul survivant, ou le seul homme en liberté de toutes les troupes de débarquement... Ne fantasmons pas ! Entre abattre un commando léger comme le nôtre et annihiler les régiments lourds, il y a bien plus que des nuances !

Et, quelle que soit la situation, je ne vais pas me laisser abattre. Par les rebelles ou le désespoir.

On ne nous a guère donné d'informations sur la situation locale tant l'affaire semblait simple et classique. Nous devons suivre Kelmal. C'est lui qui avait les cartes et le seul communicateur à longue portée. Je sais donc seulement que Valdivia devait se trouver à une quarantaine de kilomètres au nord et que c'est à la fois un port maritime et spatial. Une ville moyenne de deux millions d'habitants. Moyenne ! Presque autant que toute la population de Mérida !

En attendant d'en atteindre les faubourgs, la région que je traverse semble peu peuplée. À part les zones cultivées, il me faudra attendre près d'une heure – à l'allure où je vais, cela doit faire dix à douze kilomètres – pour voir apparaître une vraie route. Elle est étroite et va presque dans la direction que je suis. Je continue parallèlement à la route. Une suite de haies irrégulières la borde et je pourrai facilement échapper aux regards des passants que je croiserais.

Sans négliger de surveiller les alentours et de regarder où je pose les pieds, je fais mentalement l'inventaire de ce que j'ai sur moi. Le harnais, d'abord, mon plus gros avantage. Ce n'est ni une arme, ni un engin secret, mais les rebelles n'en disposent pas. Correction : *ne devraient pas en disposer*. Avec cette trahison dont je suis de plus en plus sûr, on peut douter de tout, et ils ont de toute manière dû en récupérer quelques uns sur les commandos abattus.

Ensuite, mon fulgurant. Une arme classique, inventée il y a plusieurs milliers d'années, si simple et si parfaite qu'on ne l'a guère perfectionnée depuis. Il lance des décharges d'énergie à plusieurs dizaines de mètres, brûlant tout sur leur passage. Efficace, mais l'éclair le rend peu discret, surtout de nuit. À mon goût de chasseur, tout au moins. Et si j'ai une dizaine de charges sur moi, de quoi tirer plus d'un quart d'heure en continu, elles finiront par s'épuiser.

J'ai tendance à me fier beaucoup plus à un armement qui remonte à

la préhistoire : un long couteau à lame mince enfoncé dans ma botte droite. Il n'a l'air de rien, mais une fois déplié, c'est presque une arme d'escrime. Dissimulés dans l'épaisseur de la botte gauche, deux petits poignards de jet. De très loin supérieurs à ceux avec lesquels il m'est arrivé de m'amuser au village. Je savais déjà lancer honnêtement, et avec ceux-là, j'ai encore fait pas mal de progrès en salle d'exercice. C'est d'ailleurs pour ça que je les porte. Ils ne font pas partie de l'équipement réglementaire, mais Kelmal, que j'aimais bien, avait certaines idées particulières sur les règlements et c'est lui qui m'a conseillé de les inclure dans mon armement individuel.

J'ai encore huit grenades à la ceinture. Quatre explosives et quatre fumigènes.

Dans mon paquetage, j'ai des rations concentrées. De quoi tenir six jours. Au fond, pourquoi m'obstiner ? Je n'ai qu'à tourner le dos à Valdivia et à attendre confortablement dans l'arrière-pays que tout se calme. Et, chasseur, je pourrai probablement tenir bien plus que six jours.

Mais comment savoir ce qui se passe, comment trouver le bon moment pour revenir à la civilisation ? Je n'ai qu'un microcom de poignet, qui porte à une dizaine de kilomètres au mieux. Je le branche de temps à autre, mais sur nos fréquences, c'est le silence total, et sur les autres je n'ai encore capté que des messages sans intérêt, sinon que me démontrer que la région est habitée, ce que je savais déjà.

Non, je chasse l'idée de me réfugier dans la forêt, pour garder ça comme dernière ressource.

Je suis toujours la route, de plus en plus prudemment, car les haies se sont interrompues, et il n'y a que des champs ou des prés autour de moi, sans le moindre bouquet d'arbres où me mettre à l'abri.

Le chemin monte lentement, puis la pente se fait plus raide quand la route attaque une colline en louvoyant. Grâce au harnais, je coupe au plus court, évitant plusieurs kilomètres de sinuosités. En voyant le soleil haut dans le ciel, je me rends compte que le temps a passé plus vite que je ne le pensais. Il est dix heures vingt – heure locale – à ma montre et il y a plus de deux heures que j'ai sauté. Du sommet, j'apercevrai peut-être Valdivia et je ne dois plus être bien loin de l'endroit où le 457 a dû lâcher ses troupes.

Le ciel est clair. Pas d'éclairs, pas de fumées, mais ça ne signifie rien. Si le plan a été respecté – j'ai des doutes mais aucune preuve – tout doit être maintenant rentré dans l'ordre dans une ville bouclée par nos troupes.

Je continue de plus en plus prudemment. Ce n'est pas le moment de me faire repérer, d'autant plus qu'en face, si nous avons vraiment été trahis, ils ont largement eu le temps de récupérer le matériel des

Je ne sais pas si l'homme fort des rebelles a pris position au nom des Transvitalistes ou d'Helmer Moran mais, parmi nous, nul ne se doutait que l'une des factions pouvait disposer de complicités dans la flotte. Ça paraît impossible avec la sélection de départ et l'endoctrinement profond par lequel tout le monde passe en principe.

Même si je suis la preuve que des exceptions existent, au moins temporairement : je ne l'ai pas encore subi parce que le matériel n'existe que sur les vaisseaux de ligne ou dans les arsenaux.

J'en sais maintenant plus sur l'Empire et ses ennemis qu'au moment où on m'interrogeait, mais j'ignore encore bien des choses.

Les Transvitalistes... Une philosophie d'abord, un mouvement politique ensuite. Ce sont des défaitistes, qui annoncent la fin de l'humanité pour bientôt, et plutôt que chercher à lutter, ils veulent accélérer ce qu'ils considèrent comme inévitable. Selon eux, l'Homme a eu son heure de gloire – qui a quand même duré quelques millénaires – mais maintenant que le sommet a été atteint et que l'Expansion a pris fin, il se trouve sur une pente descendante et sa chute ne va cesser de s'accélérer. Elle ne s'arrêtera même pas avec le retour à la barbarie originelle. Les Transvitalistes disent que la race est épuisée, incapable de retrouver un second souffle.

J'ai du mal à croire que des êtres humains peuvent penser sincèrement de la sorte, mais là où je ne les suis plus du tout, c'est lorsqu'ils prétendent que l'humanité doit s'efforcer de faire place nette pour des successeurs dont nous ignorons à quoi ils peuvent ressembler ! Il y a des races humanoïdes primitives sur divers mondes, mais les Transvitalistes n'en désignent aucune en particulier. Et bien plus, loin d'estimer que nous avons le droit de disparaître tranquillement, ils veulent que l'Empire consacre une large part de ses ressources à l'éducation de ces races, et d'autres, non humanoïdes, pour leur donner à toutes une chance égale de nous supplanter !

Ils n'ont aucun succès dans les élites, mais une partie du peuple les suit : l'Homme étant condamné, on peut donc se laisser vivre confortablement en attendant la fin. La fin de l'Empire, de la Garde, de la noblesse ou de l'administration, c'est aussi la disparition du tribut impérial et de toutes les taxes. La fin de l'effort...

Ils sont devenus nombreux et puissants, au point de s'offrir quelques dissidences secondaires qui affirment que nos successeurs seront des hommes modifiés par les conditions de vie particulières de telle ou telle planète. Une théorie qui relance les nationalismes, car chaque sous-race de l'empire peut se croire le peuple élu.

On ne nous a dit des troubles de Régallo que le strict nécessaire

pour les opérations de maintien de l'ordre. Mais des rumeurs circulaient à bord du 428. On ne parlait pas des Transvitalistes, plutôt des partisans d'Helmer Moran.

Depuis mon interrogatoire, lorsque j'ai entendu pour la première fois ce nom, j'en ai appris un peu plus. En écoutant les bavardages des astrots plus anciens ou en lisant les communiqués officiels.

Bien sûr, tous ne parlaient pas de Moran et toutes les conversations ne tournaient pas autour de lui. Et elles parlaient moins de ses objectifs que de ses exploits au détriment des forces impériales, c'est-à-dire nous-mêmes.

Tout le monde admet qu'il ne possède que quelques vaisseaux légers – des marchands armés – et que ses partisans, s'ils sont nombreux, ne représentent qu'une infime minorité des populations de l'Empire, les véritables combattants n'étant qu'une poignée. C'est la version officielle, qui veut minimiser ses moyens et elle est cohérente, dans la mesure où les arsenaux capables de lancer des vaisseaux lourds sont tous contrôlés. Mais en même temps, on lui attribue des victoires sur des forces dix fois plus importantes. Ce doit être un véritable génie militaire. Ou alors, les forces impériales ne sont plus dignes de leur réputation.

Moran n'est pas un homme seul. On cite assez souvent quelques-uns de ses principaux lieutenants. Notamment Lamil et Herzy qui ont leur part de gloire personnelle. Et, en plus de ses quelques navires, il dispose de troupes de soutien terrestre, qui n'interviennent qu'en coup de poing pour se replier rapidement vers l'une ou l'autre base secrète. Quelques dizaines de milliers d'hommes tout au plus. Autant dire rien... ce qui explique en partie qu'ils restent introuvables : avec plus de deux mille mondes habités, plus les planètes terrestroïdes et les autres, il y a trop de place pour que la Garde fouille partout.

Ça, ce sont des faits. Plus ou moins exagérés dans un sens ou dans l'autre, mais des faits à peu près contrôlables. Le reste ? Des rumeurs, des ragots, des hypothèses. Des choses qu'on n'aborde que par le biais et à voix basse, car tout ce qui touche Moran est tabou, à l'exception des communiqués officiels, et parler de lui est punissable du fouet dans la Garde. Mais quand on s'ennuie, on a le temps de penser, de rêver. On se demande si brusquement un vaisseau portant l'emblème de Moran, les trois étoiles d'or cerclant un croissant de lune, ne va pas surgir devant nous, apportant la gloire ou la mort. On passe son temps à nourrir ce genre de rêve...

Les thèses de Moran auraient un point commun avec celles des Transvitalistes : la fin inéluctable de l'Empire, et on comprend que cela ne plaise pas à Garmalia. Mais Moran n'y voit pas du tout la fin de l'humanité. Pour lui, l'Empire est une machine trop lourde qui est condamnée, mais qui va entraîner l'humanité dans sa chute, vers une

régression complète. Pour empêcher la disparition des connaissances acquises au cours des millénaires et le retour du primitivisme, il faut donc que l'Empire soit anéanti au plus vite, tant que subsiste la civilisation.

Moran se bat contre l'Empire, ou plus précisément contre l'administration impériale et, en cela, ses hommes se retrouvent parfois alliés aux Transvitalistes. Mais leurs objectifs à long terme sont totalement opposés.

Je ne connais que ce que rapportent les rumeurs, bien sûr, mais elles disent que les partisans de Moran ne se recrutent d'ailleurs pas dans les mêmes milieux. Personne ne se déclare officiellement pour lui, évidemment, mais il disposerait d'un certain nombre d'appuis ou de sympathisants chez les grands marchands ou les scientifiques. Son père, Hulor, était d'ailleurs l'un d'eux, et il a exposé ses thèses il y a une trentaine d'années déjà. Il n'avait pris aucune précaution, considérant cela comme un document purement scientifique et fut victime de sa candeur. Il a été emprisonné, jugé, condamné et exécuté malgré une levée de boucliers parmi les savants et même un bon nombre de nobles. Helmer Moran n'avait que vingt ans à l'époque. C'était plus ou moins un artiste et il n'avait pas été mêlé à la polémique, ce qui lui a valu de ne pas être inquiété. Il n'a refait surface que depuis une dizaine d'années, sans commettre la même erreur que son père, mais en reprenant ses théories et en les radicalisant.

Il a tout de suite trouvé des partisans dans les milieux traditionnellement opposés à la lourdeur de l'administration impériale, mais ce n'est pas tout : on chuchote qu'un certain nombre de jeunes officiers de la Garde apprécieraient de voir revenir grâce à lui une période d'expansion où ils pourraient s'occuper à autre chose que des besognes de basse police.

On bavarde, on dit bien des choses. Rien n'est sûr, tout est supposé, ou presque. Le Garde qui m'avait conseillé de jouer les ignorants savait peut-être quelque chose, mais je n'ai pas eu l'occasion de parler avec lui : huit jours après mon engagement, il a été transféré sur un autre aviso.

Le 457, justement.

Perdu dans mes réflexions, j'ai failli déboucher en plein milieu d'un village. Un hameau, plutôt. Cinq maisons d'abord, trois d'un côté de la route, deux autres en face, puis un peu plus loin, une sixième au bord d'un ruisseau que franchit un petit pont. Je bloque sur place et je me rejette dans le tournant en creux qui me masquait le hameau. Avec un temps de retard : une fusée rouge jaillit dans le ciel. Son éclat, puis son panache de fumée doivent s'apercevoir à des kilomètres. De quoi

rameuter pas mal de monde vers le coin.

Une demi-douzaine d'hommes sort de la troisième maison. Ils ne portent pas d'uniforme, seulement un brassard bleu. Ils sont armés. L'air se met à puer l'ozone autour de moi. Des électrans, l'arme typique de la police. C'est moins dévastateur que mon arme, mais très efficace à courte portée, sauf si on dispose d'une armure isolante. Ils sont heureusement assez loin pour que je ne ressente qu'une impression désagréable et non la décharge tétanisante que l'arme provoque à courte distance.

Je bondis en arrière et j'escalade un talus de trois mètres de haut, me retrouvant dans une prairie. Pratiquement rien pour me dissimuler, sinon quelques buissons décharnés. Mais le fulgurant porte nettement plus loin que les électrans. Je n'ai qu'à attendre qu'ils s'approchent.

Ils sont prudents. Quand je les découvre, ils se sont divisés en trois groupes de deux et manœuvrent pour m'encercler, tout en se tenant à la limite de portée de mon arme. L'une des paires, plus hardie, vient dans ma direction. J'hésite un instant : ils ne sont pas vraiment dangereux et je pourrais leur échapper facilement. C'est un gibier trop facile et je ne suis pas un tueur. Je diminue de quelques crans la puissance de la décharge avant de tirer. Ils seront seulement roussis au lieu d'être grillés. Dès qu'ils sont à bonne distance, je tire. Deux fois vers eux, deux autres vers leurs compagnons plus éloignés. En même temps, je branche le harnais au maximum et je saute vers la route. Passant au-dessus, je balaie. Au hasard. J'entends un hurlement, mais je n'ai pas le temps de voir quoi que ce soit. L'ozone ! L'air crépite autour de moi et une douleur brutale me secoue la jambe droite. Je débranche le harnais et je tombe à terre. De quatre mètres de haut, ça ne fait pas du bien, surtout à ma jambe. Heureusement, avec le harnais, je conserve ma mobilité même devenu cul-de-jatte.

Je suis à nouveau à 0,95 et je vole au ras du sol en me propulsant d'une main, traînant cette jambe qui me fait de plus en plus mal. Brusquement, je décide qu'il est inutile de continuer à fuir simplement devant moi. Maintenant que je suis repéré, la poursuite va s'organiser et je peux tomber sur d'autres groupes alertés par la fusée. J'oblique à droite sur deux cents mètres, puis encore à droite. Je reviens vers le hameau. Je trouve le ruisseau, je suis son cours.

Le petit pont... La maison isolée. Un bond. Lancé par ma bonne jambe, j'arrive sur le toit en pente, à moitié dans le feuillage d'un arbre. J'ai repéré une lucarne. Elle est entrouverte et je m'y glisse.

Je suis dans un grenier, poussiéreux comme tout grenier qui se respecte.

Ma jambe d'abord. Elle fourmille d'une manière infernale, mais c'est

bon signe. La décharge électrique n'a fait que m'effleurer et d'ici une demi-heure au plus, j'aurai recouvré tous mes moyens.

Harnais branché, pour ne pas faire craquer le plancher, j'explore les lieux. Un bric-à-brac de vieux meubles, de trophées de chasse. Des coffres contenant du linge... Du bruit dehors. Je jette un coup d'œil par la lucarne. Je vois un groupe d'une vingtaine d'hommes débarquer d'un gros glisseur utilitaire de l'autre côté du pont. Ils portent tous des brassards bleus. Ils s'éloignent rapidement dans la campagne. La poursuite s'organise... mais je suis derrière mes chasseurs !

J'ai tout fouillé. Pas le moindre vêtement à ma taille. Je tiens à quitter mon uniforme trop repérable pour entrer dans Valdivia. Il n'y a que là que je pourrai m'informer sur la situation.

Reste la maison elle-même. Je soulève une trappe et je me laisse descendre en vol plané. Trois chambres à l'étage. Personne en vue. Je descends au rez-de-chaussée. Une pièce à gauche de l'escalier. C'est la cuisine et elle est vide. J'y reviendrai, car je me rends compte que j'ai terriblement soif. Mais je passe à la seconde pièce, la salle à manger, toujours aussi déserte.

Troisième pièce. Un bureau couvert de papiers, et, surtout, un vieil homme au crâne dégarni qui relève tranquillement la tête en me voyant entrer. Seule réaction : un léger sursaut. À part ça, il reste immobile et silencieux. Il se contente de me fixer droit dans les yeux, d'un regard qui n'a rien d'amical.

Il a vite compris la situation. Sachant la maison vide, il n'appelle pas inutilement à l'aide et me sachant armé, il ne tente pas le moindre geste menaçant.

Tout en le surveillant, je fouille rapidement la pièce. Je ne tarde pas à découvrir une série de cartes de Régallo, que je fourre dans mon blouson, tout en gardant en main celle de la région. Je la déplie sur le bureau et je lui demande où nous sommes.

Sans dire un mot, le vieillard me désigne un point sur la carte. Ce doit être exact, car c'est à peu près là, à une vingtaine de kilomètres de la mer et au sud de Valdivia que je me situais. Le ruisseau qui passe à côté de la maison figure sur la carte, la route aussi. Il se jette un peu plus loin dans une rivière qui, atteignant la mer, forme l'estuaire où s'étire la ville. C'est un chemin plus long que la route, mais plus discret. Et je ne pourrai pas me tromper.

J'ai quitté la maison, renonçant provisoirement à me mettre en civil. Je n'ai pas pu me résoudre à tuer le vieil homme. Kelmal l'aurait fait sans hésiter. Je me suis raisonné en me disant que son cadavre serait révélateur de mon passage. Comme je ne pouvais pas le laisser libre de donner l'alerte et que le ficeler serait aussi clair, je lui ai fait

avaler quelques cachets de récupération puisés dans ma méditrouse après l'avoir forcé à s'installer dans un fauteuil confortable. Son sommeil devrait durer cinq ou six heures et ne paraîtra pas vraiment suspect.

Je suis le cours du ruisseau. À pied, la plupart du temps, pour économiser la pile du harnais. Il coule dans une petite vallée encaissée et boisée sur les deux rives, ce qui m'abrite des regards, mais ne me permet pas de voir loin devant moi.

Résultat : une mauvaise surprise.

Je me retrouve tout à coup pratiquement au milieu d'un convoi qui traverse la vallée sur un vieux pont de pierre. Des troupes régulières de la milice locale. Comme je ne sais pas où va leur fidélité, je ne veux pas tomber entre leurs mains. D'une détente des talons, je me jette en avant, passant pratiquement au milieu des Régallans médusés. Je ne tire pas, puisqu'il peut s'agir d'alliés. Mon bond m'a projeté à cent pas du pont. Une fois à terre, je me retourne pour savoir quelle est leur réaction. Quelques cris, mais on ne tire pas. Mieux vaut s'éloigner tout de même. Je saute à nouveau.

Tout à coup, je me sens plus lourd. Je tombe brutalement vers le sol. Je pousse la manette du harnais à fond, mais rien n'y fait. J'atterris sans douceur, par bonheur au milieu d'un buisson qui amortit ma chute. Alors que je me relève difficilement car ma jambe blessée est toujours faible, deux hommes sautent sur moi. Je me débats. J'empoigne mon fulgurant, mais un troisième survient et me désarme d'un coup de pied. On m'entraîne vers le convoi après m'avoir fouillé sommairement. Au fond, c'était écrit. Mon équipée solitaire n'avait pas la moindre chance de succès, sauf si je m'étais tenu à l'écart des points chauds. Je m'en souviendrai la prochaine fois.

S'il y en a une...

CHAPITRE III

Le convoi a roulé tout le reste de la journée. Trois ou quatre heures. Vers où, je n'en sais rien. Couché au fond d'un glisseur, je n'ai comme horizon que deux rangées d'une douzaine d'hommes taiseux et la bâche qui couvre le tout. Par l'arrière, je peux seulement apercevoir un coin de ciel quand les frondaisons ne le cachent pas. D'après le soleil, je sais que nous allons plus ou moins vers l'ouest. Je me souviens avoir constaté sur la carte que cette région était montagneuse et peu peuplée. Une zone favorable à la guérilla. Ce ne serait pas étonnant si les rebelles y avaient des bases.

Mes compagnons involontaires n'ont pas l'air particulièrement joyeux. Ce ne sont pas des vaincus et il n'y a pas de blessés parmi eux, mais pas des vainqueurs exubérants non plus. Battent-ils en retraite vers les montagnes ? Ça signifierait que le reste des FF a pu rétablir l'ordre impérial à Valdivia.

Deux détails semblent confirmer que je ne dois pas me tromper de beaucoup. Le convoi s'est arrêté à deux reprises : la première pour attendre que deux chasseurs atmosphériques dont j'ai entendu gronder les moteurs se soient éloignés, la seconde pour dissimuler soigneusement en bordure de piste l'un des glisseurs dont la pile était arrivée à bout de course. Je l'ai appris par quelques mots échangés entre ses passagers – qu'on a répartis entre les différents véhicules – et ceux de mon glisseur. Je ne sais rien faire d'autre que collecter ces détails sans importance mais qui, mis bout à bout, pourraient acquérir une signification.

Il est clair que des vainqueurs, maîtres de la contrée, n'agiraient pas avec autant de prudence vis-à-vis des chasseurs. Mais des vaincus n'auraient pas pris la peine de ranger soigneusement le véhicule abandonné de façon à pouvoir le récupérer plus tard...

Je fais le point de la situation. On m'a enlevé le fulgurant, bien sûr, ainsi que les grenades et aussi le couteau, mais pas les poignards de jet. La fouille a été rapide, et comme c'est un supplément d'équipement *personnel* que je ne suis pas censé posséder, ils n'ont pas été plus loin. On m'a laissé le harnais. En tordant le cou, j'ai pu jeter un coup d'œil à l'indicateur de charge, figé sur zéro. Je ne comprends pas... À moins que... ? Un suceur de charge ! C'est ce qu'ils ont utilisé contre moi. Une possibilité parfois évoquée, mais jamais réalisée

jusqu'à présent. Officiellement du moins. S'ils en sont équipés, ils peuvent même – selon la puissance et le champ d'action – s'attaquer à des piles bien plus importantes que celles d'un harnais individuel. Des glisseurs, ou même des astronefs. C'est peut-être là le secret des succès de la bande à Moran.

Je sais que je viens de découvrir une information importante. L'arme secrète des rebelles. Je suis persuadé que nous pourrions facilement la mettre au point ou la copier... à partir du moment où la Garde saurait dans quelle direction chercher. Mais pourquoi ne l'ont-ils pas utilisée contre les chasseurs atmosphériques ? Par ruse peut-être, pour ne pas révéler leur présence.

Et les chasseurs ont peut-être fait de même, n'attaquant pas le convoi, même s'ils l'avaient découvert, pour qu'il les mène plus loin, jusqu'à la base.

Je me perds un peu dans ces jeux et contre-jeux. Je n'y suis qu'un pion. Un pion coincé, même, hors du jeu, puisque je ne suis plus libre de mes mouvements. Mais j'aimerais quand même comprendre ce qui se passe autour de moi.

Le convoi s'est arrêté, mais ce n'est pas une simple halte, car les miliciens ont quitté le camion et on décharge une quantité de matériel dont certains glisseurs sont pleins à ras-bord.

J'ai réussi à m'asseoir pour regarder au-dehors. Sans voir grand-chose, car nous sommes dans une forêt épaisse et je ne distingue pas le ciel caché par les frondaisons entremêlées. Au sol, on peut facilement circuler entre les troncs énormes, distants de plusieurs mètres. La piste que nous avons suivie serpente entre eux. Nous devons être en fin de journée et il fait sombre, mais j'ai l'impression qu'en plein midi, il ne fait pas beaucoup plus clair, avec toute cette verdure qui nous coupe la lumière du soleil.

On vient me chercher. Deux costauds qui m'aident à sauter du camion. Je me reçois assez mal et je tombe presque à terre. Je boite un peu en marchant. Au début, parce que j'ai vraiment mal à une cheville. Après, pour gagner du temps et découvrir le maximum de ce qui m'entoure.

Nous remontons le long du convoi. Partout on décharge. Des caisses, des armes, et quand même quelques blessés. Peu après, je comprends pourquoi nous nous sommes arrêtés : la piste de terre battue ne va pas plus loin. Elle s'arrête au pied d'une falaise presque verticale.

J'entends un grincement et je vois apparaître une plate-forme suspendue à quatre câbles aussi épais que mes poignets. Un de mes gardiens me fait signe et nous y prenons place. La plate-forme ne

commence cependant à monter qu'une fois le chargement complété de deux blessés sur des civières et de quelques caisses. Elle balance mollement et je perdrais l'équilibre si mes gardiens ne me retenaient. Le balancement disparaît dès que nous sommes dans les branches des arbres : deux séries de pieux sont fichés dans le roc pour former une sorte de double rail entre lequel nous continuons à grimper. Nous dépassons la cime des arbres et dans la pénombre de la soirée qui commence, je peux distinguer vaguement le moutonnement de la forêt qui s'étend à perte de vue. Au loin, un sommet enneigé sur lequel brillent les derniers rayons du soleil.

Je regarde au-dessus de nous. Le sommet est encore loin, mais bien avant, un échafaudage en surplomb nous accueille. Des hommes en uniformes gris – une tenue inconnue – nous aident à débarquer puis s'occupent des blessés. Mes gardiens m'entraînent à l'intérieur de la montagne. Nous nous y enfonçons sur plusieurs dizaines de mètres, franchissant plusieurs rideaux de lanières qui forment un obstacle assez efficace à la lumière et au froid.

À ce moment commencent les Mille et Une Nuits, ou plutôt une seule, celle qui parle de la caverne d'Ali Baba.

Le boyau que nous suivions s'est brusquement élargi. Des lampes l'éclairent brillamment, des embranchements le quittent des deux côtés. Au passage, je découvre des salles creusées dans le roc où s'entassent des armes légères, des armes lourdes, des caisses de munitions ou de médicaments, des rations de vivres et tout un matériel hétéroclite. Quelques rebelles s'affairent à ranger ou inventorier le tout. Cela sent la hâte et l'improvisation, mais pas la panique.

Un gradé nous arrête.

— C'est le prisonnier de Timora ?

Question de pure forme : il n'y a pas d'autres prisonniers que moi dans le convoi. Quant à Timora, est-ce le nom du gars qui m'a capturé ou l'endroit où j'ai été pris, je n'en sais rien. C'est sans importance.

— Le Siran veut le voir immédiatement, poursuit le gradé après confirmation de mes gardiens que je suis bien l'homme en question.

Un peu plus loin, nous prenons à gauche. Un couloir plus étroit dont l'entrée était dissimulée par une autre tenture de lanières. Une dizaine de pas, nouvelle porte, et nous sommes dans une pièce de cinq mètres de côté. Deux officiers y examinent une carte. À notre passage, ils ne nous jettent qu'un rapide coup d'œil. Nous entrons dans une autre pièce, réservée à la paperasserie qui encombre toujours les armées planétaires. Il paraît qu'il y a des millénaires, avant même le Premier Empire, certains prédisaient la mort du papier...

La Garde, elle, en est moins victime. Elle ne survivrait d'ailleurs pas

à pareil système, rien qu'à cause des transmissions. Elle a abandonné depuis longtemps les messages-papier, ce qui lui donne un avantage certain. C'est du moins ce que prétendait l'officier administratif.

Car eux, ils ont survécu à la disparition du papier.

Une troisième pièce, plus grande. Elle donne sur l'extérieur. Non, c'est une vidéo qui orne l'une des parois et je n'ai pas le temps de m'intéresser au paysage qu'elle montre. Il y a plusieurs officiers dans la pièce. Ils discutaient et le silence se fait brusquement à mon arrivée. L'un de ces hommes me semble de suite le chef. Il est grand, mais ne domine pas tous les autres par la taille. Pourtant, je sens que c'est lui le plus important. Je le sais immédiatement, même si rien dans sa tenue ne le distingue des autres. Quand il se tourne vers moi, son visage me rappelle quelqu'un. L'aurais-je déjà rencontré. Non. Une tridi, alors ?

Tout en réfléchissant, je me dis que le Siran, ce doit être lui.

Le *Siran* !

Helmer Moran en personne ! Je ne l'ai pas reconnu de suite, sans doute parce que les tridis des avis de recherche datent un peu. Et aussi parce qu'on a dû légèrement lui déformer le visage. Pas trop, il fallait qu'il soit reconnaissable, mais assez, en rapprochant un peu les sourcils et en amincissant les lèvres pour lui donner l'air à la fois cruel et un peu idiot.

C'est lui le Siran, bien sûr, mais c'est la première fois que ce titre lui est attribué. Pour moi, pour tous les Gardes... Un vieux titre que mentionnaient certains livres de Frère Mélin. On l'a jadis donné à ceux qui dirigeaient l'Empire à la place du souverain légitime trop jeune, blessé ou gravement malade. Une pratique qui a disparu depuis longtemps, parce que ces règnes intérimaires affaiblissaient le pouvoir : parfois, le Siran ne voulait pas se retirer, parfois il gardait une telle influence sur l'Empereur devenu adulte qu'on ne savait pas qui était le vrai maître.

Maintenant, on règne *et* on gouverne, ou on ne règne plus du tout.

Ni les communiqués, ni les rumeurs n'ont jamais associé ce titre à Moran. Pour les communiqués, ça se comprend, ce serait admettre d'une certaine manière que l'Empereur n'est pas en état de gouverner. Mais les rumeurs... Elles en disent déjà tant !

Il est devant moi et me regarde en silence. La brûlure de ses yeux me gêne un peu et je cherche autre chose à examiner, sans avoir l'air de détourner le regard. Mes yeux se posent sur une grande carte étalée sur la table. Je reconnais l'estuaire où se niche Valdivia. Si Moran est ici, c'est qu'il n'a pas pris la ville. Mais s'il étudie la carte, c'est qu'il n'a pas renoncé.

Il se détourne, donne quelques instructions sans se soucier de ma

présence. Normal, il ne parle pas en interplan, et je ne suis pas censé comprendre. Mais c'est du spran. Il y avait quelques livres en spran, et Frère Mélin m'a aidé à apprendre la langue, toujours dans l'espoir que j'entrerais plus tard au monastère. Je crois qu'à part lui, personne ne parlait cette vieille langue sur Mérina, qui n'est d'ailleurs plus utilisée que sur quelques colonies secondaires. Je n'ai pas tout compris, bien sûr. Il y a une grande différence entre savoir lire une langue et la parler. Je sais seulement qu'il est question d'assauts à déclencher à l'aube en deux points différents, ce qui confirme que Moran, s'il n'est pas maître de la situation, n'a pas renoncé à tout espoir.

Pendant qu'il parle, je l'observe. Il a largement dépassé la trentaine. Je me corrige : je pense toujours en années de Mérina. La cinquantaine en années standard. Ses cheveux ondulés sont parsemés de gris et, chez lui, cela semble plus un signe de maturité que de vieillesse. Il parle d'une voix claire et on sent que sa décision de diriger les autres s'appuie sur une volonté à toute épreuve et une vitalité peu commune.

Je ne l'observe que depuis quelques instants, mais je comprends déjà comment il peut, non résister aux forces impériales, mais s'attirer tant de sympathies et de fidélités. Je ne tiens même pas compte de l'existence du suceur de charges, qui doit être une invention récente, sinon elle aurait été mise au jour. Tout ce que je peux espérer c'est qu'il soit aussi généreux que dans les rumeurs, sans être aussi impitoyable que dans les communiqués officiels du QG.

Il vient d'en finir avec les officiers, qu'il congédie tous, sauf un. Il renvoie aussi mes deux anges gardiens, après leur avoir ordonné de me détacher les poignets.

— Ton nom ? me demande-t-il d'un ton brusque, mais pas insultant ou méprisant.

— Dorthy. Dorthy de Mérina.

Je ne dis pas « *filz de Monon* », comme j'en avais l'habitude auparavant, et il y a si peu de recrues qui viennent de la même planète que moi qu'on ne risque guère de confondre.

Il connaît sa Galaxie humaine...

— Mérina ? C'est un monde monastique, ou presque... Comment se fait-il que tu sois dans la Garde ?

Je comprends son étonnement. Moi aussi il m'a fallu apprendre. Ceux qu'on appelle les mondes monastiques sont plusieurs dizaines. En général des planètes sans importance stratégique, sans grandes ressources minérales. Ils sont presque indépendants de l'Empire, qui n'y entretient aucune administration, ayant confié le pouvoir aux moines. Ceux-ci n'en ont pas fait grand-chose, car le pouvoir, tout au moins sous ses formes classiques, ne les intéressait pas. Au point qu'ils

ont désigné les Seigneurs pour assurer l'ordre quand c'est nécessaire. J'ai découvert qu'en général on méprise ces mondes arriérés. Mais ils ne sont pas dangereux, ne coûtent rien à l'Empire et lui versent quand même un mince tribut.

Tout en revoyant ces informations, je réponds :

— L'aventure me tentait.

— Eh bien, tu es plein dedans, Dorthy. Tu faisais partie des troupes de débarquement des avisos ?

Malgré le ton, ce n'est pas vraiment une question. Il est bien renseigné. Je hoche la tête.

— Tu es le seul survivant ?

— Je crois. Je n'ai revu personne.

— Et même si c'était faux, ta loyauté à l'égard de tes camarades t'empêcherait de le dire. J'ai bien parlé de tes *camarades*. Pas de l'Empire. Qu'est-ce que l'Empire, pour toi, Dorthy ?

Je sens qu'il ne se satisfera pas de la réponse que j'ai donnée lors de mon engagement. Avant que je puisse trouver autre chose, l'officier qui est resté avec nous intervient :

— Tu devrais prendre un peu de repos, Helmer. Mes hommes se chargeront de l'interroger. Ils ont l'habitude et les moyens. Ils le passeront au neuranal.

— Au neuranal ? Je n'aime pas ça, Vétel.

— Moi non plus. Mais nous ne pouvons courir le risque de laisser une tête de pont de la Garde derrière nos hommes. Même un petit groupe isolé.

Je ne dis rien, mais je n'aime pas non plus. Le neuranal. L'appareil qu'on a utilisé sur moi sous la tente. Mais là, ils ne voulaient que connaître les grandes lignes de ma personnalité et n'avaient aucun intérêt à forcer la dose, puisque j'étais une recrue en puissance. Cette fois, je suis un ennemi. Je n'ai rien à leur apprendre, mais l'appareil fouillera ma mémoire neurone par neurone, disséquera mes moindres souvenirs, et quand il en aura fini avec moi, je serai complètement vidé de tout mon passé. Un peu comme la mort, mais en plus terrible, parce qu'il reste toujours une sorte d'étincelle de la personnalité de base et qu'elle doit assister sans pouvoir réagir à la naissance d'une nouvelle personne. Une usurpatrice du même corps, en quelque sorte.

Vétel dit quelques mots dans son microcom. On va venir me chercher.

J'aperçois une boîte de cigares posée au milieu de la carte. J'en prends un en évitant tout geste brusque. Mon dernier plaisir vraiment personnel, probablement.

— Tu ne manques pas d'aplomb, fait Moran. J'aime ça.

Il sourit et m'offre lui-même du feu. Au moment où j'aspire la

première bouffée, je vois ses traits se crispier. Son regard se fixe sur moi, bien plus attentivement qu'avant. Je me demande ce qu'il regarde ainsi.

Ma main.

La bague que mon père m'a donnée. Je n'ai pas eu besoin de la vendre, et je suis décidé à l'éviter tant que je le pourrai. D'ailleurs, l'or a beaucoup moins de valeur sur les planètes technologiques que sur Mérina et les bijoux de ce genre sont assez communs dans la Garde pour que ma bague n'ait pas attiré trop de regards de convoitise. Depuis que je m'en suis rendu compte, je la porte à l'annulaire gauche.

Moran n'a pas dit un mot. Il fait de gros efforts pour se dominer et ne plus regarder la bague, mais ses yeux y reviennent sans cesse, inconsciemment. Pour rompre avec ce comportement, il allume un cigare à son tour, puis lance un ordre à Vétel. En spran. Je saisis seulement les trois premiers mots : « *Rappelle tes chiens !* » J'ai donc gagné un sursis. Mais qu'a-t-il dit après ?

Je n'y comprends rien, mais je sais que c'est grâce à la bague. Il y a un tabouret devant la table. Je m'y installe et je pose ma main gauche – qui tient le cigare – sur la carte. Un geste innocent, mais qui présente le chaton de la bague en pleine lumière.

— Tu es gaucher ?

— Nous le sommes presque tous dans la famille.

Effectivement, nous le sommes plus souvent que les autres. Mon père et Arn sont gauchers. Pas Olf...

Ce n'est pas seulement vrai, c'est aussi une bonne réponse. Je le vois à la tête de Moran, qui plonge presque vers la bague.

Il n'y tient plus, même s'il tente encore de donner le change :

— Tiens... Cette bague... Tu la possèdes depuis longtemps ?

— Non. (Déception sur le visage de Moran. J'ajoute :) C'est mon père qui me l'a donnée comme cadeau d'adieu. Il la tenait du sien. Il paraît qu'il y a fort longtemps qu'elle est dans la famille.

Rien que la vérité, et toute la vérité en ce qui me concerne. Nouvelle réaction d'attention forcée. J'ai beau avoir compris que la bague l'intéresse au plus haut point, je ne sais toujours pas pourquoi. Il va peut-être m'en apprendre plus, volontairement ou non, par de nouvelles questions.

Non, pas vraiment. Il se rejette en arrière, tire une longue bouffée de son cigare, puis :

— Pas mal, cette bague. Assez ancienne. D'ailleurs, la gravure est presque totalement usée.

Le ton est presque indifférent. Presque. Il n'arrive pas à faire mieux, ce n'est pas un comédien.

— Oui. L'or n'est pas un métal très résistant.

Je ne sais pas si j'ai pu jouer vraiment l'indifférence...

— D'après le style du dessin, elle doit dater de la période Kaïte...

Encore une fois, je dois plonger dans ce que Frère Mélin m'a appris. La période Kaïte... Il lui donne donc quelque chose comme trois ou quatre mille ans. Malgré le fait qu'on soit fort traditionaliste dans la famille, elle ne peut pas s'être transmise sur plus de cent générations.

Il ne dit plus rien, mais je surprends une brève inclination de la tête à l'adresse de Vétel. Un bruit de pas. Deux hommes m'encadrent, me repassent les liens magnétiques. Mon sursis serait-il déjà terminé ?

Je ne sais pas ce qui se passe. On vient de m'interroger longuement. Des questions qui n'arrêtent pas de se recouper, pour détruire le masque que je pourrais peut-être porter. Sans résultat remarquable, puisque je n'avais presque rien à cacher. Rien de ce qu'ils cherchaient à savoir, en tout cas. Mes petits secrets personnels ne les intéressaient pas.

Étonnant : ils n'ont pas insisté sur notre armement ou nos codes de reconnaissance. Ils doivent avoir vite compris que je ne suis qu'un néophyte, pas un technicien, et que je ne sais donc pas grand-chose en ces domaines. Ils ont bien vite renoncé à investiguer plus avant sur ces sujets. D'ailleurs, l'axe principal de l'interrogatoire, c'était moi-même. Et Mérina, et la famille. Toujours par recoupements. Ils ont des renseignements précis sur ma planète d'origine, que je ne croyais pas aussi connue Outre-ciel. Si je n'y avais pas vécu toute ma vie, je n'aurais certes pas su répondre.

Des heures et des heures se sont écoulées de cette manière. Je me sentais près de m'endormir, j'avais faim, j'avais soif. Et surtout, mon calme, la résignation que j'avais ressentie à l'idée de passer au neuranal, s'effilochoit de plus en plus. Ils ne s'y décidaient toujours pas, et ce que j'avais accepté avec philosophie dans le bureau de Moran me remplissait maintenant d'horreur.

Vétel, qui s'était absenté un moment, est revenu dire à ses hommes d'arrêter l'interrogatoire et de m'enfermer dans une cellule.

Il y a maintenant trente-six heures environ que j'attends. Je suis nourri de rations de combat. Ce sont des soldats en gris qui me ravitaillent. Neutres, comme leurs uniformes. Ni hostiles, ni amicaux, et toujours extrêmement prudents.

J'ai profité de ma solitude pour examiner attentivement le chaton de la bague. Avec l'usure du métal, on ne distingue plus grand-chose, et Moran doit avoir l'œil particulièrement exercé pour déceler, dans ce qui reste, une influence Kaïte ou n'importe quoi d'autre. La gravure se divise en trois parties, qui étaient peut-être jadis reliées par des traits plus fins dont il ne subsiste rien : au-dessus, je distingue une ou deux

feuilles stylisées surmontant un rectangle en creux. Un rectangle légèrement incurvé. Une section de couronne, dirait Frère Mélin qui a toujours insisté sur l'usage des termes exacts en géométrie. La partie centrale est un rectangle vierge de toute marque, tandis que la troisième partie, qui occupe la moitié du chaton, comporte quelques lignes horizontales plus trois points formant un triangle pointé vers le bas.

Je me demande ce que Moran a pu y trouver d'intéressant. Non, ce qu'il a pu y *reconnaître*...

Où je suis, je ne perçois pas grand-chose de la vie de la base, mais il me semble que depuis un moment on s'agite un peu plus qu'à l'accoutumée. Je ne me trompe pas. On court dans les couloirs, des portes claquent, des cris résonnent au loin. J'entends des hommes pester et se plaindre des corvées supplémentaires. On porte et on tire de lourdes charges dans le couloir le plus proche.

La base est peut-être en état de siège... Je vais voir arriver la Garde !

La porte s'ouvre. Deux hommes entrent dans la pièce, l'arme à la main. Vétel est derrière eux. Il me fait signe de sortir.

— Tu as de la veine, Dorthy. Non seulement tu as échappé au neuranal, mais, quelles que soient ses raisons, le Siran a décidé de t'emmener sur Yryr. Nous embarquons dans trois heures sur l'astroport de Régat.

Je sens qu'il n'approuve pas, et qu'il regrette de ne pas avoir pu utiliser le neuranal. Mais pourquoi me donne-t-il tant d'informations ? Il lui suffisait de m'ordonner de suivre ses hommes... Puisqu'il semble en veine de confiance, je pose une question :

— Ça signifie que vous avez repoussé la Garde, alors ?

— Au-delà du système de Malham. Ils ne viendront certainement pas à ton secours.

Il se met à ricaner et j'aime de moins en moins. Il y a chez cet homme quelque chose de faux. Servile envers son chef et cruel face aux autres. Si Moran n'est entouré que d'hommes comme celui-là, il ne durera plus longtemps. Il vient de baisser dans mon estime pour ne pas savoir mieux choisir ses seconds. Mais ça ne me concerne pas, et c'est bon pour la Garde, même si elle vient de perdre une bataille.

Parfois, nous survolons un véhicule isolé ou un convoi. Tous semblent se diriger dans la même direction que nous, descendant vers les plaines et les villes. Les rebelles n'ont donc plus besoin de rester terrés dans leurs bases des montagnes. Vétel ne s'est pas vanté : ils ont bien repoussé la Garde, au point de ne pas craindre son retour immédiat.

Elle me semble tout à coup bien lointaine. Je ne l'ai connue que quelques mois, mais elle était presque devenue un mode de vie normal pour moi. Au point d'avoir relégué en arrière-plan le rêve qui m'avait poussé à m'engager : voir Garmalia. Un rêve qui s'éloigne encore plus...

Nous survolons les faubourgs d'une ville importante. L'hélicar descend. Ce doit donc être Régal. On s'y est battu, comme en témoignent quelques véhicules incendiés, quelques rues éventrées, mais dans l'ensemble, la ville ne semble pas avoir trop souffert. Seul l'astroport et ses environs immédiats sont vraiment marqués. Plusieurs bâtiments sont totalement détruits et il faut chercher pour découvrir une vitre intacte. Les épaves sont plus nombreuses aussi. Des glisseurs civils pour la plupart, mais aussi quelques chars lourds des FF et des navettes de débarquement. Des bulls sont au travail pour dégager les voies d'accès et combler sommairement les cratères qui coupent les rues ou les pistes d'envol.

Nous nous posons juste à côté de la Capitainerie dont les murs portent de vilaines cicatrices : des traces de fulgurants lourds. Au loin, je découvre la carcasse d'un astronef. Un aviso de la même classe que le 428. C'est peut-être lui...

Comment les rebelles ont-ils pu repousser une flottille de la Garde au grand complet ? Les suceurs de charge n'expliquent pas tout. Les croiseurs ne fonctionnent pas sur piles, ils ont leur propre centrale énergétique. Comme au début, je ne vois qu'une explication : une trahison. Et elle doit se situer à un niveau élevé.

Nous sommes passés sur un plateau volant qui file au ras du sol vers l'extrémité des pistes. Je distingue les nez de trois vaisseaux émergeant de leurs berceaux souterrains. Nous nous posons juste à côté de celui de droite.

Le XZ-428 ! Il a donc survécu.

Deux heures de plus, et je n'aurais pas été aussi sûr, car on gratte à la hâte l'immatriculation. Les emblèmes impériaux ont déjà disparu pour faire place à la marque de Moran. Nous embarquons sans tarder. Je suis le seul à porter l'uniforme impérial, mais je découvre, vêtus du gris des rebelles, plusieurs spatien de l'équipage de base. Ont-ils changé de bord avant ou après la défaite ?

Nous gagnons la proue par le puits gravifique et on m'enferme dans la cabine du second lieutenant. Quelle rapide promotion ! Il n'y a qu'à attendre la suite des événements, ce que je me décide à faire le plus confortablement possible en m'étendant sur la couchette de l'officier. C'est moins préoccupant que de m'étendre sur mon sort...

Nous sommes partis depuis trois jours maintenant et je n'ai pas encore quitté ma cellule de luxe. Les bruits du vaisseau me parviennent clairement, toute une symphonie de sons divers à laquelle j'étais habitué et je pourrais presque croire que rien n'a changé à bord. Peu de temps après le départ, l'un des matelots de l'ancien équipage, qui porte maintenant les insignes de Premier Maître, m'a remis les effets personnels que j'avais laissés à bord au moment du largage.

Je me sens mieux. Outre une sensation de continuité et le fait de pouvoir passer des vêtements propres, je trouve une vague sensation de sécurité dans la présence de ces objets. Je ne sais toujours pas ce que Moran veut de moi, mais à court terme, on me traite comme un prisonnier privilégié.

L'écran de liaison avec l'ordinateur du bord est encore activé. J'en ai profité pour tenter de me renseigner sur la situation, mais seules les mémoires générales me sont accessibles. Pas de contact avec les programmes stratégiques. Je me suis rabattu sur autre chose et j'ai cherché Yryr. J'ai compris que Vétel ne me révélait rien de trop en m'en parlant : Yryr ne figure pas dans les mémoires. Ni sous ce nom, ni sous une forme plus ou moins déformée, car le programme de recherche analogique n'a rien donné.

J'ai encore examiné la bague. J'en ai établi un descriptif aussi exact que possible et j'ai lancé le programme de recherche là-dessus. Ce sont peut-être les armoiries d'une ancienne baronnie. Je m'y suis mis autant par désœuvrement que pour comprendre l'intérêt que Moran porte à ce bijou. L'ordinateur n'a rien pu me dire, sinon de consulter les archives héraldiques de Garmalia, qui sont évidemment bien plus riches.

J'ignore combien de temps durera le voyage. Nous pouvons n'en être qu'au début, mais les manœuvres d'approche peuvent tout aussi bien débiter dans un instant. Je me suis installé dans la routine, liquidant les traces du lieutenant – je sais qu'il est mort – à l'exception de quelques documents qu'on fera peut-être parvenir un jour à sa famille. J'ai posé le coffret de Dounia sur une étagère parmi les souvenirs d'escapes lointaines collectionnées par mon prédécesseur. Il y a bien longtemps que je ne l'avais contemplé à mon aise, car pour cela, il me fallait du calme et de l'isolement, deux choses qui me manquaient dans le dortoir.

Je n'ai rien à faire... Je vais m'amuser, ou m'énervier, à essayer une fois encore de l'ouvrir. Je sais que c'est inutile, mais ça fera passer le temps. Et je me dis que j'ai peut-être une petite chance : j'en ai plus appris sur les techniques évoluées depuis trois mois qu'au cours de

mes vingt-cinq années standard sur Mérina. Je ne suis plus tout à fait le petit paysan recruté par la Garde, et j'ai peut-être des jours et des jours devant moi.

Bien sûr, je n'ai rien comme outillage, sauf les couteaux de jet qui sont toujours dans ma botte, et le couteau de l'oncle Olf. On ne l'a pas retiré de mes bagages, bien qu'on les ait fouillés. On ne m'a jamais vu l'utiliser, et pour quelqu'un qui ignore ce que c'est, il ne peut s'agir que d'un débris que je conserve pour une futile raison sentimentale. Ce n'est qu'un manche de bois, qu'il faut tenir quelques instants dans sa main serrée pour le réchauffer avant qu'il ne puisse couper. Et sa lame ne devient visible que tachée du jus d'un fruit ou du sang d'un animal. De toute manière, longue d'un travers de main seulement, ce n'est pas une arme vraiment dangereuse.

Mais elle peut servir d'outil.

Je me penche sur le coffret et, pour la première fois, je l'examine dans tous les détails. Au village, je n'allais jamais jusqu'au bout de mon inspection. Je me contentais de la possession d'un objet mystérieux et du sentiment agréable que donne le fait d'avoir un trésor secret. Il me rappelait aussi Dounia-la-Jeteuse-de-Sorts et ses prédictions. J'y pense toujours, mais je n'ai plus la même vénération aveugle pour ses paroles, ou cet objet qui lui appartenait.

Le coffret mesure un peu plus d'une main de long, sur moitié moins en largeur et fait quatre doigts d'épaisseur. La dimension d'un gros livre. Il pèse moins de deux kilos et est fait d'un métal noir, mat, qui est presque tiède au toucher. Renfermerait-il une source d'énergie ?

Sur chaque face sont gravés une multitude de dessins compliqués. Soit de fines lignes traçant des figures complexes, soit des signes qui font penser à des lettres, mais ne ressemblent à aucun alphabet connu. Même si le métal n'est pas vraiment usé, seulement un peu érodé aux arêtes, cela me semble aussi ancien que ma bague. Je fais un essai avec la pointe du couteau. Il laisse une trace nette dans l'or, une autre moins visible dans la cloison de la cabine, et rien sur le coffret.

Tout à coup, je sursaute.

Mêlés à d'autres motifs, presque indistincts, je retrouve le triangle d'étoiles et le croissant de lune de Moran gravés sur les six faces du coffret. Je n'y avais jamais fait attention avant. Il faut dire que le dessin, mélangé à tant d'autres symboles, n'est évident que si l'on *veut* le reconnaître. Comme si on avait voulu à la fois clairement marquer l'objet et dissimuler cette marque pour des yeux non avertis.

Cette découverte m'entraîne dans un flux de pensées qui n'arrêtent pas de s'entrechoquer. Je n'en sors qu'en entendant un bruit de pas dans la coursive. Je range en vitesse le coffret dans un placard. Inutile de laisser l'objet en pleine vue : quelqu'un pourrait découvrir cette

étonnante gravure.

C'est Vétel qui entre. Il referme la porte derrière lui. À clé. Il me sourit.

— Nous allons causer, dit-il en posant une bouteille de *skrâl* sur la petite table de la cabine. Tu vas tout me dire de ta vie sur Mérina. Parle-moi de chaque habitant du village, de ta famille, de tous ceux que tu connais en dehors du village. Ne néglige aucun détail.

C'est pratiquement recommencer l'interrogatoire que ses hommes m'ont fait subir, mais je ne le fais pas remarquer. Bavarder ne me dérange pas, et ça fera passer le temps en évoquant quelques souvenirs agréables. Je me demande seulement ce qu'il espère tirer de nouveau de cette conversation. Tout cela a déjà été épluché en profondeur à la base des montagnes.

Tout en me demandant où il veut en venir, je lui parle du village, du Seigneur du château, que je n'ai aperçu que bien rarement et d'assez loin en outre, de Frère Mélin, d'Arn, d'Olf, du reste de la famille. Tous y passent. Le Conseil avec Khalem, Lisa-qui-fait-parler-les-pierres – je lui montre la mienne, que je porte autour du cou, enfilée sur une lanière de cuir – et même Dounia-la-Sorcière. Mais je ne parle pas du coffret, ni de ce que Dounia m'a prédit.

Il m'interrompt parfois par une brève question qui m'oblige à revenir en arrière pour préciser un détail. J'essaie de tout raconter avec sincérité – il est plus facile de dire la vérité – mais en m'abstrayant assez du récit pour suivre les réactions de mon interlocuteur. Je voudrais déceler ce qui l'intéresse le plus dans ce fatras de détails qui n'ont même plus d'intérêt pour moi.

Les réactions de Vétel ne m'apprennent rien sur lui... Mais je découvre, en parlant, des choses sur moi-même.

Tous ces gens qui ont été mon quotidien pendant presque toute ma vie m'apparaissent maintenant quasi aussi étrangers que mon interlocuteur. Sauf, peut-être, Dounia. Mais n'est-ce pas qu'étant morte, elle s'est figée plus intensément dans mes souvenirs ?

Vétel n'avait pas seulement apporté la bouteille, mais deux verres. Entre deux questions, il les remplit à ras bord. Le *skrâl* est vert tendre, signe d'ancienneté. Sans attendre d'invitation, je lève le mien, mais j'attends que Vétel ait trempé les lèvres dans l'alcool pour y goûter. Je ne sais pas pourquoi il utiliserait un tel subterfuge pour me droguer alors que je suis totalement en son pouvoir, mais je me méfie quand même. Je ne sais toujours pas quel est son jeu, tout en étant de plus en plus convaincu qu'il n'est pas parfaitement honnête. Mais autant trinquer, peut-être lui parler a-t-il plus facilement !

— Une des dernières bouteilles que nous ayons amenées d'Yryr, fait Vétel. Rien que pour ça, il est temps d'y retourner.

— Yryr, où est-ce ?

— Quelque part. (Encore ce ricanement désagréable.) Mieux vaut ne pas chercher à savoir. Seul le Siran en connaît les coordonnées exactes. C'est d'ailleurs lui qui s'occupe personnellement du pilotage. Tout ce que je sais c'est que nous arrivons dans deux jours.

On sent que cette ignorance le blesse. Son chef n'a pas assez confiance en lui pour lui révéler ce secret. Tout à coup, il n'a plus envie de parler. Encore une ou deux questions, presque pour la forme, et il se lève. La porte se referme hermétiquement sur son dos.

Sa visite n'a pas eu que des aspects négatifs : il m'a laissé la bouteille et j'y repique volontiers.

Je rêve...

Yryr... Un monde inconnu... Connu sous un autre nom ? Quelle que soit la vérité, ce n'est pas une planète de première catégorie. Elles sont plus sévèrement contrôlées que les autres et je doute qu'une base secrète d'une certaine importance puisse y être installée. Or, si Yryr n'est pas la seule base de Moran – celle de Régallo était tout de même importante –, elle semble constituer un point de chute particulier. Le fait qu'il soit seul à en connaître la position est révélateur : il ne veut pas risquer de trahir ce secret. C'est une faiblesse, aussi, pour la cause de Moran. Cela prouve que trop de choses dépendent d'un seul homme. S'il disparaissait, que subsisterait-il des rebelles ?

Je finis par repousser la bouteille. Je m'étends sur la couchette pour laisser passer la tempête qui m'agite l'esprit. Je joue machinalement avec le couteau d'oncle Olf. Mon couteau, maintenant. Olf est bien loin. Je suis un vrai vandale. Je m'amuse à graver des lignes sans signification dans le plasfer qui recouvre les parois de la cabine. Curieux engin tout de même. Qu'on ne me l'ait pas enlevé prouve qu'on ne l'a pas identifié. Ce n'est donc pas un objet courant. Ce n'est pas... Ce n'est *plus*. Il doit avoir le même âge que les ruines où l'oncle l'a découvert. Je me mets à l'examiner en songeant au passé. Décidément, celui-ci me poursuit : la bague, le titre de Siran dont Moran s'est affublé, ce couteau... Il y a eu des périodes autrement plus glorieuses que celle que nous vivons.

La poignée. Je l'ai toujours crue en bois... Cylindrique, avec des encoches à peine marquées pour donner une meilleure prise aux doigts. Elle est striée de lignes peintes, noires sur un fond brun clair, suivant l'axe du cylindre. Pour la première fois, je remarque que si la plupart des lignes sont peintes sur la surface lisse, d'autres recouvrent de fines rainures si étroites qu'on les remarque à peine et où une crasse amalgamée par la transpiration s'est accumulée. Machinalement, je cherche un objet pointu.

Les stylets dans ma botte ? Je préfère les y laisser, d'autant plus que

l'ardillon de mon ceinturon suffit. De sa pointe, je gratte une rainure pour la nettoyer. Je passe à la suivante, tout en réfléchissant à Yrry, où nous allons débarquer, aux prédictions de Dounia, à Kelmal, à...

Je viens d'entendre ou plutôt de sentir un léger déclic. J'étais passé à la quatrième rainure, débarrassant le couteau de la crasse. La poignée vient de se fendre en deux sur toute sa longueur.

Elle est creuse et des centaines de circuits minuscules sont imprimés sur la paroi interne du cylindre ainsi que sur trois membranes longitudinales. À l'extrémité de la poignée, là d'où émerge la lame invisible, les relais sont plus nombreux, entourant une pastille argentée grande comme l'ongle du petit doigt. Je dois forcer ma vue pour distinguer une série de signes inconnus sur le pourtour de la pastille : on dirait un minuscule cadran. Du bout de l'ardillon, j'essaie de faire pivoter la pastille. Elle tourne de quelques degrés. J'ai dû changer un réglage, mais en quoi cela modifie-t-il le couteau ? Je referme le manche. Si j'ai pu l'ouvrir une fois, je réussirai à nouveau.

Je serre la poignée dans ma paume pour faire ressurgir la lame, et je m'apprête à l'essayer sur le montant du lit. À sa place, c'est un tube de métal mat qui apparaît. En même temps, je sens une protubérance à peine marquée se gonfler sous mon index. J'appuie prudemment en dirigeant le tube vers le plancher de la cabine. Un mince rayon de lumière apparaît. Là où il touche le métal, celui-ci se met immédiatement à rougir.

Je relâche la pression et le jet de lumière disparaît. Dès que je pose le « couteau » sur la table, le tube de métal s'efface.

J'avais un couteau. Maintenant, j'ai en outre un outil capable de faire fondre le métal. Et d'autres choses aussi, probablement. J'aimerais essayer d'autres réglages, mais à ce moment, on vient m'apporter le repas et dès que j'ai fini de manger, une torpeur lourde m'envahit. On a dû droguer la nourriture. J'ai le temps de glisser le couteau dans ma poche et de m'étendre sur la couchette avant de perdre conscience.

Nous n'avons pas atterri sur un astroport, mais au centre d'une étroite clairière, en plein cœur d'une épaisse forêt. Je suis vaguement déçu. Je croyais que la base principale du Siran, même secrète, serait mieux équipée que ça. En descendant à terre, je suffoque presque. L'air d'Yrry – si c'est bien là que nous sommes – est humide et lourd. Je me sens enveloppé d'une gangue poisseuse. Je n'ai jamais connu ça sur Mérina, et depuis, je me suis trop bien accoutumé à l'atmosphère conditionnée du navire.

Dès que je touche le sol, je m'aperçois que Moran est plus fort que je ne l'avais cru : la clairière n'est qu'un trompe-l'œil et l'ex-428

repose en fait sur une dalle de béton vert. Sous les premiers arbres, je distingue le départ de pistes vers différents hangars et un bâtiment bas servant de tour de contrôle.

La forêt vers laquelle on m'entraîne est pourtant bien réelle et il faut franchir un premier rideau de buissons pour découvrir d'autres constructions. On y transporte le chargement de l'avis. Je lève la tête. Les arbres qui nous entourent sont gigantesques et dépassent la proue de l'astronef. Celui-ci, que l'on fait glisser lentement sur des rails vers l'une des pistes, va être complètement à l'abri des regards aériens.

Si Yrry est la base principale de Moran, il ne doit tout de même pas s'y sentir en parfaite sécurité pour prendre de telles précautions. Il pourrait donc s'agir d'une planète des Franges, ces zones incontrôlées où l'Empire n'est présent que par intermittence. Si Moran reste discret, c'est qu'il y a des zones loyales sur ce monde. Cela change bien des choses : si je m'échappe, je devrais pouvoir entrer en contact avec des fonctionnaires fidèles à Garmalia, ou même avec un poste de la Garde. C'est vaguement réconfortant, même si je ne sais pas comment prendre la fuite, ni même dans quelle direction filer une fois que je serai libre de mes mouvements.

À terre, on m'a confié à deux rebelles, toujours en uniformes gris, mais coiffés d'un chapeau à larges bords, brun pour l'un, kaki pour l'autre. Une fantaisie individuelle, manifestement. Leurs têtes ne sont néanmoins pas des plus comiques et ce ne sera pas facile d'en venir à bout. Pourtant, une escorte de deux hommes seulement, si nous nous éloignons des autres, ce sera la plus belle occasion depuis ma capture.

Nous nous sommes engagés à pied sur un chemin empierré. Du moins sur les trois ou quatre cents premiers mètres, pendant que nous passons entre des bâtiments bas disséminés sous les arbres. Des ateliers, des entrepôts, quelques quartiers d'habitation. Au-delà, ce n'est plus qu'une piste de terre qui porte la trace de passages réguliers. Elle a d'ailleurs été élargie il y a peu de temps, car les arbres qui la bordent portent des traces encore fraîches de brûlures au fulgurant ou de coups de hache.

Malgré l'uniforme isotherme de la Garde, la chaleur lourde est insupportable et je suis vite en nage. Sur mon dos, le sac dans lequel j'ai fourré toutes mes maigres possessions pèse de plus en plus lourd. Heureusement, le chemin descend légèrement. Autour de nous, les arbres se raréfient et le sol se couvre peu à peu d'une mousse qui semble gorgée d'eau. Quelques flaques boueuses apparaissent le long de la piste.

Mes gardiens – un devant moi, l'autre derrière – n'ont pas soufflé un mot. Ils ont l'arme à la bretelle, ce qui signifie que le coin est sûr pour eux. Si je décidais de prendre mes jambes à mon cou, ils auraient cependant largement le temps d'épauler, de viser et de tirer. Je ne

souffre pas de tendances suicidaires et je reporte à plus tard toute tentative d'évasion.

J'aperçois quelques lambeaux d'un ciel perdu de vue depuis la clairière alors que la pente s'accroît vers le fond d'une vallée que nous venons d'atteindre. Cent pas plus loin, le chemin tourne sur la gauche pour longer une rivière d'une trentaine de mètres de large. De l'autre côté, un village. Des cabanes en bois essentiellement, plus deux ou trois constructions en dur. Un peu plus loin, sur une sorte d'esplanade, une dizaine de grandes tentes. Le tout bourdonne d'activité. Peu de femmes, quelques enfants seulement. Des hommes jeunes, surtout. Plus d'une centaine. Ils s'entraînent pour la plupart au maniement des armes et ne sont pas encore bien efficaces. Exactement comme je l'étais il y a peu de temps.

Nous continuons à suivre la rivière et perdons bientôt le village de vue. Un quart d'heure de marche encore, et nous atteignons un pont. Ce n'est qu'une passerelle formée de deux arbres abattus et liés côte à côte. Au moment où nous nous apprêtons à traverser, une patrouille d'une demi-douzaine d'hommes en gris débouche de la forêt sur l'autre rive. Mes gardes attendent qu'elle ait traversé pour s'engager sur la passerelle. Alors qu'ils arrivent à notre hauteur, les hommes de la patrouille braquent tout à coup leurs électrans sur mes gardiens. Ils s'écroulent avant d'avoir pu faire un seul geste. Je m'attends à subir le même sort, mais le sergent qui commande la petite troupe braque son fulgurant sur moi et se contente de m'indiquer d'un geste le chemin que nous suivions et qui continue sur la même rive. Jetant un regard derrière moi, je vois que ses hommes traînent les corps de mes gardes en dehors de la piste avant de nous rejoindre.

Mon enlèvement – par qui ? – n'a pris que quelques secondes. Nous nous enfonçons dans les bois sur une piste qui devient de plus en plus étroite et n'est bientôt plus qu'une sente à peine marquée.

CHAPITRE IV

Je croyais au début que la moiteur d'Yryr était ce que la planète pouvait offrir de plus désagréable. Je me trompais, hélas. Je ne sais pas si ce sont les oiseaux, les moustiques ou les marais qui méritent la palme, mais chacun de ces éléments dépassait de loin en désagrément le climat proprement dit. Ce qui représentait une performance remarquable.

Mes ravisseurs n'échangent que quelques mots entre eux, juste ce qu'il faut pour décider du chemin qu'ils doivent suivre lorsque la question se pose. Quant à moi, ils ne m'adressent jamais la parole, se contentant de m'encadrer, comme si j'allais à chaque instant tenter de leur fausser compagnie. Je ne suis pourtant pas fou ! Où aller sur ce monde ? Perdu dans les marais, j'en oublie que j'ai caressé des projets d'évasion quelques heures plus tôt seulement.

Les six hommes sont crasseux, comme s'ils marchaient depuis déjà longtemps. Ils portent sur le visage une barbe d'une semaine et un mélange de boue et de teintures de camouflage qui les rend tous pareils. Il me semble pourtant avoir déjà rencontré l'un d'entre eux, mais je devrai attendre qu'il se lave, et peut-être même qu'il se rase, pour espérer le reconnaître.

Peu après le massacre de mes gardes, nous avons quitté le sentier à peine discernable pour couper au plus court au milieu des bois. Il a fallu traverser une broussaille de fougères géantes, au feuillage tranchant comme une lame de rasoir, et nous sommes sortis de là les vêtements en lambeaux, couverts d'égratignures plus ou moins profondes. Je suis le plus favorisé : la tenue de la Garde est nettement plus résistante et j'ai moins souffert que les autres.

Au passage, nous avons perdu un homme. Pas à cause des fougères, mais d'un oiseau-pic au bec rigide et acéré qui, croyant son nid menacé, s'est envolé d'un seul coup d'aile pour s'attaquer au premier homme de la file. Il n'a pas eu le temps de réagir, le pic était déjà sur lui, lui crevant un œil et atteignant le cerveau. Le soldat n'a pas eu une longue oraison funèbre : « Pauvre type », a seulement dit le sergent en le délestant de ses armes et munitions pour les répartir entre les autres. Moi, on m'a confié ses rations. Nous sommes repartis au bout de trois minutes, pas plus, et les fourmis commençaient déjà à prendre place pour ce banquet pantagruélique et inespéré.

Le sol est devenu plus spongieux. Nous nous y enfonceons jusqu'à mi-mollets, chaque pas devenant une entreprise délicate. Soudain, un ronronnement est tombé du ciel, et le sergent nous a hurlé de nous planquer sous un grand arbre tout proche. En même temps, il a braqué un électran sur moi avec un regard qui en disait long.

Abrités sous le large dôme de l'arbre, nous avons attendu que les hélicos – deux d'abord, puis un troisième un peu plus tard – se soient éloignés. Sur Yryr, une bonne partie de ce que j'ai appris dans la Garde n'est pas d'application. Notamment en ce qui concerne l'équipement. Les hélicos n'avaient pas de matériel de repérage ultrasensible, et nous sommes passés inaperçus.

Ce qui est vrai pour le matériel l'est aussi pour l'armement. Seul le sergent dispose d'un fulgurant. Les autres n'ont que les électrans dont ils se sont servis pour éliminer mes gardiens, ou des armes à explosion dont le principe remonte à la plus haute antiquité. Si loin dans le temps que les cours de la Garde ne les mentionnent même plus. Mais sur Mérina, les gardes du Seigneur en étaient équipés et je sais plus ou moins comment ça fonctionne. Je ne serai pas tout à fait pris au dépourvu si je parviens à m'emparer d'une telle arme.

En ce qui concerne les hommes, ils ignorent l'existence du harnais paragrav et je me rends compte au fil des heures combien la Garde compte trop sur cette facilité. Je commence à traîner la patte, alors que mes compagnons, s'ils peinent, n'ont pas ralenti le rythme depuis que nous sommes repartis.

Ce n'est qu'à la nuit tombante que nous nous sommes arrêtés sur une légère éminence où poussaient trois arbres. Le terrain y était plus sec qu'ailleurs. Chacun a puisé dans son paquetage des rations de combat et j'ai mangé de bon appétit tout en regardant mes ravisseurs. Je cherchais toujours où j'avais pu rencontrer l'un d'eux.

Alors que j'en terminais, le sergent m'a tendu une pilule verte.

— Pour dormir, a-t-il expliqué. Tu te reposeras aussi bien que nous et nous n'aurons pas besoin de te surveiller.

Je n'aime pas ça, mais ça ne sert à rien de discuter. Le sergent me regarde avaler la pilule et me surveille quelques instants de plus, histoire de vérifier que je ne la recrache pas. J'ai à peine le temps de chercher un endroit pas trop inconfortable pour m'étendre qu'une insurmontable somnolence s'empare de moi.

Le lendemain.

La journée se passe dans une brume épaisse pour moi. Est-ce la fatigue ? Non, malgré les kilomètres parcourus, je m'éveille progressivement avec les heures qui passent. Je prends conscience de la boue qui devient de la vase et dans laquelle nous avançons en file

indienne, lentement, si lentement... Nous traversons une plaine immense, en zigzaguant, et ce n'est qu'au fil du temps que je comprends que nous allons de buisson isolé en bouquet d'arbres pour rester proches d'un abri en cas de retour des hélicos.

La fatigue arrive alors. La dernière demi-heure de marche est un calvaire. J'arrive à peine à soulever les jambes, à les extraire de cette vase qui semble vouloir les aspirer, pour faire un pas. Je ne vois plus que le dos de l'homme qui me précède, me demandant combien de temps nous allons continuer comme ça. En même temps, mes idées s'éclaircissent complètement... avec le ciel qui s'assombrit. Nous n'allons sûrement pas tarder à faire halte et là, je ne me laisserai plus piéger.

Cette fois, le sergent n'attend pas la nuit tombante pour décider de mettre un terme à l'étape. Il nous indique un socle rocheux qui s'élève à une dizaine de mètres au-dessus du marécage. C'est là que nous bivouaquerons. Je grimpe au sommet avec les autres, ou plutôt ce sont deux de mes gardiens qui m'y hissent, car je titube et manque trois fois de retomber. Arrivé au-dessus, je me laisse aller à terre sans même me débarrasser de mon sac. Je ferme les yeux. Quelques minutes plus tard, je sens qu'on s'approche de moi.

— Des mauviettes, sergent, ces types de la Garde, fait une voix. Il roupille déjà.

Le sergent doit être du même avis. Personne ne s'occupe plus de moi. Pas de pilule somnifère ce soir.

Le plus pénible, à partir de ce moment, a été de ne pas m'endormir réellement. J'ai tenu bon, attendant que tout se calme autour de moi, puis encore un bon moment de plus, avant d'ouvrir les yeux, puis de bouger la tête. Quand j'ai été convaincu que personne ne me surveillait, je me suis lentement redressé.

L'obscurité est totale et le ciel couvert m'empêche de distinguer les étoiles. Dommage... ça m'aurait peut-être donné quelque indication sur la position d'Yryr. Mais je n'en suis pas là. Autour de moi, mes ravisseurs dorment profondément. Je les compte. Le sergent et trois hommes. Il en manque un : ils ont quand même pris la précaution élémentaire de laisser l'un des leurs en sentinelle. Il n'est pas en vue. S'il est descendu au pied du rocher, faudra faire gaffe en passant par là.

L'un des dormeurs a posé son électran sur son sac. Je préférerais le fulgurant du sergent, mais l'étui de son ceinturon est vide. Il l'a donc confié à la sentinelle.

Je crève de faim et de soif, mais je n'ai pas de temps à perdre. L'un des hommes peut se réveiller, ou l'homme de garde peut remonter chercher son remplaçant. Je fouille quand même dans mon sac, puis

dans mes poches. Je trouve quelques plaquettes vitalisantes. J'en avale une. C'est explosif et je me sens tout de suite nettement mieux, mais j'entends la voix de Kelmal dire aux recrues : « Faut pas abuser de ces trucs-là. Seulement en cas d'urgence. Parce qu'après, tu encaisses doublement la fatigue. »

Après... dans trois ou quatre heures. Ce qui me laisse un peu de temps. Je descends lentement vers le marécage. Je cherche l'homme de garde des yeux, mais il fait vraiment trop sombre. Je pourrais partir en me fiant à la nuit pour qu'il ne m'aperçoive pas, mais j'aimerais pourtant le trouver avant de fausser compagnie à mes ravisseurs.

Ce n'est pas moi qui le trouve, mais lui qui me repère et, plutôt que donner l'alerte, il bondit sur moi. Mais il était assis et ses jambes engourdis le trahissent, alors que la plaquette fait maintenant son plein effet. Il vient pratiquement s'écraser sur mon poing et s'écroule à mes pieds. Je le désarme et le bâillonne. Il a bien le fulgurant et un coup d'œil au voyant de charge me rassure : l'arme est pleine. Mais il n'a pas de charges de réserve. Je vais le ficeler quand une idée me vient : j'ignore où nous sommes, mais il lui doit le savoir. Bon gré, mal gré, il me servira de guide.

Dès qu'il n'est plus qu'à moitié groggy, je le remets sur pied. Je lui fais comprendre de rester silencieux en posant le canon du fulgurant sur ses lèvres et je le pousse devant moi. Pour le moment, peu importe la direction. Ce qui compte est de s'éloigner au plus vite de ce rocher. Je n'ai aucune envie de tuer le sergent et les autres et je me sais incapable de les tenir en respect durant plus de quelques heures.

Nous nous arrêtons alors que l'aube dessine une mince ligne lumineuse à l'horizon. Le rocher n'est plus qu'une crotte de mouche dans le lointain. Je sens l'effet de la pastille s'affadir et j'en prends une seconde. « Dangereux, très dangereux », me souffle Kelmal. Mais je ne peux pas encore me permettre un véritable repos. Là au bout, les autres doivent s'éveiller et ils vont bientôt se lancer à notre poursuite. Je tiens à être véritablement hors de vue d'ici une heure.

Je profite pourtant de la halte pour fouiller mon prisonnier, après lui avoir lié les mains dans le dos à l'aide de sa propre ceinture. Je trouve deux cartes que je consulterai dès que la lumière sera suffisante, puis nous nous remettons en route.

Quand le soleil se lève vraiment pour répandre une lumière bleutée sur le paysage, nous sommes nettement plus loin. Le sol est en légère élévation et nous avançons plus facilement, rencontrant souvent des passages presque secs où l'on peut marcher normalement. L'inconvénient est que nos traces ne sont plus englouties par la vase qui se refermait sur notre passage.

Les arbres se font de plus en plus rares, et ce ne sont que des nains qui nous abriteront mal des hélicos si ceux-ci reviennent.

Je ne sais si je dois m'en inquiéter ou m'en réjouir. Manifestement, les hélicos recherchaient mes ravisseurs pour me libérer, c'est-à-dire me faire retomber entre les mains de Moran. Maintenant, je suis vraiment libre... sans savoir comment utiliser cette liberté.

Je devrai bientôt m'arrêter.

Le sol a continué à monter. Les marais sont tout à fait oubliés, maintenant et le soleil est haut dans le ciel. J'ai beau me retourner, pas de poursuivants derrière nous. Au moment où nous atteignons une crête sableuse qui domine une vallée peu accentuée, je me retourne une dernière fois. Derrière, toujours rien.

Nous quittons la crête où nous sommes visibles de loin et nous descendons vers le ruisseau qui serpente au fond du val. Il est bordé d'épais buissons. Nous nous y enfonçons. C'est un bon abri, car sur le sol assez dur qui précède les buissons, nous n'avons laissé aucune trace. Je me sens encore la force d'interroger mon prisonnier. Après, je dormirai.

Nous nous sommes assis sur deux rochers, au bord du ruisseau, l'un en face de l'autre. Pour la première fois, je dévisage vraiment mon prisonnier. C'est l'homme que j'avais l'impression d'avoir déjà rencontré. Profitons de l'occasion pour éclaircir en priorité ce mystère, même s'il est secondaire. J'ai vite fait de le débarbouiller avec l'eau du ruisseau.

Maintenant, je sais où je l'ai rencontré. Voyons s'il s'en souvient aussi.

— Nous nous sommes déjà vus.

Il ne cherche pas à le nier.

— Oui, sur Mérina. Quand tu voulais t'engager dans la Garde.

C'est bien ce dont je me souvenais : « *Si tu es ignorant, tant mieux. Sinon, fais celui qui ne sait rien...* » Je n'ai toujours pas compris la raison ou le sens de cet avertissement.

— Pourquoi m'as-tu dit de jouer à l'ignorant ?

— La Garde recrute rarement ceux qui en savent trop sur la politique impériale. S'intéresser à la politique signifie prendre parti, dans leur esprit. Et prendre parti se traduit souvent par une attitude jugée... négative. (Il semble vouloir se taire, puis il ajoute :) Et les gens des planètes monastiques sont souvent de bonnes recrues pour nous.

— Qui est-ce, *nous* ?

Seul le silence me répond. J'attendrai. Je me lève et le pousse vers les buissons, à quelques mètres du ruisseau. Il parlera plus facilement quand il aura soif.

Je déplie les cartes. L'une d'elles est à grande échelle, montrant un continent et quelques îles. Une zone est cerclée de rouge. La seconde carte, à plus petite échelle, correspond à peu près à la zone en question.

— Où sommes-nous ?

Toujours le silence. Je le fixe, il prend un air buté. Je dois savoir, et ça, c'est nettement plus urgent. Depuis ce matin nous nous éloignons peut-être à chaque pas de l'endroit où je pourrais trouver du secours. Je prends l'électran, que je règle sur la puissance la plus faible. Lentement, pour qu'il ait le temps de réfléchir. Puisqu'il était dans la Garde, il doit savoir que l'arme ne le tuera pas, mais que plus l'intensité est faible, mieux il percevra la douleur. Régulée plus fort, l'arme paralyse en bloquant les circuits nerveux, mais elle anesthésie en même temps.

Il se décide à parler avant que je n'aie à tirer. J'aime autant ça. En haussant les épaules, comme si ce n'était finalement qu'un renseignement sans importance, il laisse tomber :

— Cette nuit, nous étions à l'intersection des zones K-22 et J-21. Enfin, tout près de là.

Je repère le coin. Avant, nous marchions plus ou moins vers le nord-ouest et depuis ce matin, nous avons pris plein est. J'étudie la carte vers le sud-est d'abord. Elle indique une zone de forêt, ce qui cadre avec la clairière où le 428 s'est posé. Il y a plusieurs croix ajoutées à la main sur la carte. L'une d'elles pourrait correspondre à cette clairière, et l'autre, juste à côté, au village que nous avons longé. Vers l'est, le sol continue à monter, préludant à l'apparition d'une chaîne de montagnes qui doit encore se trouver à plusieurs jours de marche.

La carte indique plusieurs villages dans cette direction. Quelques-uns y sont mentionnés officiellement, d'autres ont été ajoutés à la main. En continuant dans la même direction, je retrouverai donc la civilisation. Mais, amie ou ennemie ? Et parmi les ennemis, les gens de Moran, ou les autres ? C'est pourtant un risque à prendre : je ne vais pas continuer à me promener cent sept ans avec mon prisonnier.

— Comment t'appelles-tu ?

— Rakan.

— Eh bien, ami Rakan, nous nous remettrons en marche dès que j'aurais pris un peu de repos. Faut pas m'en vouloir des précautions que je prends, mais je n'ai pas de pilules somnifères, moi.

Je vérifie que ses poignets sont toujours solidement liés et je lui entrave les jambes.

Je jette un dernier regard au-delà des buissons. Tout est calme. Je peux enfin dormir.

J'ai dormi jusqu'au coucher du soleil et même au-delà : le contrecoup de la fatigue normale, d'une nuit sans sommeil et des plaquettes vitalisantes. Nous ne sommes repartis qu'à l'aube du lendemain, après avoir avalé quelques biscuits prélevés sur les rations que je portais. Avec ce qui reste, nous tiendrons encore deux ou trois jours.

Le terrain est assez facile et nous avançons rapidement. Nous irions encore plus vite si je ne devais parfois aider Rakan qui a toujours les mains liées dans le dos. Je me demande dans quelle mesure il n'essaie pas de me retarder. Je pourrais me débarrasser de lui, ou même le laisser derrière moi. Une bonne décharge d'électran, et il serait paralysé pour quelques heures. Mais c'est mon seul lien avec mes ravisseurs et, indirectement, avec Moran. Il doit avoir pas mal de choses à me révéler, notamment le *nous* auquel il a fait allusion, et le camp qui m'a enlevé à Moran, mais je n'ai pas eu envie de le torturer. C'est d'ailleurs peu utile : on raconte n'importe quoi sous la torture, et pas toujours ce qui est intéressant. Et je me dis que si je parviens à reprendre contact avec la Garde, ce sera à lui de connaître l'angoisse du neuronal.

Au cours de la journée je n'ai pas fait le compte des crêtes que nous avons franchies, chacune un peu plus élevée que la précédente, mais mes jambes savent qu'elles étaient nombreuses. Périodiquement, je tente de vérifier notre position à l'aide de la carte, mais je manque de points de repère. Nous ne devons cependant plus être loin d'un village « officiel », mais le jour tire sur sa fin et nous n'y arriverons pas aujourd'hui. Je découvre un enchevêtrement d'arbres abattus par une tempête, il y a déjà plusieurs années. Des buissons ont poussé entre les souches, formant un massif touffu, mais pas totalement impénétrable. J'y pousse Rakan et nous trouvons un coin où nous installer.

Je n'ai toujours pas vu nos poursuivants – si on nous poursuit – mais les hélicos sont revenus à plusieurs reprises, assez loin vers le sud. L'un d'eux a piqué et nous ne l'avons pas vu remonter. Je me demande si ce sont nos traces, ou celles des hommes auxquels j'ai échappé, qui ont attiré son attention.

Pour dormir tranquillement, j'ai à nouveau immobilisé Rakan à l'aide de liens magnétiques qui étaient dans une poche de son uniforme et que j'avais négligés à la première fouille à cause de la fatigue. Ça l'empêchera de bouger, sans l'ankyloser autant que son ceinturon. Sauf s'il tente de se libérer. Mais il sait que les liens ont tendance à se resserrer avec chaque mouvement, et comme il connaît leur solidité, il ne s'obstinera pas inutilement.

Tout à coup je pense que s'ils m'avaient entravé avec ces liens, je serais toujours prisonnier. Pourquoi n'ont-ils pas pris avec moi toutes les précautions possibles ? Une simple négligence, ou comptait-on sur

mon évasion ? La question ne cesse de me tracasser pendant que je prépare deux repas auto-réchauffants.

Je mange d'abord, puis je libère les mains de Rakan et je m'installe à quelques mètres. Il a les pieds liés et je ne risque rien. D'ailleurs, il se contente d'avalier son repas sans dire un mot, un peu gloutonnement. Je joue un instant avec l'idée de l'affamer ou de l'assoiffer pour le pousser à quelques confidences, puis je renonce : comment avancer dans ces conditions ?

Il a terminé. Il s'essuie les lèvres, se redresse et me regarde :

— Tu ferais mieux de laisser tomber et de les appeler, Dorty. Tu n'as aucune chance de leur échapper, ils sont tous après toi...

— Les appeler ? Comment ?

— Tu as toujours ton microcom. Ils ne sont pas loin et l'hertz n'est guère encombré sur Yryr.

— Compris. Mais qui appeler ? Qui me poursuit ?

— Les gens de Moran et... mes amis. Justement, pour le moment, tu as le choix.

— Comme tu dis, j'ai le choix. Notamment celui de n'appeler personne !

— Je t'ai dit que c'était sans espoir.

— Ça, c'est une raison négative. Donne-moi une raison positive, une bonne raison d'appeler. Et qui dois-je appeler ? Moran ?

J'ai tapé juste. Il hausse les épaules, mais ne dit rien.

— Tu en as dit à la fois trop et pas assez. Il va falloir se montrer un peu plus bavard.

Je lève l'électran et il se crispe. J'ai tout à coup une meilleure idée. Je m'approche de lui l'arme à la main et je lui remets les liens magnétiques. Je ne lui lie pas les poignets, me contentant de passer les liens autour de son torse. Il semble soulagé, jusqu'au moment où je me penche sur le boîtier de contrôle.

Je suis resté moins longtemps que lui dans la Garde mais, fort curieux, j'ai eu le temps de nouer de bonnes relations avec pas mal de monde. Notamment l'armurier du bord. Il m'a appris un certain nombre de choses qui ne figurent pas dans les manuels.

C'est une simple question de sensibilité. Les liens ont tendance à se resserrer chaque fois que le prisonnier bouge. Avec le réglage que je viens d'effectuer, chaque inspiration est un mouvement. Je n'ai que quelques instants à attendre pour que Rakan se mette à haleter. Il a beau aspirer de toutes ses forces, sa cage thoracique reste bloquée par les liens. Il paraît que c'était jadis un mode d'exécution de certaines peuplades primitives du monde originel. Ils appelaient ça le garrot.

Il vient de comprendre. Il commence à suffoquer, plus d'angoisse qu'à cause du manque d'oxygène qui doit encore être supportable.

— Arrête... râle-t-il.

Il me suffit d'effleurer le boîtier pour que les liens cessent de réagir. Ils ne se relâchent pas, mais la situation de Rakan n'empire plus. Il est même capable de parler.

— Pour Mérina, j'ai dit la vérité... Une simple instruction générale... pour toutes les recrues. C'est au premier passage sous le neuranal qu'on peut le plus facilement tromper l'appareil... Relâche un peu la pression... Je te raconterai tout ce que je sais, mais comme ça, je vais claquer.

Je lui donne satisfaction. Pas de beaucoup, mais sa respiration reprend un rythme presque normal.

— Bon pour Mérina. Mais après ?

— Ta bague... Quelqu'un l'a vue et a reconnu le dessin. Au départ, nous devons seulement prendre la bague, mais les instructions ont été changées. Il fallait t'emmener, et surtout qu'il ne t'arrive rien.

— Les armoiries ? Je ne suis pas parvenu à déchiffrer le dessin moi-même. Il est tellement usé... Même l'ordinateur du 428 n'a pu les apparenter à aucun blason connu.

Dans l'obscurité du sous-bois, je regarde la bague, que je sens à mon doigt, mais qui ne lance que de faibles reflets sous la lumière des étoiles.

— Je ne sais pas tout... (Comme je me penche vers le boîtier, il continue, très vite :) Mais je vais te répéter tout ce qu'on m'a dit. Ce sont des armoiries fort anciennes. Une très vieille famille, dont les origines remontent à la Prime Terre. Les d'Orvaux... Il paraît qu'ils étaient puissants et riches.

Il y avait quelques livres sur la période pré-impériale dans la bibliothèque du monastère. Certains étaient eux-mêmes très anciens, d'autres des compilations plus récentes. Je les ai tous lus et ce nom ne me rappelle rien. Je le dis à Rakan.

Il reste un instant silencieux, puis :

— Je ne sais vraiment pas. On m'a dit qu'ils étaient puissants, mais c'était il y a tant de siècles que c'est peut-être seulement une légende. (Il semble à la fois sincère et dérouté par ce que je viens de lui dire. Il reprend :) À dire vrai, je ne connais pas vraiment la légende. Je ne sais que ce qu'on m'en a dit. On parlait toujours de la famille. Pas d'un individu qui aurait occupé des fonctions importantes. Comme si, individuellement, ils n'étaient rien, mais que la continuité ou l'union leur avaient donné cette importance. D'ailleurs, la légende parle d'une longue tradition, d'une puissance ou d'une richesse qui n'ont été bâties qu'au fil de dizaines de siècles.

Je ne connais certes pas tous les détails de l'histoire ancienne et je veux bien le croire. Mais cette vieille famille, si elle a existé,

n'explique pas mon enlèvement. Quant à la bague...

— Pourquoi cette bague attise-t-elle tant de convoitises ? C'est un bijou ancien, d'accord, et même historique peut-être, mais à part ça, il n'a rien d'extraordinaire.

Il semble complètement interloqué. Il lui faut un moment pour se reprendre. Je le sens réfléchir et se refermer brutalement. Il faut que je tende la main vers le boîtier pour qu'il se décide à reprendre.

— Ce n'est pas la bague... Moran aurait pu te la prendre. Et nous aussi. Pourquoi crois-tu qu'on t'a traîné avec nous pendant deux jours ? C'est toi que nous voulions, c'est sur toi que Moran veut remettre la main !

Cette fois, c'est moi qui ne suis plus.

— Moi ? Mais je ne suis qu'un garde impérial parmi des centaines de milliers. Et avant, je n'étais qu'un petit paysan sur une planète arriérée. Tu le sais très bien !

— Je le sais et j'ignore si c'est vrai, ou seulement une façade. Depuis que nous bavardons, je commence à avoir des doutes... Mais pas les autres. Ils sont sûrs du contraire.

— Les autres ? Le contraire ?

— Ils te prennent pour l'héritier des d'Orvaux, l'homme qui connaît leurs secrets. La bague n'a pas d'importance en elle-même, elle n'a fait qu'attirer l'attention de Moran sur toi.

— Et la tienne, et celle de tes amis... Pour qui roules-tu, Rakan ? Il est temps de parler !

Il n'hésite qu'un instant.

— Je suis Transvitaliste. Adeptes du Troisième Cercle. Si tu appelles mes compagnons – je peux t'indiquer une fréquence sur laquelle il y a une écoute permanente – nous pourrions conclure un accord. Les secrets des d'Orvaux contre la richesse. La puissance, même : vice-roi d'une planète de première catégorie. Ce n'est pas à moi de négocier, mais je suis certain que les initiés du Neuvième Cercle sont prêts à beaucoup pour obtenir les secrets de ta famille.

— Si les d'Orvaux sont bien ma famille... Je n'en ai pas la moindre idée. C'est un nom qui ne me dit rien. Il ne fait pas partie de notre tradition familiale.

Je suis certain qu'il s'agit d'une confusion, que nous n'avons aucun lien avec cette famille, mais l'idée me vient tout à coup que les Transvitalistes ou Moran peuvent avoir l'idée d'aller sur Mérina, interroger le père et tous les autres. C'est loin, mais ils en ont les moyens et le temps ne les presse sûrement pas à ce point...

— Je suppose que je pourrais conclure le même marché avec Moran...

Je suis curieux de voir sa réaction.

— Moran ? Tu peux essayer, mais il te laissera beaucoup moins. D'abord, parce qu'il est pressé. Il veut tout pour lui, alors que c'est seulement la Cause qui nous intéresse, et à long terme. Il voudra tous les secrets, sans contrepartie, parce qu'il estime qu'ils lui appartiennent...

Il se tait, et je sens qu'il attend une question. Pourquoi lui refuser ce plaisir ?

— Lui appartenir ? Pourquoi ?

— Il se considère lui-même comme un d'Orvaux. Il a retracé l'histoire de sa famille, et il descendrait d'une branche cadette, par les femmes. En fait, il se considérerait comme le seul héritier légitime – si on peut parler de légitimité pour un héritage dont on ignore tout – jusqu'à ton apparition. Si tu n'es pas un d'Orvaux, tu ne l'intéresses pas. Si tu en es un, il a tout intérêt à te liquider.

Il a l'air très sûr de lui et très satisfait d'avoir marqué un point.

— Et pourquoi ne l'a-t-il pas encore fait ?

— Parce que même s'il descend des d'Orvaux, il ignore leurs secrets. Il pense qu'il n'y a que toi qui peut les lui apprendre.

Tout ça se tient, sauf que je ne sais rien non plus de ces secrets aussi fabuleux que nébuleux.

— Il n'avait qu'à me faire passer au neuranal. Il saurait tout, maintenant.

Haussement d'épaules de Rakan, qui lui arrache une grimace de douleur, à cause des liens.

— Oui, et il ne serait pas seul. Pourquoi crois-tu qu'il y a renoncé sur Régallo ? Il devait faire appel aux technos et à Vétel. Tous ceux qui travaillent avec lui ne sont pas des anges. Ils lui sont fidèles, mais ils ont leurs propres ambitions. Sur Yryr aussi, tu me diras... mais ici, les gens lui sont liés par une vieille fidélité. Et ces gens, plus simples, sont aussi moins cupides. Si nous ne t'avions pas enlevé, il t'aurait pompé toutes tes connaissances, et tu ne serais plus qu'une sorte de légume. À moins qu'il ne t'ait liquidé dès la chose faite. Tu nous dois la vie, Dorty !

Je ne vois rien à lui répondre là-dessus. Même pas à lui confier que je ne sais rien de cet héritage qui, au demeurant, a dû se dissiper ou perdre toute valeur au fil des siècles. S'il a jamais existé.

Des branches craquent au bord du ruisseau. D'une main j'impose le silence à Rakan et de l'autre je change une fois de plus les réglages des liens. Incapable de respirer, mon prisonnier perd bientôt connaissance. J'attends un instant, puis je relâche les liens. Il lui faudra bien un quart d'heure pour revenir à lui.

Les bruits continuent à emplir notre grotte végétale durant un moment, mais ne deviennent pas plus proches. J'entends des voix.

Assez nombreuses, mais trop indistinctes pour saisir une phrase ou même un mot isolé. Un groupe de quinze à vingt hommes doit passer non loin de notre abri. Impossible de savoir de quel bord ils sont, ce qui ne change rien, de toute manière.

Le silence revient. Je peux me permettre de dormir. Nous ne devons vraiment plus être loin d'un village ou d'une base de l'un des deux camps et demain il me faudra être en forme.

CHAPITRE V

Maintenant que je l'ai fait parler, Rakan ne cherche plus à maintenir un silence aussi rigoureux qu'avant. On ne peut pas dire qu'il tente de faire ami-ami avec moi, mais bavarde parfois, quand le chemin le permet. Des généralités qui ne m'apprennent pas grand-chose. Il ne sait pas en quoi consiste le secret des d'Orvaux, et ébauche une série d'hypothèses : une découverte scientifique, un trésor... Il semble aussi intrigué que moi : un objet, quel qu'il soit, peut-il résister aux ravages du temps et conserver sa valeur durant des siècles. Des millénaires, même, car le secret est vraiment très ancien. Depuis les progrès de la synthèse, ni l'or ni les bijoux ne sont plus vraiment des matières-refuge, même si les pierres ou les métaux précieux conservent une certaine valeur. Les œuvres d'art ? Elles sont fragiles et c'est une question de mode... Nous penchons tous deux – si nous admettons la réalité de l'héritage – pour une invention, une arme peut-être, dont le secret s'est perdu.

Parfois aussi Rakan me parle du Transvitalisme. Il est intelligent et ne cherche pas de but en blanc à me convertir. Il m'explique simplement ce en quoi il croit. Quelques grands principes, qui ne correspondent pas tout à fait à ce que je savais. Les Transvitalistes ne veulent pas détruire l'Empire afin de faire place nette pour d'éventuels successeurs de l'humanité. Ils ont seulement pour objectif d'organiser en douceur la mort de l'institution pour éviter destructions et gaspillages. Ils rappellent la chute du Premier Empire, et celle du Second, celui de Gersinal. Les deux inter-règnes ont été marqués par de terribles luttes entre clans rivaux quand l'autorité centrale s'est effritée. Les massacres ont été nombreux, les destructions et les ravages insensés. Certains systèmes sont encore inhabitables plusieurs milliers d'années après les faits et quelques naines rouges du ciel de Mérina sont passées par le stade de nova au cours des combats. L'arme ultime, la destruction la plus totale que l'on puisse imaginer.

Si le but des Transvitalistes était simplement d'assurer une transition douce, je pourrais les suivre. Mais – et Rakan ne le dément pas – cette idée que l'homme doit céder la place à quelqu'un – *quelque chose* – d'autre me révolte.

Parfois, je regrette Mérina. Je souhaiterais pouvoir revenir en arrière et dire à mon ancien moi d'oublier son rêve, d'oublier les prédictions de Dounia, pour devenir un bon fermier bien paisible.

Non, je n'irais pas jusque-là. Mais je refuserais d'emporter la bague.

Lors d'une halte, je l'ai retirée de mon doigt. J'ai eu envie de la jeter au fond d'un ravin, à l'insu de Rakan, évidemment.

J'ai renoncé : c'est un geste vide de sens puisque je suis repéré. Avec ou sans la bague, il me faudra bien tôt ou tard affronter Moran ou les Transvitalistes. À moins de parvenir à reprendre contact avec la Garde...

Tout à coup, je me rends compte que la Garde ou l'Administration de Garmalia constitue un troisième partenaire dans ce jeu. Peut-être même un quatrième. Si le secret des d'Orvaux est si important, pourquoi n'essaieraient-ils pas eux aussi de me l'arracher ?

*
* *

À cause des patrouilles de plus en plus nombreuses et actives qui quadrillent la région, nous n'avons que fort peu avancé aujourd'hui, mais nous sommes tout de même arrivés non loin du village que j'avais repéré sur la carte. Il est temps : nos rations touchent à leur fin et je n'ai pas osé chasser, de peur d'attirer l'attention.

Ce soir, du haut d'un arbre, j'ai vu briller quelques lumières. Demain, en une heure au plus, nous aurons atteint ce village. Comment y serons-nous accueillis ?

La nuit n'est pas vraiment noire une fois le ciel dégagé, car Yryr a une lune importante qui renvoie beaucoup de lumière vers la planète. Après m'être assuré que Rakan dort profondément, je sors le coffret de Dounia de mon sac. Je ne sais pas pourquoi, mais je me suis habitué à l'avoir sous les yeux quand je veux réfléchir. Les arabesques ont peut-être un effet hypnotique qui m'aide à la fois à détendre mon corps et à concentrer mon esprit.

Demain, je devrai prendre plusieurs décisions importantes. Entrer franchement dans le village, ou en me dissimulant ? Me présenter comme un rebelle ou un Garde ? Un Garde loyal, ou un déserteur ? Difficile de prétendre que je suis un vagabond ou un touriste, avec l'uniforme que je porte, même s'il est passablement crasseux. Et je n'ai pas le matériel d'un trappeur ou d'un prospecteur...

Au bout d'un long moment, je constate que ma méditation ne m'a pas vraiment apporté de réponse et je range le coffret dans le sac sans avoir pris de décision.

On a raison de dire que la nuit porte conseil. En m'éveillant, mes idées sont bien plus claires. J'abandonnerai mon prisonnier avant

d'entrer dans le village. Une bonne dose d'électran. C'est douloureux, mais il s'en remettra. Et je commencerai par tenter de juger la situation locale avant de m'avancer ouvertement. Si je peux me procurer une tenue plus discrète – sans attaquer qui que ce soit – ce sera tant mieux.

La première partie du programme s'exécute sans anicroche et j'abandonne Rakan au pied d'un arbre à quelques centaines de mètres du village. J'ai hésité, puis je lui ai quand même laissé les liens magnétiques. Je reviendrai le récupérer plus tard, quand je serai rassuré sur ma situation.

Je m'éloigne de la piste que nous avions découverte peu de temps auparavant, non loin de l'endroit où nous avons passé la nuit, et je me glisse entre les arbres pour m'approcher du village.

C'est un tout petit patelin guère différent du premier, mais les femmes et les enfants y sont en proportion normale, tandis que les hommes, en général assez âgés, ne s'y livrent qu'à divers petits travaux, ou bavardent au soleil. Pas de troupes à l'entraînement, pas d'armes en vue, cette fois. Ça ne me renseigne pas sur leur bord, mais ça minimise les risques que je vais devoir courir. Je dissimule mon sac sous une souche morte. J'ai enlevé mes insignes de corps. On ne reconnaîtra peut-être pas l'uniforme de la Garde dans un trou perdu comme celui-ci et si je tombe sur des loyalistes, ce sera un détail sans importance.

Au milieu du village, une maison nettement plus cossue que le reste. Alors que les autres ne sont que des cabanes de bois, recouvertes de tôles de plasfer, celle-là comporte un étage. Elle a un toit de tuiles rouges et ses fenêtres sont vitrées. Ou bien c'est un bâtiment officiel, ou c'est la demeure de l'homme le plus riche du coin. Un peu comme le château du Seigneur. De toute manière, c'est certainement là que je trouverai le plus facilement les renseignements que je cherche.

Je me risque à découvert. Personne ne réagit. Les vieux qui discutent lèvent à peine les yeux vers moi et les enfants continuent leurs jeux. Je vais droit sur le bâtiment central en jetant tout autour de moi des regards rapides et méfiants. En même temps, je m'efforce de ne paraître ni nerveux, ni menaçant, mais ma main est prête à faire jaillir le fulgurant et ses décharges létales de mon blouson.

Il y a une petite pergola devant la maison. Alors que je m'apprête à escalader les trois marches qui y mènent, un homme apparaît. Il a le visage dans l'ombre, mais je braque déjà l'arme sur lui avant de l'avoir vraiment reconnu : c'est Moran. Mon cousin Helmer Moran, dois-je peut-être dire...

— Je suis seul, Dorty. Vraiment seul. Mes hommes ne sont pas ici et je n'ai même pas un garde du corps avec moi. Je te préviens

seulement que je ne compte que des amis ici. Tu ne risques rien, mais si tu me tuais, ils sauraient me venger, ou te retenir assez longtemps pour que d'autres le fassent.

Il a parlé rapidement, d'une seule traite, pour m'avertir et placer les pions sur le jeu avant que je n'aie la mauvaise réaction de lui tirer dessus. Je regarde autour de nous : rien que les villageois, qui n'ont pas bougé et continuent à jouer au jeu de l'indifférence. Pas d'hommes armés en vue. Ils pourraient se dissimuler dans chaque cabane... mais j'ai tendance à croire Moran, ce matin.

Il me fait signe de le suivre et rentre dans la maison. À l'intérieur, il m'attend dans un salon confortablement meublé qui détonne dans un village aussi reculé. Il me présente une femme d'une quarantaine d'années :

— Mara. L'administratrice locale et notre hôtesse. Une amie en qui j'ai toute confiance.

Pas moi, parce que ça les met à deux contre un. Je ne me détends pas et je choisis pour m'asseoir un fauteuil qui occupe un coin de la pièce. On ne pourra pas me surprendre par-derrière. Je pose le fulgurant sur mes genoux.

Moran a eu un sourire en voyant les précautions dont je m'entourais.

Mara quitte la pièce quelques instants et revient avec deux bols d'un liquide fumant posés sur un plateau.

— Ce n'est ni drogué, ni empoisonné. Tu peux boire sans crainte. Mais si tu préfères, choisis ton bol. Je prendrai l'autre et je commencerai avant toi.

Une proposition qui paraît honnête, mais sans vraie signification. Si le contenu des deux bols est drogué, nous nous endormirons tous les deux et Mara ou les villageois n'auront qu'à me désarmer et à attendre notre réveil. Mais j'ai une certaine confiance en Moran. Quel que soit son objectif, il peut espérer obtenir de bon gré ma collaboration, ce qui ne serait plus possible s'il me jouait maintenant un coup en vache. Et, de toute manière, je suis quasiment à sa merci dans ce village.

Je goûte le breuvage foncé. Prudemment, à petites gorgées. Ce n'est pas mauvais. Très amer. Ça ne me rappelle rien. Il boit aussi.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un vieux breuvage de la Prime Terre, du café. La plante ne prospère pas sur tous les mondes et il est un peu passé de mode, ce qui explique que tu n'en aies jamais goûté.

Non, mais je connaissais le nom. Toujours les livres du monastère. Merci, Frère Mélin pour tout ce que vous m'avez permis d'apprendre. Je bois encore une gorgée, puis je repose le bol. Pendant que je le tenais, j'avais négligé mon arme, mais Moran n'a rien tenté.

- Que voulez-vous ?
- Obtenir ton aide. Ton alliance.
- À propos de ceci ?

J'agite vaguement la main portant la fameuse bague. À l'éclat de ses yeux, on croirait que c'est le bijou le plus rare du trésor impérial. À moi maintenant de jouer serré pour vendre bien cher – contre ma vie et ma liberté au moins – quelque chose que je ne possède pas.

— Oui, finit-il par dire. À propos de ça. Il me faut les secrets des d'Orvaux. Je n'en ai pas vraiment besoin pour vaincre l'Empire. Je peux y arriver sans eux, dans l'état de décrépitude où il est tombé, mais je veux gagner du temps...

- Et surtout passer avant les Transvitalistes !

Il éclate de rire.

— Pour quelqu'un qui n'était qu'un petit paysan d'une planète monastique parmi les plus reculées, tu as bien vite analysé la situation ! Oui, je veux passer avant eux. Ils ont tort. L'Homme a encore beaucoup de ressources. Même si notre histoire compte près de vingt millénaires – sans oublier ce qui s'est passé avant d'établir ce calendrier – ce n'est qu'un clin d'œil à l'échelle de la durée des espèces. Je n'ai rien contre les races humanoïdes, ou même contre les non-humains, mais je ne vais ni les encourager à me remplacer, ni même tolérer qu'elles tentent de prendre ma place. C'est nous qui avons créé l'Empire en découvrant les voyages interstellaires, et il doit rester nôtre !

C'est aussi mon avis, bien qu'il soit certainement de peu de poids. Je lui dit que ça nous rapproche par rapport aux Transvitalistes, puis j'ajoute qu'un point d'accord ne fait pas forcément de nous des alliés ou des amis.

— C'est pourtant un premier pas pour nous éviter d'être ennemis, rétorque-t-il.

Un tintement quelque part dans la maison. Mara apparaît peu après.

— Siran, on a besoin de vous à la Base Trois.

— Dis-leur que j'arrive. (Il s'apprête à sortir, se retourne vers moi :) Je reviendrai dès que possible. Demain au plus tard. En attendant, réfléchis à la situation. Tu peux rester ici si tu as confiance en Mara, ou retourner dans la forêt, mais la maison est nettement plus confortable !

*
* *

J'ai eu confiance, et jusqu'à présent rien ne m'a détrompé. On n'a rien tenté contre moi, mais j'ai remarqué des mouvements dans les

buissons quand j'ai quitté le village, à la fois pour faire une expérience et pour récupérer mon sac. On me suivait. Je suis revenu chez Mara, toujours sur mes gardes. Je lui ai parlé de Rakan et elle a envoyé quelqu'un le chercher. Il est enfermé dans la cave.

J'ai enfin pu changer de vêtements. Mara m'a fourni une tenue civile. Le pantalon et le blouson bleu clair sont d'une coupe militaire, ce qui ne veut rien dire : c'est un modèle pratique pour tous les métiers exigeant une grande liberté de mouvement. Il y a quelques fantaisies dans les revers des poches ou la forme du col, qui me démarquent tout autant des miliciens de Moran que du Garde que j'étais jusqu'alors. En esprit, j'en suis toujours un, mais en me regardant dans un miroir, je me dis qu'il ne me serait pas trop difficile de changer de peau, d'autant plus que je n'ai passé que quelques mois au service de l'Empire. Ce n'est pas une décision, mais une simple constatation.

Alors que la nuit tombe, Moran n'est pas revenu. Mara a préparé un repas que nous avons pris ensemble. J'y ai fait particulièrement honneur : c'était une viande locale, délicieuse, qui me changeait des rations de survie que j'avalais depuis plus d'une semaine.

Après, je suis monté dans ma chambre. La porte ferme à clé et si elle n'est pas assez résistante pour un fulgurant ou quelques hommes décidés, elle m'évitera d'être envahi par surprise. Pour plus de sécurité, j'ai poussé un bahut devant.

Je suis dans une chambre d'angle, ce qui me permet une vue sur 270°. Je jette un dernier regard sur le village. Les enfants ont disparu, les femmes aussi et il ne reste qu'un petit groupe de vieillards, des acharnés de la causette, qui se tiennent près d'une fontaine à une cinquantaine de mètres.

Je peux enfin me détendre – presque – totalement. Je tire le coffret de mon sac et je joue un instant avec l'idée d'essayer le couteau-outil dessus pour tenter de l'ouvrir. Son mystère, que j'ai supporté depuis tant d'années, me devient de plus en plus pesant et le fait qu'il ait résisté à toutes mes tentatives commence réellement à m'exaspérer. Ce soir, j'ai beau le retourner dans tous les sens, essayer sur lui la lame ultra-fine du couteau, ou le faisceau perce-métal, je n'obtiens aucun résultat. À peine si, à un certain moment, il me semble entendre un bourdonnement émaner du coffret. Comme je suis fatigué et que je sens que ce n'est pas en continuant à m'énerver sur l'objet que je serai en forme le lendemain, j'abandonne. Je pose le coffret à terre près de moi et je m'endors presque immédiatement.

Il fait grand jour.

J'ai dormi bien plus longtemps que d'habitude. Le confort du lit

après plusieurs jours dans la nature... Je dégage la porte et je descends, non sans avoir rangé à nouveau le coffret au fond de mon sac.

Mara a préparé un petit déjeuner copieux qu'elle me sert sous la pergola. Je me sens tout à coup affamé et je mange comme un ogre, alors que je croyais lors du repas fait la veille avoir largement compensé les dépenses d'énergie des derniers jours. Je me sens aussi fatigué, alors que j'ai dormi plus de douze heures, Mara me l'a confirmé.

— Et le Siran ?

— Il ne va pas tarder à arriver.

Il va falloir me décider : ou bien continuer à bluffer, mais ça ne pourra pas durer bien longtemps, ou lui dire la vérité, c'est-à-dire que j'ignore tout des secrets qu'il cherche. À partir de là, nos chemins devraient se séparer. À moins qu'il ne m'intègre dans ses milices. Je ne serais pas plus mal là que dans la Garde. Pour moi, un côté vaut l'autre, et la Garde n'était que le moyen de me rapprocher de Garmalia. J'y serai peut-être plus vite avec Moran...

Garmalia... Un monde toujours aussi lointain. Si lointain que je n'y ai plus pensé depuis longtemps. Ou plus dans les mêmes termes. Je n'ai pas vraiment oublié mon rêve, et en attendant Moran, j'ai le temps de revoir quelques images de mon enfance. Je ne me doutais pas que ces rêves innocents m'entraîneraient aussi loin de chez moi, avant même d'avoir commencé à se réaliser.

Moran est revenu, l'air assez nerveux, mais je ne lui ai pas posé de question. Je lui ai seulement confirmé que j'étais plus près de lui que des Transvitalistes et que je ne devais rien à l'Empire, mais que je voulais en savoir plus sur lui et sur ses idées avant de me décider. Une façon comme une autre de gagner du temps.

— Je ne suis pas un voleur, ni un traître patenté. Pas même un aventurier, encore que j'aie quitté Mérina pour connaître l'aventure. J'avais un rêve, qui n'a guère de signification. Je suis prêt à partager celui d'un autre, mais pour cela, il me faut le connaître.

Il m'a souri, comme s'il comprenait parfaitement ce que je venais de dire, alors que je n'étais pas sûr moi-même de m'être vraiment compris. Il m'a dit qu'il me laissait le temps, et est reparti. Un peu plus tard, Mara m'apportait un livre et deux brochures. Je me suis retiré dans la chambre pour les lire.

Je n'ai rien trouvé de très neuf dans le livre, mais une démonstration cohérente de ce qui n'était jusqu'alors pour moi qu'un ramassis d'affirmations doctrinaires.

La journée s'est passée lentement, dans le calme, et le soir tomberait

sans que je m'en aperçoive si Mara ne venait me signaler que le repas est prêt. Malgré l'effort certain qu'elle a fait pour la cuisine – meilleure encore que la veille – et pour soigner le décor – il y a des fleurs à profusion et une musique de fond apaisante –, je ne m'attarde pas longtemps. Je tiens à finir le livre, que j'ai eu du mal à lâcher, pour m'attaquer aux brochures.

J'achève le livre. Je suis maintenant convaincu que les événements qui se sont enchaînés pour le Premier, puis pour le Deuxième Empire se renouvellent pour celui de Garmalia...

J'ouvre la première brochure. Elle ne compte qu'une quarantaine de pages, imprimées sur du papier de bonne qualité, ce qui est étonnant quand on sait que les livres-papier sont destinés aux populations arriérées qui ne disposent pas des techniques modernes de reproduction, ni, surtout, de quoi s'offrir des objets chers et non-essentiels.

Le volume a été malmené, ou trop souvent consulté au fil des années. Je l'ouvre. Au bas de la préface, la signature du père de Moran, Hulor. Plus quelques mots manuscrits, difficiles à déchiffrer. J'y arrive, pourtant : *à toi de jouer, fils*.

C'est signé *Hulor*. Le père d'Helmer. Ceci doit donc être son exemplaire personnel !

L'avant-propos n'est long que d'une quinzaine de lignes. Le père Moran y fait référence à l'*Histoire Prospective*, le livre que je viens d'achever. Il explique que le texte qui suit est en fait le dernier chapitre, retiré de l'œuvre de base parce qu'aucun éditeur n'a accepté de le publier. Ce risque, Hulor Moran a décidé de le courir lui-même, car « *la réalisation la plus rapide du programme ébauché dans le présent travail est la seule chance d'obtenir une continuité sans catastrophe de l'empire humain, ou plutôt de l'empire des hommes sur la Galaxie.* »

Après une semblable entrée en matière, on ne peut que se plonger avec précipitation dans le texte pour découvrir quelles sont les recommandations finales d'Hulor Moran. Celles qui lui ont valu la mort.

Je comprends très vite pourquoi aucun éditeur n'a accepté de publier le texte. C'est le programme le plus révolutionnaire dont j'aie jamais entendu parler : suppression de toute intervention de la Garde pour ramener les planètes rebelles à la raison ; abolition de la noblesse héréditaire et de tous les privilèges nés du passé ; valorisation par de nouveaux titres et des biens matériels de tous ceux, explorateurs, savants ou autres, qui auraient découvert une source de richesse nouvelle ; la dynastie en place prendrait fin avec les petits-fils de l'Empereur régnant à l'époque, le fils de l'Empereur actuel, Gorzon XVII ; la transmission des biens par héritage serait limitée à ce

qui a été acquis durant les dix dernières années de la vie, le reste revenant automatiquement à un fonds chargé d'organiser l'expansion par l'exploration et la colonisation de mondes nouveaux.

Ce ne sont que les lignes directrices, mais le but est évident : pousser l'humanité à s'enrichir de terres nouvelles et les individus à rester actifs jusqu'à leurs derniers jours. En outre, en supprimant le poids du passé, on remet tous les humains sur un pied d'égalité, laissant chacun libre d'entreprendre à sa guise.

C'est tout à fait utopique, et certaines phrases de Hulor font croire qu'il a lui-même des doutes sur l'efficacité à long terme de son système : les riches et les puissants vont bien sûr chercher à tourner ces lois pour léguer tout de même leurs biens à leurs héritiers. Une nouvelle noblesse se créera, une nouvelle bourgeoisie, car les plus forts, les plus intelligents, les plus rusés émergeront fatalement et donneront une meilleure chance à leurs enfants dès la jeunesse. Mais si le système fonctionne un certain temps – deux ou trois générations –, il aura donné un coup de fouet suffisant pour créer un mouvement qui le prolongera bien plus longtemps.

Je ne suis pas un théoricien, mais l'utopie la plus profonde me semble résider dans la possibilité d'imposer ces nouvelles normes à plusieurs centaines de milliards d'êtres humains en allant contre leur résistance naturelle au changement, et celle des élites qui s'accrocheront à leurs privilèges.

À moins que l'élimination des élites ne survienne brutalement. En quelques mois... Cela créerait en soi un tel chaos que le retour pur et simple au passé serait impossible.

Nul n'a jamais prétendu que Hulor Moran était un imbécile. Un doux rêveur, sûrement, et la manière dont il s'est laissé piéger le prouve. Mais son fils n'est certes pas aussi naïf. Il croit aux prévisions de son père et juge possible de les réaliser...

Me voici en train de philosopher sur le devenir de la Galaxie humaine, moi qui n'ai lu que les vieux livres à demi moisissés des moines. Pourtant, tout me paraît clair et je comprends bien les mécanismes décrits dans les deux textes.

Je saisis la troisième brochure. Elle est de moins bonne qualité, et certainement plus récente. Pas de nom d'auteur, pas d'éditeur, pas d'illustrations, de tableaux, de graphiques. Rien de ce qui allège un texte ou participe à l'exposé d'une thèse scientifique. Rien que des mots, formant des lignes, puis des paragraphes, avec parfois un sous-titre en caractère plus gras.

Je reconnais vite le contenu : c'est le résumé des deux autres volumes, avec une insistance sur le contenu de la brochure. Le texte est simplifié, stylisé, même, pour être à la portée de tous. Tellement

simplifié que ça devient simpliste, et si je n'avais pas lu le reste, j'aurais tendance à rejeter ce *Manifeste revivaliste* comme un fatras d'énoncés sans queue ni tête.

Il n'y a que des objectifs immédiats et ils sont cités, sans expliquer à fond leur raison d'être. En fait le petit paysan qui lit ça – comme celui que j'étais il y a quelques mois – doit penser qu'en suivant les directives du Manifeste, il a toutes les chances de se retrouver du jour au lendemain chef de son village ou même gouverneur de sa province, sur un autre monde, où l'herbe est évidemment plus verte... Alors qu'il n'y aura jamais qu'un chef par village, un gouverneur par province !

Ce doit cependant être une illusion bien tentante pour les naïfs.

Alors que je referme la brochure, j'entends un bruit sourd. Je tends l'oreille. C'est le coffret qui s'est remis à bourdonner. Je me penche pour le sortir de mon sac, je l'examine, sans rien découvrir de plus que d'habitude, et je ne tarde pas à m'endormir. Ma dernière idée claire est que ce sommeil qui vient aussi brusquement n'est pas normal. J'aurais dû me montrer plus méfiant : la nourriture était droguée, ou on vient de répandre un gaz dans la pièce.

Quand je me réveille, je commence par vérifier mes armes. Personne n'y a touché. Pourquoi m'a-t-on endormi, dans ce cas ? J'ai la tête lourde. Une vague migraine. Probablement un effet secondaire de la drogue ou du gaz. Je m'apprête à descendre quand le battement des pales d'un hélicar me met en alerte. Je regarde par les fenêtres.

L'hélicar s'est posé au milieu du village. Un gros engin de combat, gris, hérissé de lasers et de lance-grenades. Moran en débarque, suivi de quelques hommes, parmi lesquels je reconnais Vétel. C'est maintenant que le jeu pourrait bien se corser.

Je n'hésite pas longtemps, je descends. Je ne me sens pas très fort sur mes jambes, et je dois m'arrêter un instant avant d'entrer dans le grand salon. Moran s'y trouve déjà, conversant avec quelqu'un qui devait se trouver dans la maison avant mon réveil, car je ne l'ai pas vu débarquer de l'hélicar. Un homme âgé et bedonnant, qui porte une longue robe flottante, blanche avec un liseré rouge. Il est chauve, mais compense par une courte barbe grise taillée en pointe. Tout en lui transpire la bonhomie la sagesse, le désir d'apporter la paix et la joie. Je ne saisis pas tout ce que lui et Moran se disent – je suis resté juste en dehors de la pièce – mais il est clair qu'il existe une certaine opposition paisible entre l'homme d'action qu'est Moran et le vieil homme, qui répugne à se battre et à causer la mort.

J'entre, en toussant pour me faire remarquer. D'un geste naturel et sans précipitation, le chauve se tourne vers moi et me dévisage en

souriant. Je sursaute presque ! Quand ses yeux se sont posés sur moi, j'ai ressenti une terrible impression de froid, comme si une chape de glace m'écrasait d'un seul coup. J'ai réussi à rester sans autre réaction qu'un vague sourire, et le regard m'abandonne.

Le vieil homme, d'un seul coup, n'a plus du tout la même apparence à mes yeux. C'est devenu un être cruel, ambitieux et sans scrupule... Moran me décoit une fois de plus par les gens avec qui il s'acoquine.

À propos de coquines ou de coquins, voici Vétel qui entre dans la pièce. Je n'éprouve, depuis la dernière fois qu'on s'est vus, aucune sympathie pour lui. Sous des dehors moins caressants que le chauve, je retrouve presque le même homme, avec en plus une note de servilité et de veulerie. Décidément, le cousin Moran est bien mal entouré !

Mais d'où me vient cette manière précise et si brutale de juger les gens ? Non, pas de les juger... de les *connaître*, de les *mesurer*. Car *je sais que j'ai raison à leur sujet !*

Vétel s'est joint à la discussion, sans qu'aucun des trois semble se soucier de ma présence. Comme cela me met mal à l'aise, je passe dans la cuisine où je découvre que j'ai soif et faim. Mara n'est pas en vue, mais elle avait préparé mon petit déjeuner. Je me sers et je sors par une petite porte prendre l'air sous la pergola. L'hélicar est à une trentaine de mètres. Le rotor est arrêté, mais le pilote est resté à son poste. Moran ne s'éternisera donc pas longtemps au village.

Deux hommes de Vétel émergent de la maison, entraînant Rakan. En passant près de moi, l'un d'eux me lance avec un clin d'œil :

— On va un peu l'interroger, ce salaud !

J'ai un réflexe de pitié, vite maîtrisé. J'ai peur pour lui, si on les laisse aller jusqu'au bout de leurs instincts. Mais si Rakan est mon prisonnier, je ne suis pas le maître ici. Et puis... je remarque à son visage, que j'ai appris à bien connaître, qu'il n'est pas particulièrement anxieux. Je m'aperçois aussi qu'on l'a débarrassé des liens magnétiques.

Je parcours lentement la véranda, regardant de-ci, de-là, essayant de prendre l'air fabuleusement ennuyé de quelqu'un qui doit patienter et ne sait ni pour combien de temps, ni pourquoi. Le village est presque désert. Tous les hommes sont hors de vue, sauf les plus vieux, qui se déplacent avec peine. J'entends rire et chanter les femmes qui doivent être au bord de la rivière, à laver le linge.

Je finis par me décider à rentrer dans la maison. Je me retrouve nez à nez avec Vétel qui me braque un fulgurant sur le ventre. Du coin de l'œil, j'aperçois le chauve qui tient pareillement Moran en respect, tandis qu'un troisième homme arrive de la cuisine en poussant Mara devant lui.

Ma première réaction est de lever les bras, car il n'y a rien d'autre à

faire...

Pourtant, ma main gauche part comme l'éclair et arrache son fulgurant à Vétel, tandis que la droite dégainé mon électran. La gauche, qui tient l'arme par le canon, la lance à la tête du chauve avec une telle force qu'il s'écroule, pendant que la droite tire sur le troisième homme par-dessus la tête de Mara, avant de revenir sur Vétel pour lui interdire toute tentation de bouger.

Moran est aussi surpris que les autres et met quelques fractions de seconde à réagir. Il veut se précipiter au-dehors, appeler ses hommes à l'aide. Je lui barre le chemin.

— Attention ! C'est un guet-apens.

Il s'arrête pile, ramasse l'arme de Vétel et jette un coup d'œil prudent sur le village. À ce moment, Mara, qui vient de se dégager du corps affalé sur elle, disparaît un instant dans la cuisine. Elle en revient avec un rouleau de grosse ficelle qu'elle utilise pour lier rapidement les mains de Vétel dans son dos. Avant de s'occuper du chauve qui manifeste quelques velléités de reprendre connaissance, elle confirme ce que je viens de dire :

— Il a raison, Siran. Je ne sais pas où sont passés les hommes du village. J'espère qu'il ne leur est rien arrivé de mal. J'ai aussi repéré deux soldats qui veillent sur l'arrière de la maison.

Elle s'occupe d'immobiliser le chauve – l'autre en a pour plusieurs heures avant de se réveiller – et parachève le travail par un bâillon. Ensuite, elle ouvre un placard et en sort un fulgurant de combat, trop lourd pour elle, qu'elle échange contre l'arme de poing de Moran.

Rétrospectivement, je tremble de ce que je viens de faire. Je ne m'en serais jamais cru capable et je doute de pouvoir recommencer sur commande. Je ne suis pas tout à fait en état de réfléchir ou de me mêler de la conversation, mais Moran me laisse le temps de récupérer. D'ailleurs, on dirait qu'il a lui-même besoin d'être soutenu, au moins moralement. La trahison dont il vient d'être victime l'a salement secoué.

— Que faisons-nous ? Tenter une sortie ?

C'est presque comme s'il me confiait d'un coup le commandement.

J'hésite. Un calme anormal règne sur le village. Sur la place, entre l'hélicar et nous, un groupe de trois hommes, mais je ne vois pas les deux qui ont emmené Rakan. Combien étaient-ils dans l'hélicar ? Douze en plus de Vétel et de Moran, me répond ce dernier. Tous choisis par Vétel, donc ennemis jusqu'à preuve du contraire. Moins celui que nous tenons, plus Rakan, cela fait toujours douze.

Trois en vue devant pour attirer notre attention, deux de garde derrière. Les sept autres sont probablement disséminés dans le village et nous prendront sous leur feu si nous nous risquons à découvert.

Si les villageois ne sont absents que pour une raison banale – un prétexte créé par les hommes de Vétel, peut-être –, ils ne vont pas tarder à revenir et nous avons tout à gagner en restant à l'abri dans la maison. Mais s'ils ne sont pas libres de leurs mouvements, le parti adverse est avantagé : la maison, en bois, ne résistera pas longtemps au feu conjugué d'une douzaine de fulgurants. Sans compter l'armement de l'hélicar.

Pour le moment, ils ne réagissent pas. Ils continuent à croire que leur chef a la situation bien en mains. Le pilote est toujours à bord de l'appareil et il a l'air libre de ses mouvements.

— Le pilote, c'est un de tes fidèles ? On peut vraiment compter sur lui ?

Moran hésite un instant. Il y a quelques minutes, il aurait parié sur la fidélité de tous ceux qui l'entouraient, y compris Vétel.

— C'est le fils d'un serviteur de mon père. Nous avons été élevés ensemble. Presque un frère adoptif.

— Tout le monde peut trahir...

— Pas Médak, tout de même !

Cette idée le secoue encore plus que le reste. Ma remarque l'a indigné, mais je ne me donne pas la peine d'en discuter.

— On peut courir le risque... Si nous atteignons l'hélicar, nous avons nos chances. Je vais essayer d'attirer l'attention sur l'arrière, en m'occupant des deux types que Mara a aperçus. Ceux qui se cachent de ce côté devront bien se démasquer. Surveillez le groupe qui est devant et tirez dès qu'ils réagiront. Avec un peu de chance, nos ennemis seront réduits de moitié. Et quand le chemin sera libre, j'essaierai de faire le tour de la maison pour prendre les autres à revers. S'ils s'occupent de moi, profitez-en pour foncer jusqu'à l'hélicar. Je vous rejoindrai si c'est possible, sinon je filerai vers les bois.

Je montre le microcom à mon poignet.

— J'attendrai un message. Fréquence de la Garde. (Au moment de passer à l'arrière, je lance à Mara :) Tu as une minute pour aller chercher mon sac à l'étage. Emportez-le, j'y tiens.

Il me faut quelques instants pour repérer les deux hommes, plus un troisième que Mara n'avait pas vu. Je règle le fulgurant sur la plus longue portée, ce qui rend le tir plus difficile et moins ravageur. Je ne veux pas mettre le feu à tout le village.

Je bondis par la fenêtre de la cuisine, qui était ouverte à l'exception d'un voile anti-moustiques. Avant d'être à terre, j'ai déjà réglé son compte au premier type. Le deuxième n'a pas besoin d'être patient, son tour vient très vite. Quant au troisième, il a à la fois le temps de

tirer – largement à côté, heureusement – et de se mettre à l’abri. Mais d’où il se trouve, il ne peut pas m’atteindre.

De part et d’autre de la maison, des appels fusent. Je vois des silhouettes grises jaillir d’abri en abri pour s’approcher de moi et m’ajuster. Je tire quelques coups, sans vraiment viser, seulement pour les contraindre à la prudence et attirer le maximum de monde de ce côté. Devant, Moran vient sûrement de tenter sa sortie, car j’entends le sifflement plus grave du fulgurant lourd. Je tire encore deux ou trois coups au hasard ce qui n’empêche pas l’un d’eux de porter, car un hurlement de douleur y répond. Quelques secondes passent. Pas moyen de briser l’encerclement, ni de contourner la maison.

En quelques bonds, je rentre dans la maison. J’arrive dans le salon et j’empoigne le barbu qui est revenu à lui et roule des yeux furieux. Je vois Vétel, qui a réussi à se débarrasser de ses liens se précipiter vers moi. Il hurle pour appeler ses hommes. Dommage que Mara ait été trop pressée pour le ficeler correctement.

Pas si dommage, non ! Ça me donne l’occasion et le prétexte pour lui flanquer mon poing en pleine poire et le réduire au silence. Réflexion faite, un coup n’est peut-être pas suffisant et je prends le temps de lui envoyer la pointe de ma botte sur le nez. Il devra probablement changer de documents d’identité après ça, mais je me sens mieux, beaucoup mieux.

C’est vrai que ça fait bien plaisir de réaliser ses rêves !

J’entends les pales de l’hélicar qui se mettent à tourner. Je fonce droit devant moi, le barbu sur l’épaule. Les autres sont-ils encore tous derrière, ou mon chargement me sert-il de bouclier, je ne sais. Toujours est-il que j’arrive indemne à l’hélicar et que je saute à bord à l’instant même où il s’arrache du sol.

CHAPITRE VI

— Je ne te savais pas aussi efficace, Dorthy, me lance Moran alors que nous nous éloignons du village. Et tu as même emmené Gorla.

Il parle de mon prisonnier, évidemment.

— Ça m'aurait fait mal qu'il s'en tire avec seulement un quart d'heure d'inquiétude. Mais ceci dit, je me suis surpris moi-même...

J'éclate de rire, mais ce n'est pas de la fausse modestie, ni même de la vraie. Malgré l'entraînement dans la Garde, je ne me croyais pas capable de réagir aussi vite. Ou aussi bien. Et même si je suis costaud, transporter le dénommé Gorla sur mon dos comme un vulgaire paquet de linge ne fait pas partie de mes talents habituels.

— Qui est-ce ? fais-je en le désignant du canon de mon fulgurant que je continue à tenir pointé sur lui.

— Un initié du Septième Cercle. Le responsable des Transvitalistes sur Yrry. En principe un allié, même si ce n'était que momentanément.

— Le moment en question s'est terminé un peu brutalement...

Il ne répond pas, se contenant d'acquiescer d'un hochement de tête. Pas encore vraiment remis du choc, il semble avoir bien du mal à digérer les trahisons qui l'entourent. Pourtant, il devrait sinon y être habitué, du moins s'y attendre.

— C'est donc lui qui a ordonné l'opération contre toi.

— Certainement. Avec l'appui de Vétel, en qui j'avais pleine confiance. Maintenant, je me souviens : Vétel avait insisté pour que je ne signale à personne où nous allions. Par prudence...

— Il y a longtemps que tu es allié aux Transvitalistes ?

Il ne réagit pas au tutoiement. Après ce que nous venons de vivre, il admet non seulement que nous sommes ensemble contre les autres – une décision que j'ai prise sans réfléchir – mais qu'il y a entre nous une certaine forme d'égalité.

— Nous n'avons jamais été vraiment alliés. Nous collaborons parfois, pour des opérations communes, mais chacun est libre de mener sa propre action au sein de l'association. Tôt ou tard, nous devons nous opposer...

— Un moment qui est venu plus vite que prévu. Pourquoi ont-ils brusquement changé d'attitude ?

— Je ne sais pas...

Il me regarde. Ses yeux se font vagues, comme s'il pensait à autre chose. Non, comme s'il voulait oublier et me faire oublier qu'il vient de me fixer. En effet, le seul élément nouveau de l'équation susceptible de changer les données du problème, c'est moi. Ou plutôt les secrets que je suis censé détenir.

Sont-ils tellement cruciaux pour les causes en présence que l'une d'elles n'a pas hésité à rompre une association bien profitable pour s'emparer de moi ? Il est vrai que s'ils s'emparaient de Moran, ils décapitaient ainsi son mouvement et pouvaient espérer récupérer une partie des mécontents qui le suivent...

Je voudrais bien savoir quels sont ces secrets, quel est ce trésor. Mais si je pose la question trop franchement, il en déduira logiquement que j'en ignore tout et même que la bague et moi sommes parfaitement étrangers l'un à l'autre.

Qui me garantit qu'il sera à ce moment aussi bien disposé à mon égard ? Je ne tiens pas spécialement à un statut de cadavre en sursis, même si ce n'est qu'une accentuation de notre sort naturel !

Seul le vrombissement des pales trouble le silence qui est tombé entre nous. Mara, à qui je pose la question, me dit qu'il y a un quart d'heure de vol avant d'atteindre la base. Comme je lui demande si elle a pu emporter mon sac, elle fouille à ses pieds et me le tend. Au moment où je le prends, un trou d'air secoue l'appareil et le sac m'échappe à moitié. Il se retourne, s'ouvre, et le coffret en tombe. Avec ces réflexes ultra-rapides que je me suis découverts depuis peu, je le saisis avant qu'il ne touche le plancher de l'appareil et je le range dans le sac.

Personne ne dit rien, mais j'ai intercepté le regard de Moran, qui s'est figé en apercevant le coffret. C'est un objet qu'il connaît et auquel il attribue une certaine importance. Il reste silencieux et l'hélicar continue son vol. Tout à coup, frappé par une idée subite, il se penche sur le tableau de bord et branche le micro. Je suis très attentif : il va peut-être commander un comité d'accueil spécial en mon honneur. Non, il raconte simplement ce qui s'est passé, sans insister sur les détails, et ordonne qu'on envoie une équipe sur place. Il insiste pour qu'elle soit commandée par un certain Lomax, en qui il paraît avoir pleine confiance. J'ai l'impression que Vétel et ses hommes ne doivent pas s'être attardés sur les lieux et je ne comprends pas comment Moran n'a pas pris cette mesure plus tôt.

C'est seulement lorsqu'il se tait et se rencogne dans son fauteuil, la mine sombre, que je me rends compte qu'il a une fois de plus utilisé le spran... et que cette fois, j'ai tout compris sans faire le moindre effort !

Moran est reparti. Le commando lancé sur le village de Mara n'a retrouvé ni Vétel ni aucun de ses hommes, pas même les cadavres de ceux que nous avons abattus. Mara est retournée chez elle, avec une escouade chargée de protéger les lieux.

Moi, je suis dans le village qui se trouve non loin de la base où le 428 s'est posé. Je suis traité avec beaucoup de courtoisie par tous ceux que je rencontre... et il y a toujours quelqu'un sur mon chemin quand je décide de me promener ! Ça ôte une bonne part de son charme à la forêt et je ne m'éloigne pas souvent de la cabane qu'on m'a allouée.

Une autre raison pour laquelle je me promène peu est la fatigue qui ne cesse de s'appesantir sur moi. La pesanteur d'Yryr est un peu plus élevée que celle de Mérina et j'espère que je finirai par m'y habituer, ou que nous partirons d'ici avant que je ne sois complètement épuisé. J'envie tous ceux qui m'entourent et se comportent comme si leur poids était normal. Et ce ne sont pas tous des colons de la seconde génération, accoutumés depuis leur naissance aux conditions locales.

Chacun ici a une tâche précise, sauf moi, et cette inaction me pèse presque autant que la fatigue. Je ne sais si je pourrais faire quoi que ce soit d'utile, mais j'espère qu'au retour de Moran, il me confiera quelque chose à faire. Le boulot ne doit pas manquer, si le bulletin quotidien d'information dit vrai : les combats se multiplient et l'opposition, tant avec les forces impériales qu'avec les Transvitalistes, a pris la forme d'une guerre ouverte. Nous remportons un certain nombre de succès. Ce ne sont encore que des coups d'épingle dans la puissance impériale, mais la Garde ne semble pas venir à bout de cette double insurrection.

L'arme secrète du Siran, cette sorte de pompe qui vide les piles de leur énergie, ne doit pas y être pour rien. Jusqu'ici, je n'avais fait que suspecter son existence. Depuis, quelques lambeaux de conversation m'ont confirmé que j'avais vu juste.

Le quatrième jour, à l'aube, le village a été secoué par un branle-bas inhabituel. Alors que je contemplais encore ensommeillé le spectacle de l'activité généralisée qui n'était pas sans ressembler à celle d'une fourmière en folie, un messenger est venu me trouver pour me communiquer d'être prêt à partir.

Prêt, je l'étais sans qu'on doive m'avertir, mais ce message qui ne contenait aucune autre information m'intriguait. Je me suis mêlé aux

autres pour tenter d'en savoir plus. Sans succès. L'ignorance se lisait sur presque tous les visages. Ou le refus de parler. J'en ai été réduit à passer la bretelle de mon sac sur mon épaule et à attendre le plus patiemment possible.

Heureusement, cette attente n'a pas été fort longue. Moins d'une heure après le message, un glisseur débouchait de la forêt. Dix minutes plus tard, j'étais dans la clairière. Le 428 glissait lentement sur les rails pour se mettre en position de départ. Un hélicar est arrivé peu après. Moran en a débarqué, accompagné d'un groupe d'officiers. J'ai aussi reconnu Médak, le pilote, son presque frère.

Je n'ai pu échanger qu'un bref regard avec Moran et ce n'est que plusieurs heures plus tard, alors que l'astronef s'était endormi dans la routine d'un vol de longue durée, qu'il m'a fait convoquer. Il m'attendait dans les appartements du commandant de bord, seul et détendu.

— Dorty, le moment de choisir est arrivé... Es-tu avec moi ou contre moi ?

Avant de me laisser le temps de répondre, il a enchaîné :

— Que tu m'apportes ton aide ne changera rien à mes décisions, mais pèsera sur mes plans, et sur la durée de la guerre. Cela n'aura aucune influence sur l'issue du combat, pour l'Empire tout au moins, car tous le savent condamné. La volonté de résister n'existe plus que chez quelques officiers isolés et une bonne part des hauts dignitaires, mais ils cherchent seulement à préserver leurs avantages. L'Empire va être vaincu. La seule incertitude est de savoir si c'est moi qui en serai le vainqueur !

— Les Transvitalistes...

— ... pourraient fort bien l'emporter, tu as raison de les mentionner.

Je m'apprêtais à faire un commentaire, mais tout à coup je me suis levé et j'ai lâché une longue série de chiffres, entrecoupée de quelques lettres. C'est seulement quand je me suis tu que j'ai reconnu des coordonnées spatiales. Lesquelles ? J'aurais été fort en peine de le préciser !

— Enregistré ? a lancé Moran à la cantonade.

Une voix a répondu par les transmissions internes que c'était fait, puis a demandé des instructions.

— Calculez immédiatement la nouvelle route, a ordonné Moran.

Il ne m'a pas posé d'autres questions et m'a invité à le suivre dans le module de pilotage. J'ai tout observé avec une curiosité à la fois intense et lointaine. J'étais préoccupé par ce que je venais de dire, tout en ne réussissant pas à m'inquiéter d'un comportement aussi étrange. J'ai fini par me lasser et je suis retourné dans ma cabine. Je

me suis endormi presque aussitôt.

*
* * *

J'ai revu Moran plusieurs fois durant les jours suivants, mais il était chaque fois trop occupé pour me consacrer plus que quelques instants d'une conversation banale. Nous n'avons plus reparlé ni de ses projets, ni des Transvitalistes ou des chiffres que j'avais fournis. Quant au reste de l'équipage, il se tenait à distance, échangeant à peine avec moi les mots indispensables à la vie commune. Un peu comme si on me considérait comme un malade contagieux, qu'il est dangereux de trop fréquenter. Sans trouver cette attitude agréable, ou simplement normale, je ne parvenais pas à m'en inquiéter. J'étais détaché de tout, si loin, si loin...

Moran m'a finalement demandé de le rejoindre dans le module de commande. En y arrivant, la première chose qui m'a frappé fut la vue d'un soleil d'un bleu intense, très brillant, qui remplissait les écrans de vision extérieure. Je suis resté un instant immobile à contempler cette étoile. J'ai fini par distinguer deux points lumineux trop brillants pour être de lointaines étoiles au moment même où l'officier navigateur annonçait :

— Le système comporte cinq planètes. Laquelle est la bonne ?

La bonne ? Je n'en sais rien, mais en même temps, j'entends ma voix qui explique :

— La seconde. Il faut chercher des ruines dans la zone équatoriale.

Je suis sur le point d'ajouter quelque chose, mais je sens ma gorge qui se bloque et je me contente d'observer d'un regard qui doit être halluciné l'un des points lumineux. Celui-ci se met à grandir, car le 428 s'en approche à grande vitesse.

Tout le temps que dure l'approche, puis après, alors que nous décrivons une dizaine d'orbites autour de la planète pour découvrir les ruines, je reste silencieux, prisonnier à l'intérieur de moi-même.

Il nous faut bien des passages pour situer ces fameuses ruines. En fait, il y en a plusieurs zones, mais cette fois, je ne dis rien. Il faudra donc explorer plusieurs villes mortes.

Moran choisit logiquement de commencer par les ruines les plus étendues, qui se situent au bord d'un lac d'un millier de kilomètres carrés, au milieu d'une jungle épaisse qui les attaque et les recouvre peu à peu.

Lors d'un dernier survol à basse altitude pour trouver un endroit propice à l'atterrissage, nous découvrons qu'en fait, la ville a dû s'étendre sur tout le pourtour du lac, mais la végétation en recouvre

les trois quarts depuis si longtemps qu'une couche d'humus noie complètement les ruines. Encore quelques siècles et plus rien n'aurait été visible.

Une vaste esplanade à peu près dégagée subsiste au milieu de la ville et le 428 s'y pose. Ce n'est qu'à ce moment que je découvre que l'avisio n'est pas seul pour cette expédition. Un second avisio et un cargo de tonnage moyen nous rejoignent bientôt sur l'esplanade.

Moran, prudent, a d'abord fait pratiquer les analyses habituelles d'atmosphère, puis fait descendre quelques groupes de reconnaissance en spatiandres de combat. Leurs premiers rapports ne tardent pas : la ville est parfaitement déserte et aucun danger flagrant ne se manifeste. Moran autorise tout le monde à débarquer, sauf les bordées de quart, mais interdit de s'éloigner de l'esplanade tant qu'une exploration plus détaillée n'a pas été effectuée.

Le soleil venait de se lever sur les lieux quand nous nous sommes posés et, la durée de la journée étant légèrement plus courte que le standard, nous avons une dizaine d'heures de lumière devant nous. On commence à dresser des abris de toile qui nous couperont des rayons lumineux trop violents pour les supporter longtemps. Dans l'après-midi, les patrouilles ont visité les ruines dans un rayon d'un kilomètre autour de l'esplanade sans rien signaler de dangereux. Alors Moran autorise les excursions individuelles, mais organise en même temps une surveillance permanente des abords.

Il ne s'est plus adressé à moi depuis que j'ai indiqué où chercher les ruines. De mon côté, je n'ai rien à lui dire. Je contemple tout ce spectacle mi-amusé, mi-intrigué. Je suis superficiellement curieux de tout, à commencer par mon propre comportement. Je regarde le camp s'organiser et je m'arrange pour n'être jamais bien loin du Siran, sans vraiment le suivre dans tous ses déplacements.

Avec la fin du jour, les premiers rapports sur la ville elle-même commencent à s'accumuler. Il n'y a pas de véritables archéologues dans les troupes de Moran mais quelques amateurs tentent, par comparaison des styles de décoration, ou au moyen d'appareils de datation hâtivement bricolés, de retracer l'histoire de la ville. Certains bâtiments ont plusieurs millénaires, les plus récents ont au moins une demi-douzaine de siècles.

Par moments, je suis curieux de savoir où j'ai entraîné Moran. À d'autres, je ris intérieurement parce que je le sais fort bien... sans pouvoir mettre un nom sur ce monde. Je connais toute son histoire, du moins celle qui compte pour moi, et je me doute des causes de la disparition de cette civilisation.

Je ne sais pas, et je sais exactement ce que cherche Moran ici. Ce qui ne veut pas dire que je sache où le trouver. Ça se trouve peut-être

de l'autre côté du lac, dans la partie de la ville submergée par la forêt. Mais Moran prendra le temps de fouiller, et il trouvera.

Il y est obligé, il a trop besoin de moi.

J'éprouve quelque mal à dissimuler un sourire de triomphe à cette pensée. En même temps, je frissonne de terreur. Je me demande ce qui m'arrive.

Nous avons passé la nuit à bord des astronefs. Moran estimait cette précaution indispensable.

Le matin, quand je me suis éveillé avec les autres, tiré du sommeil par la stridence des klaxons, je me sentais particulièrement mal en point. Une migraine sourde me rongait le crâne et j'avais les muscles douloureux, comme si je m'étais battu pendant mon sommeil. J'ai avalé une double dose de l'analgésique le plus puissant que j'aie pu trouver en regardant mes mains qui tremblaient. J'ai lentement commencé à me sentir mieux, mais j'aurais menti en prétendant me trouver en pleine forme.

Je suis sorti du 428. Moran était déjà sur l'esplanade, organisant les patrouilles. Lui-même s'était équipé pour une longue marche. Une poignée d'hommes l'entourait. J'ai reconnu quelques soldats, mais il y avait d'autres hommes, venus probablement à bord du cargo, qui n'avaient pas une allure très martiale. Certains portaient des instruments bizarres, d'autres attendaient patiemment, assis sur des coffres qu'ils semblaient surveiller jalousement.

— Et maintenant, m'a lancé Moran, où allons-nous ?

Pour la troisième fois, je n'ai plus été maître de mes paroles, tout au moins au départ.

— Vers le nord, sur une distance de... ai-je commencé avant de pouvoir me contrôler.

J'ai réussi à forcer ma voix au silence, mais le sentiment de victoire que j'éprouvais n'a pas duré longtemps, car mes jambes se sont mises à m'entraîner vers le nord. J'ai regardé en arrière pour voir s'ils me suivaient. Quelques-uns ont paru surpris de mon comportement, mais Moran n'était pas de ceux-là. Il m'a immédiatement emboîté le pas et les autres se sont joints à nous.

Une partie de moi-même savait exactement où nous allions et s'avançait sans hésiter dans le dédale des rues et des maisons en ruine, pouvant donner un nom à telle artère, mettre un visage derrière l'une ou l'autre fenêtre devant laquelle nous passions. L'autre partie, qui ne contrôlait plus mon corps, contemplait les événements avec angoisse. J'éprouvais une révulsion de plus en plus profonde pour cette partie de moi-même – que je ne *reconnaissais* pas et qui me commandait d'agir.

Après quelques instants, *l'actif* a cessé de s'intéresser aux choses du passé, tandis que *l'observateur*, qui s'habituaient lentement à la situation, étudiait les lieux avec une curiosité ravivée.

Nous nous enfoncions dans les ruines, laissant l'esplanade et les astronefs de plus en plus loin derrière nous. Déjà nous avions atteint, puis dépassé, la limite de la jungle et nous avions pénétré dans une forêt de plus en plus touffue. Nous marchions toujours dans la ville, cependant, et un pan de mur émergeant parfois de la verdure nous le confirmait de temps à autre. Moran avait envoyé deux hommes à ma hauteur, pour tailler une route à coups de fulgurant.

Bientôt les traces de constructions se sont faites plus nombreuses. Nous arrivions dans une seconde zone que la jungle n'avait pas encore totalement envahie. Elle ne devait cependant pas être très étendue, sinon elle nous aurait frappés lors de nos survols de la ville morte. C'est en regardant vers le ciel que nous avons compris : une double rangée d'arbres hauts de plusieurs dizaines de mètres réduisait le ciel à une mince déchirure au-dessus de nos têtes, protégeant une rue presque intacte. Deux rangées de façades encadraient notre petit groupe. Parfois, elles s'interrompaient au débouché d'une rue secondaire, envahie, elle, par la végétation.

Le moi qui ne pouvait qu'observer sans rien contrôler du corps entendait des chuchotements indistincts échangés par les hommes de Moran. L'autre les entendait aussi, mais ne s'en souciait pas et continuait à entraîner le groupe de plus en plus loin des astronefs sans jamais se retourner. Tout à coup, il a pris sur la gauche, pénétrant dans une rue presque dégagée. Au bout de vingt mètres à peine, je me suis arrêté devant une maison de deux étages un peu plus cossue, un peu mieux conservée que ses voisines.

— C'est ici, ai-je dit en me retournant vers Moran sans avoir le temps de contrôler ma voix.

Il s'est avancé à ma hauteur.

La maison était encore en bon état. Notamment la porte, un imposant panneau d'acier recouvert d'une plaque de simili-bois dont il ne subsistait que quelques lambeaux. Moran avait tout prévu. Il a fait un signe et l'un de ses hommes s'est attaqué à la porte à l'aide d'un pinceau de lumière. L'engin était bien plus gros que celui contenu dans le couteau d'Olf, mais j'ai reconnu le principe. Nous n'avons dû patienter que quelques minutes pour que le passage soit libre.

À l'intérieur, il y avait un couloir ouvrant sur une pièce carrée d'une dizaine de mètres de côté. Quelqu'un a allumé une rampe d'éclairage portative. Nous avons découvert quelques débris, quelques meubles qui tombaient en poussière dès que nous les effleurions. Mon moi *dirigeant* ne disait plus rien, il laissait faire Moran. *L'observateur* jetait

des regards curieux sur la pièce dont les murs étaient ornés de tapisseries aussi fragiles que les meubles. C'est l'une de celles-ci qui, en s'effritant, nous a révélé la seconde porte. Elle était aussi solide que la première, mais n'a pas résisté plus longtemps au pinceau de lumière.

Un couloir de trois mètres, suivi d'un escalier raide qui s'enfonce dans le sol. Plusieurs dizaines de marches. Je me suis élancé le premier, sans me soucier de l'obscurité. À croire que je connais le chemin. Que je le connais très bien, même, puisque je ne suis même pas surpris par la dernière marche en retrouvant un sol horizontal qui me mène à une troisième porte. Je sais qu'elle est encore plus solide que les autres.

Je sais...

... et je ne sais pas ! Mon esprit est vraiment coupé en deux et tandis que mes mains s'affairent sur un mécanisme compliqué pour ouvrir la porte, ce sont les oreilles d'un autre qui entendent des pas s'approcher dans mon – dans *notre* – dos. Quelques cris, quelques jurons, émis par ceux qui ratent une marche.

J'ai ouvert la porte et j'entre dans une pièce de petites dimensions qui s'éclaire brusquement à mon arrivée. Au centre, un coffre de trois mètres sur deux, un peu plus haut qu'une table. Toute la surface est gravée de dessins géométriques. Je me précipite dessus, j'appuie sur certains détails de l'ornementation. Comme mes suivants/poursuivants entrent dans la pièce, je me précipite sur un meuble bas qui se trouve derrière le coffre et dont je connaissais/j'ignorais l'existence.

Je me redresse, une arme étrange à la main.

Moran entre le premier et n'esquisse pas un geste vers ses armes. Un type intelligent qui ne fait pas de gestes inutiles... ni dangereux. Celui qui le suit est courageux, mais idiot. Il se laisse emporter par ses réflexes, dégaine et veut lever son arme vers moi. Je ne lui laisse pas le temps d'aller jusqu'au bout de son geste. Je braque mon arme et – sans un son – il est brusquement enveloppé d'un halo lumineux qui impressionne mes rétines quelques dixièmes de seconde. Quand la lumière redevient normale, le gars a disparu sans laisser la moindre trace.

— Merci de m'avoir amené jusqu'ici, Helmer Moran !

C'est ma voix, mais pas ma façon de parler.

Je m'apprête/il s'apprête à continuer, mais l'un des assistants fait un geste apparemment innocent : il porte la main à sa poche de poitrine en grimaçant, comme si son cœur le faisait souffrir. Tout à mon triomphe, je n'y prêterais qu'une attention distraite sans l'intensité des sensations que je lis tout à coup sur son visage.

Je dirige mon arme vers lui et je veux tirer, mais mon autre moi me

bloque un bref instant. Je reprends la maîtrise du corps en me moquant de ce pauvre paysan qui espère encore me dominer, mais tout à coup, je ressens comme une explosion sourde entre mes yeux.

Je vacille. Je vois Moran basculer et la lumière s'assombrit.

CHAPITRE VII

Réveil pénible. Pire que les plus mauvaises gueules de bois que j'aie jamais encaissées, notamment celle qui a suivi mon entrée dans la Garde. J'ai la nausée. Envie de vomir tout ce qui pèse sur mon estomac trop chargé, et en même temps la sensation d'un vide terrible, comme si je n'avais rien avalé depuis des semaines. Ou comme s'il me manquait quelque chose. Quelque chose d'important, d'essentiel...

Je reconnais ma cabine à bord du 428. Je décide de me lever, un peu étonné d'être libre de mes mouvements, ou même toujours en vie, tout simplement. C'est étonnant, ce manque de précautions. Je me suis à peine redressé sur un coude que je retombe. Dieu que je me sens faible ! Pire qu'un nourrisson !

Le mouvement, pour minime qu'il ait été, a attiré l'attention, car la porte s'ouvre. J'entrevois un visage vaguement inquiet. Un bruit de voix, des pas, on entre. C'est Moran, souriant franchement, ce qui est assez rare chez lui.

— Tu te réveilles enfin, Dorty ? Il est grand temps. Ça va faire trois jours que tu dors.

— Qu'est-ce... Qu'est-ce que j'ai ?

Les mots sortent difficilement. J'ai la bouche terriblement pâteuse.

— Rien. Rien, sinon une dose un peu forte de rayons somniaques. J'ai même craint un moment que tu n'y restes, mais tout s'est arrangé.

Des ondes somniaques. Je comprends... Je me souviens des ruines, de notre expédition. La crypte, l'arme que je/qu'il... Il n'est plus là, c'est ça le vide que je ressens. Je suis à nouveau moi-même, rien que moi-même. Je pousse un soupir de soulagement.

Il n'a pas échappé à Moran.

— Tu te sens beaucoup mieux maintenant, même si tu es encore très faible, c'est ça ?

J'acquiesce d'un signe de tête. Je ne me sens pas capable de parler. Un soldat entre, un gobelet à la main. Moran attire un siège et s'assied près de ma couchette. J'ai les mains qui tremblent tellement qu'il doit m'aider à boire le café.

— Je resterai peu de temps, car nous avons encore pas mal de travail avant le départ, et toi, tu es encore trop faible pour m'écouter bien longtemps. J'estime pourtant, maintenant que tu as repris tes esprits, que tu as le droit de comprendre ce qui t'es arrivé...

Commençons par la fin, pour éclaircir le mystère des rayons somniaques. Peu avant notre départ d'Yryr, mes techniciens avaient implanté un réseau dans tes vêtements. Il suffisait, où que tu te trouves, d'émettre sur la bonne fréquence pour que tu t'endormes en un instant. Une précaution indispensable pour nous sauver tous, toi compris...

Il s'interrompt pendant que j'achève mon café. Ça va bien mieux et je suis capable de tenir ma tasse tout seul.

— Tout a commencé il y a peut-être des années pour toi. Impossible de savoir quand, sauf si en fouillant ta mémoire tu veux nous renseigner toi-même. De notre côté, sans l'embuscade des Transvitalistes, nous n'aurions jamais su la vérité, ou trop tard pour réagir. Tu te souviens de notre retour en hélicar ?

— Oui.

— Tu as demandé à Mara de te passer ton sac...

Je revois la scène, avec le coffret qui s'en échappe. Je fais signe que je me souviens.

— C'est à ce moment que j'ai vu le *mentator*.

— Le *mentator* ?

— Un petit coffret de métal.

— Le coffret de Dounia !

Je ne me trompais pas quand j'avais repéré le coup d'œil attentif lancé par Moran sur l'objet alors que je le remettais dans mon sac.

— Dounia ? Qui est Dounia ?

— Était... Une vieille femme, morte depuis six ou sept ans. Elle vivait non loin du village, sur Mérina.

— Et elle possédait un *mentator*... ?

Il a l'air fort étonné.

— Parmi d'autres choses étranges. Elle est morte assez subitement, alors que j'étais chez elle et le feu a pris dans sa hutte. J'ai emporté le coffret, je ne sais pas pourquoi.

— Elle savait ce que c'était ?

— Je n'en sais rien, mais je l'ai vue s'en servir une fois. Elle l'avait ouvert et regardait dedans. Quoi, je ne l'ai jamais su.

Inutile, me semble-t-il de parler de ses prédictions. Mon avenir personnel, pour autant qu'il soit lié aux visions de Dounia, restera mon secret. Et mon œuvre.

— C'est donc ainsi que tu es entré en possession d'un *mentator*... ou plutôt qu'il est entré en possession de toi. Je ne sais pas ce qui l'a déclenché il y a quelques jours ou quelques semaines, mais tu as dû te rendre compte que tu n'étais plus tout à fait le même, que tu n'avais plus vraiment la maîtrise de tes actes. Pas toujours, mais en certaines

occasions.

Je frissonne en me souvenant, avec une horreur encore plus profonde qu'au moment des faits, de ce que j'ai dit ou fait sans en être vraiment responsable. Je pense au soldat que j'ai tué froidement. Moran n'en parle pas et ne mentionnera d'ailleurs jamais ce fait.

— Qu'est-ce que c'est que cette saloperie ?

Ma voix est rauque d'une sorte de haine que je ressens pour la première fois.

— Une simple machine, avec dans ton cas, un but fort simple : trouver un cerveau et un corps avec lequel elle peut s'accorder, pour sortir son maître de la stase où il est plongé. Nous l'y avons laissé, bien sûr. Y était-il entré volontairement pour échapper au sort de sa planète, ou y avait-il été condamné pour quelque motif inconnu ? Nous n'en savons rien et je doute que nous l'apprenions un jour. Peut-être après notre victoire, si la conduite de l'Empire nous en laisse le loisir...

Il se lève. J'ai tant de questions à lui poser que je ne sais pas par laquelle commencer.

— En voilà assez pour aujourd'hui. J'ai beaucoup à faire et tu as, malgré cette nuit de trois jours, encore bien du sommeil à récupérer. Du vrai sommeil.

— Du vrai sommeil ? Je n'ai pas assez dormi ?

J'essaie de plaisanter, mais effectivement je suis prêt à me rendormir.

— Oui et non. Le mentator devait de donner les moyens d'accomplir ta mission. Te rendre fort, intelligent, te bourrer de connaissances. L'enseignement est l'utilisation normale de l'engin. La mission dont son maître l'avait chargé n'est qu'un programme secondaire. Je suis certain que tu t'es découvert des talents nouveaux, ou que ça ne va pas tarder. Par exemple, ces réflexes ultra-rapides... Mais on n'abuse pas en vain de la machine humaine. Tout se paie et le mentator t'a épuisé sans que tu en aies conscience. Quelques semaines ou quelques jours de plus et tu te serais littéralement effondré, à moins que tu ne sois devenu fou avant. L'engin n'est pas intelligent. Il fonce vers son but – et t'y pousse – au maximum de sa vitesse. Il ne s'occupe pas des limitations naturelles du cerveau ou du corps qui est l'objet de ses soins.

« En fait, c'était un instrument de spécialiste... De précepteur dans certaines familles de la haute noblesse, il y a bien longtemps. On n'en a jamais fabriqué plus de quelques centaines, et la technique s'en est perdue. Il doit en subsister seulement une vingtaine qui soient fonctionnels de par l'Empire tout entier. Tu as eu de la chance que j'aie vécu mon enfance parmi les universitaires de Garmalia et que

j'aie reconnu l'objet...

Garmalia... Je prends conscience que c'est la première fois que je rencontre quelqu'un qui a vécu là. Même le commandant du 428 n'y avait jamais mis les pieds. Mon rêve me revient. Et je me sens maintenant en mesure de le réaliser... quand j'aurai récupéré toutes mes forces.

Moran s'est levé. À l'instant de franchir la porte, il ajoute :

— Nous l'avons laissé te pousser. Le mentator « collait » avec le reste de ce que nous savions, ou pensions savoir sur toi. Les d'Orvaux et leur secret. Je croyais que c'était vers ça que tu me menais.

— Qu'est devenu le mentator ?

Je parcours la cabine des yeux à la recherche de mon sac.

— Nous ne pouvions pas te le laisser. Il aurait repris sa mission et t'aurait tué. Nous l'étudions.

Il sort de la cabine. Je *sais* qu'il a menti au sujet du mentator. Plus précisément qu'il n'a pas dit toute la vérité. C'est quelque chose qui me reste de la période où j'étais sous l'influence de l'engin, cette capacité qui me permet sinon de lire vraiment les pensées, au moins de connaître le fond de la pensée des gens que je rencontre. Comme quand j'ai su la vérité en un instant au sujet de Gorla.

J'ai tout intérêt à ne pas parler de ce talent.

C'est la pression du décollage qui me réveille. Je me lève dès qu'un double coup de gong l'autorise. Cette fois, je suis en pleine possession de mes moyens. J'ai l'esprit clair et mes mains ne tremblent pas. Seule sensation désagréable, une faim dévorante. Mais c'est plutôt bon signe. Comme je ne tiens ni à attendre, ni à aller déranger le cuistot du bord, j'avale l'une de mes dernières plaquettes vitalisantes. Elle devrait me permettre de patienter jusqu'à l'heure du repas sans cette gêne au creux de l'estomac.

Je sors de ma cabine. Je ne suis pas arrivé au bout de la course que je vois arriver Moran.

— Dorthy ! J'allais justement te trouver.

Il m'entraîne vers sa propre cabine, où je suis déjà entré une fois. J'ai un frisson rétrospectif : c'est ici que j'ai commencé à ne plus être tout à fait moi-même.

— Assieds-toi. As-tu faim ? Soif ?

— Les deux. Et vraiment soif, mais encore plus d'informations.

— Je vais m'en occuper.

Il appelle la cambuse par l'intercom et commande deux repas. Puis il ouvre un placard et en sort une bouteille de grès et deux verres. Il les remplit, en pousse un vers moi et pose la bouteille au milieu de la

table.

Il s'installe en face de moi, prend son verre, avale une gorgée. Je fais de même. C'est un vin léger. J'aime mieux ça, pour le moment, que le skrâl trop raide sur un estomac vide. J'attends qu'il parle. Je vais peut-être commencer à comprendre certaines choses.

— Tu nous as fait faire un grand détour. J'aurais pu réagir plus tôt, mais il y avait l'idée de l'héritage des d'Orvaux, je te l'ai déjà dit. Et, de toute manière, le mentator était le signe d'une technique élevée. C'est pour ça que je t'ai laissé nous entraîner aussi loin. Je ne m'étais pas trompé et nous n'avons pas perdu notre temps, car le voyage a finalement été profitable. Je ne sais qui était l'homme en stase, ni comment la civilisation de ce monde anonyme a disparu, mais nous avons découvert des armes inconnues que les technos analysent pour les reproduire en série dans nos bases. Tu vois que tu nous as déjà beaucoup aidés... involontairement. Pas autant que si nous avions trouvé le secret des d'Orvaux, mais qu'est-ce que ce secret, sinon une chimère, une légende que l'on poursuit inlassablement depuis des siècles. Existe-t-il seulement, ce fabuleux secret ?

Il hausse les épaules et vide son verre, puis l'emplit à nouveau. Je lui tends le mien.

— Je descends d'eux, d'une façon indirecte, par les femmes. Si leur titre de chevalier existait encore, je n'y aurais aucun droit. Toi, tu es peut-être l'authentique maître du secret, mais il est impossible d'apporter une preuve dans un sens ou dans l'autre : Mérina était déjà une planète monastique à la fin du Second Empire, à l'époque où la trace de la famille se perd dans l'inconnu. Les moines, qui n'ont pas d'enfants, n'attachent aucune importance aux filiations autres que spirituelles.

Il s'interrompt un instant.

— Le seul argument qui parle pour toi est la bague. Donne-la moi un instant.

Je la retire de mon annulaire pendant qu'il va chercher un petit boîtier dans une armoire. Il place la bague à l'intérieur, appuie sur un bouton. L'appareil grésille durant quelques instants.

— C'est un appareil que m'a bricolé l'un de nos technos. Il fouille la trame moléculaire des métaux pour reconstituer des inscriptions effacées. Des inscriptions ou des gravures. (Il arrête l'engin et reprend la bague, qu'il me tend.) Regarde.

Le dessin aux trois quarts effacé est maintenant tout à fait net. Les trois points de la base du chaton, ce sont les trois étoiles de l'emblème de Moran, complétées du croissant de lune ouvert vers le haut. Dans la partie centrale, une sorte de maillet a émergé du métal, surmonté d'une couronne, qui est répétée en plus grand au sommet du chaton.

— Tu as maintenant l’emblème au grand complet et la gravure est trop précise pour être une copie de basse époque. Ce n’est pas l’influence Kaïte qui a donné cette forme au dessin. Cette période ne fut qu’un retour en arrière, lorsqu’on a redécouvert un certain nombre d’œuvres d’art de la Prime Terre. Il suffit de... (Il s’interrompt brusquement, puis :) Comment n’y ai-je pas pensé plus tôt ? Je reviens dans un instant.

Il sort en emportant la bague.

L’instant dure un bon quart d’heure. Quand Moran revient, il me regarde longuement avant de parler.

Il esquisse une gémissement devant moi en me tendant la bague, puis se met à rire, mais je le sens troublé.

— Si j’étais certain que cette bague s’est *toujours* transmise de père en fils dans ta famille, je devrais m’agenouiller devant le chef de notre lignée... ou t’occire sans perdre un instant dans l’espoir que le titre me revienne !

— Ça veut dire... ?

— Ça veut dire que l’or de cette bague a été extrait des mines de la Prime Terre, bien avant que l’homme ne découvre l’espace !

Un bijou banal... qui a plus de vingt mille ans. J’ai le vertige. Je me reprends et j’éclate de rire à mon tour.

— C’est effectivement extraordinaire, et je suis fier de la posséder. Mais, comme tu l’as fort justement dit, cette bague n’est peut-être dans ma famille que depuis quelques générations, quelques siècles tout au plus. Elle m’est chère, parce qu’elle me vient de mon père, et symbolise un passé lointain, mais c’est la seule importance qu’elle a pour moi. Et doit avoir pour toi.

— Tu as raison. (Il lève son verre :) Au Passé, gage de l’Avenir !

Il a quand même l’air soulagé.

On nous a apporté un repas que nous avons partagé en silence, puis Moran a repris, sur un sujet différent. Peut-être parce qu’il tenait à m’en parler, mais surtout pour chasser la bague – et le secret des d’Orvaux par la même occasion – à l’arrière-plan de nos préoccupations.

— Nous sommes en route pour rencontrer les XVII^e et XIX^e escadres de la Garde. Ce sera le premier affrontement de cette taille pour mes troupes, mais il est inutile de laisser traîner les choses, et plus notre victoire sera marquante, plus vite les derniers tenants de l’Empire cesseront de s’obstiner à poursuivre un combat perdu d’avance.

Il a le moral, Moran !

— Tu es sûr de vaincre, même sans disposer du secret des d’Orvaux ?

Je me mords presque la langue de fureur contre moi-même. Pourquoi ai-je ramené ce sujet délicat sur la table ?

— Je n'ai pas vraiment besoin du secret pour gagner. Ni même des armes nouvelles trouvées dans la crypte. Tous mes vaisseaux seront au rendez-vous que j'avais fixé avant de quitter Yryr, et d'autres renforts viendront encore nous rejoindre.

— Les Transvitalistes ?

Il frappe du poing sur la table.

— Non ! J'ai rompu les ponts avec eux. De vrais renforts. Des navires de petite taille, mais maniables et bien armés, venant des planètes frangières. C'est là qu'on sent le plus la faiblesse de l'Empire. Les habitants doivent faire face à quelques royaumes non humains qui sont parfois en période d'expansion et ils veulent disposer de l'appui et de la protection d'un pouvoir fort. Ils me sont acquis et me seront fidèles, car l'Empire n'a rien à leur proposer et les thèses transvitalistes leur font horreur. Seule une reprise de l'Expansion les intéresse... Quant à ta question... Le secret des d'Orvaux... J'aurais bien voulu le percer. J'ai été plusieurs fois à deux doigts de te faire passer au neuranal, mais c'est un appareil que je hais !

Ses traits se crispent. Il me regarde en face, et cette fois je sais qu'il dit toute la vérité :

— Ils y ont fait passer mon père après son jugement, et c'est une véritable loque humaine qu'ils ont exécutée.

Une fois de plus son poing s'écrase sur la table. Ce n'est pas seulement pour assumer les théories de son père qu'il se bat : il a une vengeance à accomplir.

— Et pourtant, je m'en servirais si j'étais sûr que ce soit utile. Mais il ne faut pas seulement disposer de l'appareil, ou même en connaître la manipulation. Il faut aussi savoir quelles questions poser. On ne peut aborder un sujet qu'une seule fois, car pour te faire répondre, le neuranal te vide en un seul sondage de toute une gamme de connaissance. Si je t'interrogeais sur Mérina, par exemple, tu ne serais plus capable, après, de dire le nom de ton père... ou la couleur du ciel. Je ne sais si tu connais le secret, mais j'ignore surtout en quoi il consiste. Si je te faisais passer au neuranal je pourrais l'obtenir avec beaucoup de chance. Mais il est bien plus probable qu'il continuerait à m'échapper, soit parce que tu n'en sais rien, soit parce que j'aurais posé les mauvaises questions. Et à ce moment, il serait définitivement perdu.

— Mais à la fin, dis-je légèrement exaspéré, que sait-on de ce secret ou de ce trésor ?

Il me regarde un long moment. Il doit se demander si ma question est de pure curiosité, correspondant à l'ignorance que je ressens, ou si

je veux simplement jauger à quel point il est proche d'une vérité que je serais seul à détenir. Il se décide enfin à parler.

— Très peu, en fait. Quelques allusions dans de très vieux textes, quelques bribes d'une tradition orale qui est passée par tant de bouches et tant d'oreilles qu'elle n'a pu que se déformer au fil du temps... On retrouve plus d'une fois une affirmation disant que les maîtres du secret détiennent ou détiendront la puissance, dans un contexte fort général, qui n'est lié ni à une époque, ni à un lieu précis. Le secret n'est pas une arme qui peut être volée, mais il peut être copié avec plus ou moins de succès. Il est lié aux d'Orvaux eux-mêmes, mais ce n'est pas une particularité génétique...

Il me regarde droit dans les yeux.

— Je n'ai jamais eu peur de toi. Tu n'es pas – à supposer que tu descendes de cette famille – un monstre pouvant me foudroyer rien qu'en me regardant dans les yeux.

Il éclate d'un rire brutal et sauvage.

— Les Transvitalistes ne sont pas de cet avis. Ils te préféreraient même un peu monstrueux ! Maintenant, je te connais mieux. Qui que tu sois, tu n'es pas un monstre, mais si ce fameux – et fumeux – secret fait courir des chimères à nos ennemis ou les paralyse de terreur, tant mieux pour nous !

Il lève son verre vide un instant, le regarde en rêvant, puis le repose sur la table sans l'avoir rempli.

— Le secret n'est pas une particularité génétique, et pourtant... La chose la plus troublante, c'est que tu sois gaucher ainsi qu'un certain nombre de membres de ta famille. On dit qu'il y avait toujours eu une forte proportion de gauchers chez eux. Mais bien des gauchers n'ont rien à voir avec les d'Orvaux...

Il se lève et je comprends que l'entrevue est finie. Je me dirige vers la porte de la cabine. Au moment où je vais la franchir, il ajoute :

— Durant mes recherches, j'ai découvert une citation dans les archives de l'un d'eux. Elle est étrange, car tout en mentionnant le secret, d'une certaine manière elle en nie l'existence. Elle dit que celui qui découvre seul le secret peut devenir membre de la famille, ou peut créer son propre clan... Je ne sais pas exactement, c'était rédigé dans une langue morte depuis si longtemps que j'ai des doutes sur la traduction.

Il hausse les épaules.

— Aah... On dit encore que le secret n'appartient qu'à celui qui peut le prendre et veut le prendre... Pour l'instant, ce qui m'intéresse est de prendre Garmalia. C'est là que nous avons rendez-vous avec les flottes de la Garde.

Garmalia... J'en ai tant rêvé. J'y serai bientôt, car je ne doute pas

de la victoire, et le Monde aux Mille Soleils sera un peu à moi. Je n'ai jamais oublié mon rêve, mais je l'avais abrité au plus profond de mon esprit, avec mes souvenirs d'enfance.

Je revois tout à coup Dounia penchée sur ses herbes fumantes et sur le coffret, le mentator, dont j'ai été l'esclave. Dounia, qui me parlait de mon avenir marqué par Garmalia, qui m'a donné l'envie d'y aller, qui me disait : *« Tu devras arriver sur Garmalia pour y prendre ce qui t'appartient, mais cela ne t'appartiendra vraiment que si tu veux le prendre et si tu peux le prendre... »*

Presque exactement les mots que Moran a prononcés pour terminer sa leçon sur le secret des d'Orvaux. Est-il possible que ce soit seulement une coïncidence ?

*
* *

Les vaisseaux étaient au rendez-vous. Certains attendaient depuis plusieurs jours en ce point du vide interstellaire qui n'était qu'à une courte transition des orbites de protection éloignée suivies par les flottes de la Garde. Quelques-uns sont arrivés presque en même temps que nous. D'autres nous ont rejoints pendant que Moran mettait les dernières touches à sa tactique avec ses capitaines. Quelques-uns pouvaient encore venir, mais peu nombreux, et Moran a choisi de ne pas les attendre : ces forces supplémentaires pèseraient peu dans la bataille et le délai ne pouvait que nuire à l'effet de surprise recherché.

Il avait eu raison de vouloir frapper au cœur. Les deux flottes de la Garde n'étaient pas prêtes au combat. Incomplètes, composées de vaisseaux mal entretenus, commandées par des officiers désabusés, elles ont été balayées de l'éther en quelques passes.

Avec du temps, l'Empire pouvait se remettre de cette défaite, mais Moran a décidé de ne pas lui en laisser la possibilité. Le temps de panser nos quelques blessures et nous nous jetions sur Garmalia.

La Garde de Garmalia était choyée en matériel et en hommes. En outre, en quelques heures l'Empire avait rameuté d'autres renforts : des unités de défense locale provenant de quelques planètes proches, tenues fermement par un duc, un prince ou un administrateur civil resté fidèle à l'Empereur. De notre côté, la VIII^e flotte, qui tenait normalement les confins vers le centre de la Galaxie et connaissait les dangers de l'expansion des non-humains, s'était jointe à nous, tandis que d'autres navires isolés continuaient à venir gonfler nos rangs.

Nous étions plusieurs millions à nous battre ce jour-là, c'est-à-dire, comme d'habitude, une infime poignée en regard des non-combattants dont le sort dépendait plus ou moins directement de cet affrontement.

Comment avons-nous gagné est l'affaire des historiens qui traiteront le sujet plus tard, bien au chaud, bien au calme. La bataille de Garmalia dura soit six heures, soit quatre jours, selon le point de vue où l'on se place.

Dans l'espace, nous étions vainqueurs au bout de six heures, mais la lutte au sol ou sur les satellites les plus proches ne prit fin qu'au bout de quatre jours. Quant à la pacification totale, elle n'est pas encore finie : certaines planètes restent fidèles à un Empire sans maître, pour lequel les prétendants se multiplient. D'autres se contentent de refuser l'autorité de Moran pour obéir à un noble ou à une assemblée locale. Il en va de même pour une partie des unités de la Garde.

Il a fallu à Moran beaucoup moins de temps qu'il ne le craignait pour renverser l'Empire. Il lui en faudra bien plus pour reconstruire son Nouvel Empire.

*
* *

J'ai fait ma part. Ni plus ni moins que les autres, sauf que grâce aux talents dont m'avait doté le mentator, j'ai été plus efficace que bien des combattants. Mais ça n'a pas pesé lourd sur l'issue de la bataille, celle-ci étant prévisible dès que la flottille de Spalax, la plus importante parmi les flottes auxiliaires, a changé de camp sous l'influence des Transvitalistes. Ceux-ci sont toujours là, mêlés à nos troupes, massacrant et détruisant tout ce qui rappelle l'autorité impériale avec une sauvagerie inouïe. Ils n'ont fait que pousser à la prolongation des combats. Car, sachant que ces derniers ne faisaient pas de prisonniers, la Garde – ou les milices terrestres – n'avait d'autre choix que se battre jusqu'au bout.

Nous avons dû nous opposer violemment aux Transvitalistes, dépourvus, heureusement, de commandement unifié et de matériel lourd. Ils ont fini par rentrer dans le rang, ou plutôt dans la clandestinité. Moran n'en a pas fini avec eux...

Il m'avait confié un petit commando et nous avons passé notre temps à ramener l'ordre sur une partie du continent nord de Garmalia. Je ne l'ai revu que plusieurs semaines après la bataille. Il portait toujours le titre de Siran, ayant renoncé à la couronne impériale, ou reporté son accession au trône après une pacification plus complète.

Le travail n'était pas fini, et il aurait encore pu s'écouler des mois avant que je le rencontre, si un fait nouveau ne l'avait conduit à m'appeler.

J'ai dû passer vingt barrages avant de l'atteindre. Les contrôles électroniques étaient plus sévères à chaque étape. Ça en devenait

vexant. Puis après le septième ou le huitième, seulement lassant. Avant le dernier, j'ai dû déposer mes armes entre les mains d'une escouade commandée par un Frangier suspicieux. Médak, qui arrivait à ce moment, m'a reconnu et m'a demandé d'excuser le zèle des gardes du Siran : il y avait trop de menaces qui pesaient sur lui.

Mais je ne portais pas grande attention à cette atmosphère lourde, car quelques heures plus tôt, *l'homme au visage marqué du signe de l'épouvante* s'était trouvé sur mon chemin.

CHAPITRE VIII

J'étais dans les faubourgs de Gar. Je venais de recevoir l'appel de Moran et de quitter le cantonnement de mon commando. Comme la distance n'était pas longue – une bonne demi-heure de marche – et que j'avais le temps, j'avais décidé de faire le chemin à pied. L'ordre était revenu dans la ville et les militaires comme moi ne risquaient plus rien. Beaucoup moins, dans tous les cas, que les civils, toujours à la merci de pillards et de déserteurs que nous nous efforcions de mettre à l'ombre. J'avais aussi besoin d'exercice et je voulais profiter de l'occasion pour découvrir de Garmalia autre chose que des décombres et des casernes. Je n'avais pas entrepris de réaliser mon rêve pour m'arrêter à ces quelques vues désolantes !

J'avais fait environ la moitié du trajet quand j'ai entendu des cris dans une rue adjacente. Quand je suis arrivé au carrefour, j'ai vu tout un attroupement de gens assez excités. Je n'ai pas mis bien longtemps à reconnaître la tactique des agitateurs transvitalistes. Comme je ne les aimais vraiment pas et que c'était notre rôle de mettre fin à leurs agissements, je n'ai pas hésité à m'avancer dans la rue, après avoir alerté mon commando par microcom. Je n'ai pas demandé d'aide, mais sans nouvelles de moi dans les cinq prochaines minutes, ils arriveraient en force. Cependant, j'étais armé et les agitateurs avaient l'habitude de s'éclipser dès que nous apparaissions.

Le groupe entourait un homme d'une soixantaine d'années au moins, au maintien impeccable. Deux ou trois personnes l'invectivaient et le pressaient de plus en plus, et le reste des badauds, une douzaine d'hommes et de femmes, commençaient à se prendre au jeu. Ce n'étaient pas les scrupules qui les étoufferaient. Les slogans transvitalistes les laissaient indifférents, mais ils profiteraient de l'incident pour rafler tout ce qu'il possédait au vieil homme, peut-être après l'avoir battu à mort pour le plaisir. En effet, l'attitude de l'assailli et sa tenue dénotaient un membre de l'ancienne classe dirigeante, un noble ou un fonctionnaire de rang élevé, que l'on rendait évidemment responsable de tous les maux.

L'homme avait tenu bon sans perdre son calme ou sa dignité et l'excitation de la foule ne montait que lentement, restant encore au niveau verbal, mais bientôt les coups se mettraient à tomber. Déjà, il commençait à perdre pied, lançant autour de lui des regards de bête traquée par-dessus les têtes, pour implorer du secours.

Il m'aperçut et reconnut l'uniforme gris des Moranistes avant de détourner le regard. Pour lui, je n'étais qu'un ennemi de plus.

J'étais encore partagé entre deux mouvements. Je pouvais tourner le dos à la scène et la laisser se dérouler jusqu'à son inévitable conclusion, ce qui aurait été plus sûr pour moi, et peut-être plus juste aussi : les élites de Garmalia avaient été dures avec le peuple, et surtout avec les Transvitalistes. L'homme avait peut-être été responsable de bien des souffrances dans leurs rangs. En même temps, l'idée d'abandonner un homme âgé seul en face de ce qui devenait une meute hurlante ne me plaisait pas. Si je les laissais faire, cette image reviendrait pendant longtemps me tourmenter.

C'est le second mouvement qui l'a emporté, surtout quand je me suis aperçu que l'homme protégeait un enfant de cinq ou six ans réfugié dans les plis de sa cape.

J'ai sorti mon fulgurant et lancé un éclair au-dessus des têtes, écorchant la façade de la maison contre laquelle l'homme s'appuyait. Ils ont compris de suite et n'ont pas insisté. C'est à peine si quelques-uns ont eu le courage de me gratifier de quelques épithètes malsonnantes avant de s'éclipser.

Très digne, le vieil homme a d'abord rassuré l'enfant, puis s'est épousseté, remettant un peu d'ordre dans sa tenue malmenée au cours de l'altercation. Puis il m'a regardé.

— Bien que nous soyons ennemis, je vous dois le merci, Soldat. Pas tant pour moi, qui suis naturellement proche de mes derniers jours, que pour mon petit-fils. Je suis Terbo, comte d'Ourane et voici Jarle, qui sera un jour chevalier d'Orvaux, s'il n'a pas peur ou honte de porter son titre dans les noires années qui nous attendent.

Je n'ai pas pu m'empêcher de sursauter. Je croyais pouvoir oublier ce nom. Je pensais cette famille disparue et la voilà qui apparaissait à nouveau sur mon chemin. J'ai regardé le gosse. Il n'avait pas l'air bien redoutable et je lui ai souri. Il a fallu un instant pour qu'il me rende ce sourire, puis il m'a tendu la main, gravement. Je l'ai serrée avec douceur.

— Venez. Ne restons pas ici. Je ne sais où vous allez, mais accompagnez-moi quelque temps. C'est plus sûr.

Le comte a regardé autour de nous. Le groupe s'était dispersé, mais deux hommes, au bout de la rue, semblaient être restés en guetteurs. Il a pris l'enfant par la main et m'a emboîté le pas pendant que je rassurais mes hommes par microcom tout en leur indiquant de faire une descente dans le quartier pour le nettoyer en profondeur.

Un peu plus loin, l'enfant m'a tendu l'autre main et je l'ai prise. Il a cheminé entre nous un moment, créant plus qu'un simple lien physique par sa présence innocente.

C'est cela qui m'a fait parler.

— Je ne sais s'il pourra porter son titre plus tard. L'ordre va revenir et la vie pourra reprendre son cours normal d'ici peu. Mais pour le moment, il ferait mieux de l'oublier, ainsi que son nom.

— Oublier son nom ! C'est un nom honorable et ancien. Trop insignifiant, il faut bien l'admettre, pour attirer l'attention. Au reste, c'est probablement le seul souvenir qu'il gardera de ses parents. Ma fille et mon gendre sont morts dans les combats, notre palais a été détruit, et notre fortune – honnête sans être immense – va certainement passer en d'autres mains sous le couvert de quelque manipulation peu claire !

Je comprenais sa fierté : c'était tout ce qui lui restait. Je voulais aussi le protéger, et surtout protéger l'enfant. Il fallait que je marque un grand coup pour qu'il accepte de m'écouter...

— Il ne lui reste pas l'un ou l'autre souvenir ? Tel qu'une bague armoriée comme celle-ci, par exemple ?

J'ai placé mon poing fermé devant les yeux du vieil homme, qui est subitement devenu très pâle.

— D'où... ? D'où la tenez-vous, Soldat ?

— De mon père, qui la tenait du sien, et ainsi de suite depuis bien longtemps...

Il paraissait à la fois intrigué et soulagé. Il m'avait peut-être pris pour un pillard qui aurait trouvé la bague dans les décombres du palais.

— Mais l'honnêteté m'oblige à préciser que je ne sais pas comment elle est entrée dans la famille. Il y a seulement quelques semaines que j'ai appris que c'étaient les armoiries de la sienne, ai-je ajouté en désignant l'enfant. Je ne suis pas un d'Orvaux, ou alors à mon insu.

— Alors Jarle serait bien le dernier des d'Orvaux... Ceci dit sans vouloir vous offenser, Soldat. Vous méritez peut-être de porter le nom, et vous ne seriez pas indigne du titre.

Il n'a plus ouvert la bouche au cours des quelques minutes où nous avons encore cheminé ensemble. Ce n'est qu'en vue du Palais impérial, tombé presque intact entre nos mains et où Moran s'était installé, que nous nous sommes séparés. Je croyais bien ne plus les revoir, même si la coïncidence m'avait frappé. Je ne voulais pas ramener ces fantômes anciens à la vie.

Pourtant, quelques instants plus tard, alors que je venais de franchir le premier barrage, j'ai entendu courir derrière moi. La sentinelle qui venait de contrôler mon identité a braqué son arme sur l'intrus au moment où je me retournais. Heureusement, ce n'était que le premier barrage, assez symbolique, et elle n'a pas eu le réflexe de tirer d'abord et de questionner ensuite qu'aurait eu le Frangier du dernier.

Il s'agissait du comte. Il était *vraiment* devenu un vieil homme. Il avait pris une vingtaine d'années et perdu toute sa superbe en si peu de temps ! Il était seul. Il m'a attiré à l'écart après que j'eusse tranquilisé la sentinelle à son sujet.

— Vous aviez raison, Soldat. Ce ne peut être que ça. Ils nous suivaient et dès que vous avez cessé de nous protéger, ils m'ont arraché le petit. Pourquoi ? Il est innocent de tout... Est-ce son nom, son titre ? Vous aviez dit qu'il devait les oublier...

Lui qui avait tenu bon dans la tourmente, qui considérait presque avec dédain la fin de son monde, était maintenant tremblant. L'enlèvement de son petit-fils avait suffi pour le briser.

— Je vais voir ce que je peux faire...

Moran m'attendait. J'étais déjà en retard. Avec le désordre qui régnait encore dans Gar, je n'avais pas beaucoup d'espoir. Bien sûr, le Siran mettrait tout en œuvre pour retrouver Jarle d'Orvaux, mais je n'étais pas sûr du tout que cela aille à l'avantage du garçonnet.

Le comte m'a regardé avec confiance. Un regard qui me forçait presque physiquement à retrouver l'enfant. Je lui ai demandé comment reprendre contact avec lui. Il m'a expliqué qu'ils avaient quitté le matin même les ruines de son palais pour se diriger vers sa résidence d'été, à une cinquantaine de kilomètres de la ville. Il devait bien lui rester quelques serviteurs fidèles et la demeure était trop éloignée pour intéresser directement les pillards ou les émeutiers alors qu'il restait tant de richesses à portée de la main au cœur même de Gar.

J'ai fait appeler l'officier de garde. Je n'étais qu'un chef de commando, mais le Siran me convoquait en personne, et l'officier, qui haïssait autant les pillards que les Transvitalistes, provenait d'une famille noble. Le nom de Terbo d'Ourane lui était même familier – je n'avais pas donné celui du petit-fils – et il allait immédiatement signaler l'affaire à ses patrouilles, puis trouver un transport qui amènerait le comte à sa résidence, dont j'ai noté l'emplacement. Pourtant, quand j'ai quitté l'officier, il m'a fait clairement comprendre que ce n'était qu'un problème secondaire et qu'il ne fallait pas se faire trop d'illusions sur le succès des recherches.

En fouillant mes poches, au sixième barrage, j'ai découvert qu'on y avait glissé quelque chose. J'ai attendu d'être seul pour examiner l'objet. C'était une plaque ovale, longue comme le petit doigt et faite pour être suspendue à un collier, car elle comportait un trou à l'une de ses extrémités. Sur une face, elle portait les armoiries que je connaissais bien, enrichies d'émaux de couleur, qui faisaient briller la lune et les étoiles sur un fond d'un bleu intense. Sur l'autre face, gravés en creux dans le métal, des dessins géométriques me rappelant

certains de ceux ornant le mentator.

*
* *

Je n'ai pas saisi pourquoi Moran voulait me rencontrer en personne. Bien sûr, il avait l'excuse de me rendre le mentator, dont on n'avait rien tiré. Le sous-programme de l'engin avait été annulé et il ne me pousserait plus à faire sortir l'inconnu de la stase. D'ailleurs, l'engin lui-même était désamorcé et ce n'était plus maintenant qu'un coffret inerte qui ne me ferait plus courir le moindre danger.

Malgré les talents dont m'avait doté le mentator, je n'ai pas compris. Moran aurait pu conserver l'engin, qui valait une fortune. D'une certaine manière, tout lui appartenait maintenant qu'il avait pris la place de Gorzon XVII. Ou bien, il aurait pu se borner à me le faire livrer. Son geste personnel était-il une manière de me remercier de la petite part que j'avais eue dans sa victoire, ou y avait-il autre chose ?

J'ai appris en quittant le palais que j'étais rendu à la vie civile, comme presque tous les anciens de la Garde. Ma solde, scrupuleusement calculée depuis le jour de mon engagement – prime de risque comprise, ce qui était chose courante depuis l'affaire de Régallo –, m'a été payée rubis sur l'ongle. J'ai dû signer au moins une douzaine de formulaires avant d'en avoir fini. De ce point de vue, l'arrivée de Moran n'avait pas encore apporté de grands changements. Même les formulaires étaient inchangés, portant encore la marque de l'Empereur déchu, simplement barrée sommairement d'un gros trait noir.

Parmi les documents se trouvait un titre de transport gratuit vers ma planète d'origine ou toute autre du même secteur galactique. Il y avait aussi une proposition d'engagement dans les flottilles d'exploration lointaine.

Je n'avais rien contre Mérina, sauf que l'idée de retourner m'y enterrer n'avait rien de séduisant. Et je n'avais pas l'esprit assez libre pour songer à me réengager de suite. Quant au mentator qu'on venait de me rendre, s'il me glaçait d'horreur, il me rappelait aussi Dounia, qui m'avait dit que Garmalia serait la clé de mon destin. Je ne pouvais pas m'éloigner volontairement de cette clé !

Avec ma solde accumulée, et les primes en tous genres, j'avais assez d'argent pour vivre plusieurs mois confortablement. Même s'il m'en restait un peu moins que sur les documents officiels, ayant graissé la patte du payeur pour qu'il « oublie » de récupérer le fulgurant. J'ai trouvé un hôtel convenable dans un quartier calme, le plus loin

possible des endroits fréquentés par les autres « nouveaux civils ».

Je portais toujours mon uniforme. J'ai obtenu des vêtements de bonne qualité, pas trop luxueux quand même. Ils ne m'ont coûté qu'une bouchée de pain et j'ai négligé de m'interroger sur leur provenance. Beaucoup de marchandises arrivaient sur le marché suite à la mise à sac de la ville par des émeutiers, d'autres étaient revendues à bas prix par leur légitime propriétaire.

En me promenant dans Gar, j'ai glané quelques renseignements sur les Transvitalistes clandestins. Ceux qui s'affichaient officiellement – et dénonçaient du bout des lèvres les excès des autres – ne m'intéressaient pas.

Je n'ai rien appris de bien important. Plus tard, de l'hôtel, j'ai appelé la résidence de Terbo d'Ourane. Je n'ai eu qu'un vieux domestique sur l'écran du visiophone. Son maître n'était pas là, il ne l'avait pas vu depuis l'invasion de Garmalia. Mon accent provincial ne l'incitait pas à parler plus ouvertement, trahissant le fait que nous n'étions certainement pas, son maître et moi, du même côté de la barrière. J'ai songé un instant à lui montrer la bague, mais c'était imprudent. Il a tout juste accepté de prendre note de mon adresse, promettant de la communiquer à son maître s'il le revoyait.

Une fois dans ma chambre, je suis resté un bon moment à ne rien faire. À penser dans le vide. J'avais si souvent rêvé de Garmalia. J'y étais arrivé, j'étais libre de mes mouvements, j'avais de l'argent... et je ne savais que faire.

J'ai senti un corps dur qui me gênait. Le pendentif à double face. Je l'ai pris en main et j'ai commencé à jouer machinalement avec la petite pièce de métal. Je la promenais d'une main à l'autre, je jonglais avec, et j'essayais de réfléchir à un tas de choses.

Moi, Mérina, la Garde, le Siran. Des éléments que je connaissais bien et dont je savais tout ce qui était nécessaire. Encore que pour Helmer Moran, il subsistait un doute. Les Transvitalistes, les d'Orvaux, le mentator, qui étaient hostiles, ou mystérieux.

Ils se sont mis à danser une sarabande effrénée dans mon esprit, et tout à coup je me suis penché sur le coffret. Je l'ai pris en main et examiné une fois de plus, le tournant et le retournant dans tous les sens. En même temps, je continuais à jouer avec le pendentif. *Je savais ce qu'il fallait faire, ce que j'allais faire.* Et, en même temps, je ne me décidais pas à agir. J'étais à nouveau comme coupé en deux.

Mais cette fois, les deux parties dialoguaient et tout à coup la décision a été prise de commun accord.

Ma main droite a pris le mentator et l'a présenté à la gauche qui a appliqué la face gravée du pendentif au milieu de l'une des faces du coffret. Il y eut un déclic. C'est plutôt en moi qu'il a résonné. Comme

quand, tout à coup, on comprend un texte qu'on s'acharnait à lire depuis un moment sans vraiment parvenir à donner un sens aux mots alignés les uns après les autres.

*
* *

J'avais encore beaucoup à absorber, malgré l'effort que le mentator m'avait imposé des jours durant. Je suis resté longtemps immobile, inconscient du monde extérieur. Pourtant une partie de moi-même montait la garde sous la tutelle du mentator ? Si j'avais été en danger physique d'une quelconque manière, le mentator m'aurait immédiatement sorti de la transe où j'étais plongé.

Quand j'ai émergé, la nuit régnait sur Gar. J'avais faim et je devais réfléchir à tout ce que je venais d'apprendre ou de comprendre. En dresser le catalogue ne serait pas une mince affaire.

Je possédais maintenant la plus large part des connaissances emmagasinées par le mentator, et c'était un homme fort savant, entouré de compagnons qui l'étaient tout autant, qui avait veillé à leur stockage. Et il avait doté l'appareil d'un système d'écoute et de tri qui lui avait permis d'enrichir ces données au fil des siècles... Il y avait bien sûr des choses que le mentator ignorait, s'il n'avait pas capté d'émissions hertziennes ou mentales qui en parlaient, mais elles étaient rares.

En parcourant la ville à la recherche d'un endroit agréable où dîner, je voyais des enseignes affichant toutes les langues et les sous-langues de l'immense Empire... et je les comprenais toutes, ou presque. M'arrêtant devant la vitrine d'une librairie scientifique, je m'amusais à lire l'une ou l'autre page d'un traité ouvert sur un écran pour attirer les passants, puis à rédiger mentalement les pages qui suivaient.

Il me faudrait encore bien du temps pour faire l'inventaire de ce que j'avais appris, car c'était seulement en réfléchissant à telle ou telle question que je découvrais que j'en savais bien plus sur le sujet que je ne le croyais.

Ce soir-là, j'ai mangé un plat exotique que je n'avais jamais goûté auparavant mais dont j'ai... retrouvé la saveur avec plaisir. Je suis rentré à l'hôtel, l'esprit encore bourdonnant. Et vaguement insatisfait. Parce qu'on n'apprécie vraiment que ce qu'on a acquis en luttant.

J'ai dormi profondément, laissant toutefois une partie de mon esprit monter la garde, un talent nouveau qui provenait aussi de l'enseignement du mentator.

J'ai revu le petit Jarle dans mes rêves. Il me regardait de ses yeux confiants et je sentais sa petite main au creux de la mienne. J'ai

compris le lien qui nous unissait : l'homme qui avait « chargé » le mentator était aussi un d'Orvaux. Il avait pressenti la mort de sa planète, mais n'avait pas voulu abandonner sa demeure en ces temps troublés. Son fils était parti à bord de l'un des derniers vaisseaux en état de franchir les espaces interstellaires, emmenant le mentator, à la fois une machine d'enseignement et un outil de navigation qui lui permettrait, plus tard, à lui ou à ses descendants, de revenir pour sortir l'ancêtre de stase.

Il y en avait plus, mais à ce moment, la figure de Jarle est revenue dans mes rêves, superposée à celle d'un adulte. Je me suis réveillé. Je suis revenu au mentator, que j'avais écarté de moi pour la nuit. Il avait continué son enseignement mais connaissait maintenant mes limites et ne m'avait pas surchargé.

Le coffret était resté ouvert. J'ai plongé le regard dans l'océan de noirceur insondable qui en formait le fond. Le visage est revenu. Accompagné d'un autre : un Transvitaliste affiché que j'avais aperçu lors d'une patrouille dans Gar à la tête de mon commando. Le mentator ramenait donc certains de mes souvenirs à la surface de mon esprit pour guider ma quête. C'est du moins ainsi que je l'ai interprété, car c'est là que j'ai perdu le propre fil de mes pensées.

Il y a eu un nouveau déclic en moi et l'emprise du mentator s'est relâchée. J'ai refermé le coffret après y avoir effectué mentalement certains réglages. Personne ne pourrait plus y toucher – moi excepté – sans se voir frappé d'une paralysie immédiate. Comme un champ somniaque, qui agirait dans un rayon de plusieurs mètres. Une protection pour l'appareil.

J'ai quitté l'hôtel. J'ai hésité un moment à y laisser un message pour Moran, au cas où je ne reviendrais pas. Puis, comme il faut avoir confiance dans l'avenir, je n'en ai rien fait.

J'étais sur Garmalia comme j'en avais si souvent rêvé. J'avais rencontré « l'homme au visage marqué par l'épouvante ». Les prédictions de Dounia commençaient à se réaliser. Bien sûr, ce n'étaient que des phrases vagues. Pour quelqu'un d'un peu ambitieux, atteindre le cœur de l'Empire était un but banal. Quant à rencontrer quelqu'un qui avait peur... par les temps troubles qui couraient, ce n'était que trop facile !

Mais j'avais maintenant totalement confiance en Dounia. Bien plus que mes compatriotes qui allaient jadis la trouver pour qu'elle jette un sort à leur voisin ou pour ramener de sa hutte un philtre magique. Ils n'y croyaient pas vraiment, pensant seulement que cela ajoutait à leurs chances.

Moi, je savais. J'ignorais comment elle était entrée en possession du mentator, perdu jadis par l'un des descendants de l'homme en stase.

Comment elle avait appris à maîtriser l'engin et à résister à ses pressions resterait toujours un mystère. Je ne savais toujours pas si j'étais un d'Orvaux, mais Dounia en avait décidé ainsi. Elle avait dû un jour apercevoir la bague au doigt de mon père, ou de mon grand-père et elle avait relié l'engin à notre famille, comme il l'était par les illustrations gravées sur ses faces. Elle m'avait ensuite choisi pour accomplir le destin vers lequel le mentator ne cessait de la pousser. La mort était arrivée trop tôt pour qu'elle puisse me soumettre à l'influence de l'appareil ou m'expliquer comment m'en servir. Mais Dounia était pourtant morte en paix, car elle savait que tout ce qu'elle avait prédit se réaliserait. Elle n'en connaissait pas tous les détails, mais l'avenir devient aussi lisible que le passé ou le présent pour qui dispose de la faculté d'analyse totale qu'apportait ce mentator.

Un stade que je n'avais pas encore atteint. Je pourrais y arriver si je continuais à utiliser régulièrement l'appareil au cours des années suivantes.

Si je le décidais... ce qui n'était pas encore clair à mes yeux : connaître l'avenir n'est pas la meilleure clé du bonheur. Cela aussi le mentator me l'avait appris.

Dounia *savait* que j'atteindrais Garmalia.

Je *savais* que j'avais rencontré « l'homme au visage marqué par l'épouvante ».

Il ne me restait qu'à rencontrer « celle qui m'ouvrirait les portes du néant »... Non, c'était fait : la clé ! La plaquette de métal qui m'avait permis de lire directement dans le néant du mentator.

Je n'avais donc plus qu'à prendre ce qui m'appartenait, si je le voulais et si je le pouvais.

Je me suis mis en route, car je le voulais, sans savoir ce que c'était. Et la seule façon de découvrir si je le pouvais était d'essayer !

CHAPITRE IX

Malgré la certitude qu'avait tenté de me donner le mentator, quelque chose en moi, une trace du paysan de Mérina peut-être, s'obstinait à ne pas y croire. Il voulait bien admettre l'afflux des connaissances, qui n'était que le développement d'un savoir de base acquis chez les moines, mais pas cette faculté de pouvoir tout analyser en profondeur, cette capacité d'intégration de données multiples qui permettait pratiquement de lire l'avenir.

C'est seulement après avoir retrouvé Jarle dans une maison abandonnée, non loin de l'endroit où je l'avais sauvé une première fois, que le petit paysan a commencé à se dépouiller de son incrédulité.

Sans renoncer à la méfiance, il a pourtant admis que le cheminement mental qui m'a fait découvrir la maison était efficace. Et, comme tous les gens simples, il fait plus confiance aux résultats qu'aux principes.

L'enfant était enfermé dans une cave chichement éclairée par un soupirail grillagé. La grille n'a pas résisté longtemps au vieux couteau et je me suis glissé dans l'étroite ouverture. Jarle m'a reconnu de suite, mais ça n'a pas calmé son inquiétude. Il m'a demandé de suite où se trouvait son grand-père. Je l'ai rassuré, montrant beaucoup plus de confiance au sujet du vieil homme que je n'en ressentais réellement.

L'enfant n'avait pas été maltraité. On lui avait donné à boire et à manger, mais il n'avait vu personne depuis la veille au soir. En cherchant à savoir ce que ses ravisseurs avaient pu dire de compromettant devant lui, j'ai découvert qu'ils attendaient la visite de quelqu'un d'important pour le lendemain... c'est-à-dire aujourd'hui. Et qu'ils n'étaient que deux dans la maison.

Je ne voulais quand même pas les alerter inutilement. Je suis ressorti par le soupirail et j'ai examiné la maison. Il n'était pas difficile d'atteindre le toit par une maison voisine, et d'entrer par là dans la maison. J'ai découvert l'un des deux hommes dormant dans une chambre. Je n'avais rien pour l'attacher, alors je l'ai tué en lui plantant le couteau dans le cœur, ce qui était plus discret que le sifflement du fulgurant.

J'ai continué à explorer les lieux.

L'autre homme a été plus coriace. Je n'avais plus de raison d'être

discret et j'avais le fulgurant à la main, mais il m'a surpris au débouché d'une porte et d'un coup sec sur mon poignet a fait tomber l'arme à terre. Heureusement, j'avais acquis des réflexes ultra-rapides au corps-à-corps et j'en suis vite venu à bout.

Jarle était libre, mais je savais que tout n'était pas fini. Nous courions à travers Gar vers mon ancien cantonnement. J'étais redevenu civil, mais pas tous mes hommes et je pensais pouvoir compter sur eux. En outre, de là, il me serait facile d'alerter Moran... faute d'une meilleure solution. Je préférais qu'il continue à ignorer l'existence du dernier des d'Orvaux, mais s'il n'y avait pas moyen de faire autrement, je choiserais le Siran comme moindre mal.

Je ne suis pas arrivé jusque-là. Notre départ n'avait dû précéder l'arrivée du « personnage important » que de quelques instants et la disparition de leur prisonnier une fois découverte, les Transvitalistes de tous les quartiers avaient été rapidement alertés. Gar s'était mise à grouiller de cette engeance, et tout ce que la ville comptait comme mauvais garçons, pillards, émeutiers, était en grand branle-bas. Ils bloquaient plus ou moins discrètement l'accès à tous les bâtiments officiels. Les troubles ne devaient cependant pas se limiter à cette surveillance passive, car j'ai vu bon nombre de véhicules des milices moranistes circuler à toute vitesse dans les rues, tandis que des hélicars patrouillaient en altitude.

Nous avons cessé de courir pour ne pas nous faire remarquer.

Les enfants blonds de cinq ou six ans devaient être légion dans cette ville immense, mais peu d'entre eux devaient se promener dans la rue, surtout avec cette subite montée de tension. Je ne pouvais courir le risque de continuer à circuler en tenant Jarle par la main.

Nous étions dans un quartier bourgeois. Pas de masures, pas de palais. Des maisons qui allaient de « simple » à « cossue ». La rue que nous suivions était longue de plusieurs centaines de mètres. J'ai aperçu un groupe débouchant d'une rue transversale presque à l'autre bout. J'ai entraîné Jarle vers la maison la plus proche. Elle était du second type, si bien qu'elle avait déjà attiré l'attention des pillards. Ils s'étaient comportés en véritables vandales, brisant les meubles, les vitres ou la vaisselle avant d'abandonner le champ de leurs exploits dans un état lamentable. Par une fenêtre, j'ai guetté le passage du groupe aperçu quelques instants plus tôt. Eux-mêmes n'avaient pas dû nous voir, car ils sont passés devant la maison sans s'y intéresser. Presque tous armés, ils marchaient d'un pas déterminé, comme s'ils avaient un objectif ou un parcours de patrouille précis à effectuer.

Je pouvais reprendre ma route... au risque de tomber sur un autre groupe. Avant de m'y décider, il me fallait quelques renseignements et je n'avais aucun moyen de prendre contact avec mes hommes, le

visiophone ayant été détruit. Je me suis mis à parcourir la maison, Jarle sur les talons.

Dans une chambre du troisième étage, j'ai trouvé une holovision qui avait par miracle échappé aux pillards. Je l'ai branchée pour tomber sur des avis officiels rappelant que la loi martiale était d'application et interdisait tout attroupement. Les nouvelles qui ont suivi parlaient de mutineries, de manifestations, d'assassinats d'hommes isolés et d'autres incidents tout aussi réjouissants. Pas de déclaration de Moran, pas un mot à son sujet. Les communiqués étaient assez neutres pour pouvoir être attribués aux Moranistes ou à l'autre bord – ou être simplement l'affaire de journalistes dépouillés de toute passion partisane. On ne citait aucune personnalité, ce qui contribuait – pour moi tout au moins – à entretenir un sentiment de malaise assez profond. J'ai tout de même compris que les troubles n'épargnaient quasi aucune agglomération importante et qu'ils se manifestaient même ailleurs que sur la planète impériale.

La rue était à nouveau déserte. Je suis sorti avec Jarle et nous avons commencé à fouiller chaque maison à la recherche d'un visiophone intact. La troisième fut la bonne. J'ai appelé Terbo d'Ourane. Le vieux domestique était toujours aussi hostile, mais on avait dû lui faire la leçon et il n'a pas fallu trois phrases pour qu'il me passe son maître. Je lui ai directement passé le petit, puis je lui ai expliqué la situation. Il m'a demandé où j'étais. Je ne le savais pas, mais mon numéro d'appel lui a suffi. Si tout allait bien, un véhicule passerait nous prendre dans le courant de la journée. Si c'était impossible à arranger, il me rappellerait.

Grignotant quelques biscuits, nous avons attendu près de trois heures rythmées parfois par le pas d'une patrouille de l'un ou l'autre bord. Puis un glisseur est passé dans la rue. Il est allé jusqu'au bout, est resté immobile un instant, et est revenu lentement vers notre cachette.

— C'est un glisseur du domaine, a dit Jarle.

Rassuré, je l'ai emmené et nous nous sommes avancés au bord de la chaussée. Le glisseur s'est arrêté à notre hauteur et la porte s'est ouverte. Jarle s'est précipité dans les bras du comte. Je l'ai suivi après un bref regard au chauffeur. Un trop bref regard. J'aurais dû me montrer plus rapide pour reconnaître cette tête. Un Transvitaliste que j'avais rencontré quelque part. Je n'ai pas eu le temps de réagir. Une odeur lourde, bizarre. Le gosse a roulé à mes pieds en poussant un petit cri étonné et je suis tombé sur le siège.

Les gaz ne devaient pas être fort concentrés, car je reviens à moi alors qu'on n'a manifestement pas encore eu le temps de prendre toutes les précautions d'usage. Je suis enfermé dans une sorte de

petite cave, mais je suis libre de mes mouvements. Des murs blancs, un plafond bas, quelques caisses que j'inventorie du regard en tentant de me lever, un soupirail qui doit faire deux mains de large sur une de haut. Je suis encore engourdi et je coordonne difficilement mes mouvements. J'étais étendu sur un béton nu et froid et c'est cette sensation désagréable qui m'a tiré de mon sommeil artificiel.

On m'a fouillé. Mon fulgurant, mes papiers, mais aussi mon argent ont disparu, ce qui laisse pas mal à penser sur l'honnêteté fondamentale de mes ravisseurs. Mais j'ai toujours le pendentif et j'aperçois le couteau d'Olf à terre. Celui qui m'a fouillé a rejeté dédaigneusement ce qui pour lui n'était qu'un vieux débris...

Il y a aussi un bout de corde au milieu de la pièce, probablement pour m'attacher, mais on n'en a pas encore pris le temps.

Des pas... Un bruit de voix...

Je me laisse retomber à terre, à peu près dans la position où j'étais en m'éveillant, seul détail divergent : je tiens le couteau dans ma main droite, en dessous de mon corps. Sans le serrer trop fort pour ne pas faire jaillir la lame. Ou le pinceau de lumière. Je ne me souviens pas du dernier réglage utilisé. J'attends. Je pourrais tenter ma chance maintenant, si mes geôliers commettent une imprudence. Sinon, je les laisserai s'éloigner.

Ils sont deux, et le second reste prudemment dans l'encoignure de la porte, hors de portée, tandis que le premier se penche sur moi. Je n'ai pas la moindre chance et je me laisse faire comme si j'étais encore inconscient. Dès qu'ils sont sortis, je serre la poignée du couteau, qui a échappé à l'attention de celui qui me ficelait. Quelques instants plus tard, j'ai les mains libres. Je me suis juste un peu tailladé les poignets au passage.

Je change le réglage du couteau après avoir constaté que la porte de la cave est fermée à clé. Le plus simple est de couper les charnières. Je peux y aller sans souci d'économiser l'énergie : c'est ma chaleur corporelle qui alimente le pinceau laser. Tout en travaillant, je guette le moindre bruit à l'extérieur... Rien, ni dans le couloir, ni plus loin. J'ai jeté un coup d'œil par le soupirail. On ne voit que le ciel et la cime d'un arbre, ce qui me confirme que nous ne sommes plus au centre de Gar. Je verrais des immeubles, tout comme j'aurais déjà entendu passer l'un ou l'autre véhicule.

La première charnière a cédé. Au tour de la seconde. Elle lâche à son tour et la porte s'affaisse de quelques millimètres tandis que je la retiens pour éviter que le fracas de sa chute n'alerte toute la maisonnée.

Je quitte la cave. Personne en vue. Je suis dans un couloir d'une vingtaine de mètres de long sur lequel donnent d'autres portes. Je les

essaie toutes successivement, mais elles ne m'apprennent rien, sinon que le propriétaire de cette bicoque est un homme prudent et ordonné : chaque cave est consacrée au rangement d'un produit particulier. Des vins, des conserves, de l'outillage, des vêtements, du matériel de survie. De quoi soutenir un siège de longue durée !

Ce n'est qu'à la dernière, consacrée aux archives, que j'ai la confirmation de ce dont je me doutais : je suis chez Terbo d'Ourane.

... Et la seule chose qui manque à l'inventaire, en matière de siège, ce sont des armes. Je devrai donc me contenter de ce que j'ai.

Au bout du couloir, un escalier. Je l'emprunte avec le maximum de légèreté, mais les marches sont en bois naturel et elles grincent sous mon poids. En haut, une porte s'ouvre par chance sans le moindre bruit. Le décor devient princier. Des meubles anciens, des tapisseries en textile naturel aux murs et quelques tableaux de facture ancienne. J'ignore s'il s'agit d'œuvres de prix, mais quelque chose qui me vient du mentator identifie un style réellement antique qui leur confère automatiquement une certaine valeur. Je ne perds pourtant pas de temps à les admirer : je cherche mes geôliers. Pas seulement les deux que j'ai aperçus, il doit y avoir plus de monde.

La maison est vaste et il me faut plusieurs minutes pour faire le tour du rez-de-chaussée qui comporte une cuisine suffisante pour ravitailler un régiment, un salon assez grand pour l'y faire danser, une salle à manger digne d'accueillir tout son état-major, plus encore un hall majestueux et un bureau. Tout est vide, mais le bureau ne l'est pas depuis longtemps : la fumée d'un cigare flotte encore dans l'air. Sur le bureau, on a étalé des documents qui doivent provenir d'un coffre-fort ouvert que j'aperçois derrière le meuble. Je jette un coup d'œil rapide : des tables généalogiques qui remontent fort loin, retraçant l'histoire de la famille d'Orvaux. D'autres documents où je glane quelques phrases au hasard. Il n'y a rien de nouveau là-dedans. J'aimerais avoir le temps d'étudier tout cela plus à fond, mais ce sera pour plus tard, si j'en ai le temps. Pour le moment, le plus pressé est de mettre la main sur mes ravisseurs et de retrouver Jarle ainsi que son grand-père. Au fait, quel jeu joue-t-il, celui-là ?

Des voix. J'ai à peine le temps de passer dans une bibliothèque qui contient des milliers de volumes sous toutes les formes avant qu'on n'entre dans le bureau. Il y a une fenêtre qui donne sur un jardin immense et parfaitement entretenu. Je repère quelques buissons qui, en deux bonds, peuvent me mettre à l'abri des regards, puis je reviens vers la porte pour écouter ce qui se dit de l'autre côté.

— ... pas le gamin qui peut nous renseigner. S'il détient la clé du mystère, c'est trop inconsciemment pour nous apprendre quoi que ce soit d'intéressant.

— Nous devons pourtant savoir, fait une voix que je connais, mais ne situe pas de suite. La situation est trop grave pour négliger tout avantage supplémentaire, nous avons dû agir plus précipitamment que prévu, Moran s'apprêtait à nous chasser de tous les niveaux de décision. Nous n'étions pas prêts et notre seule chance est de nous emparer de ce secret...

— Et le vieux ?

— Il ne sait rien. Ce n'est pas un membre de la famille. Sa fille a épousé leur dernier descendant, c'est tout.

— Tu en es sûr ?

— Tu doutes de mon efficacité avec le neuranal ?

— Non, mais le gosse n'est peut-être pas le dernier descendant. Il y a aussi Dorthy.

— Ce n'était pas l'avis du vieux.

— Il faut quand même l'interroger. De toute manière, pas question de le laisser filer d'ici vivant. Vivant, ou en état de reconnaître qui que ce soit, si jamais c'est Moran qui l'emporte. Tu t'en occupes ?

— J'y vais, répond la voix familière.

Une porte claque. C'est maintenant que ça va devenir dangereux, quand on va découvrir que je ne suis plus sagement enfermé dans ma petite cave. Je dégage mes stylets de jet, puis j'entre dans la pièce d'un seul bond. Ils – qui qu'ils soient – doivent être armés, mais avec l'avantage de la surprise, j'espère les neutraliser avant qu'ils n'en appellent d'autres.

Ils sont deux. Un chef transvitaliste que j'ai déjà vu sur les écrans holo et un homme en uniforme de fonctionnaire impérial. Le premier est armé. Il ébauche un geste vers le fulgurant qui pend à sa ceinture, mais l'un de mes couteaux lui perce le bras. C'est moi qui sort le fulgurant de son étui pour le braquer sur le second homme qui n'a pas bougé.

— Où est le gosse ? Vite !

Pour appuyer ma question j'arrache sans ménagement le stylet du bras blessé. Le Transvitaliste, qui n'avait déjà pas bonne mine, en devient presque vert. Il chancelle. Je pointe le stylet sur l'autre, comme si j'allais le lancer. Il répond, bégayant presque :

— À l'étage. Dans la dernière pièce au bout du couloir.

— Et le grand-père ?

— La chambre voisine... mais...

Il se tait.

— Mais quoi ?

Cette fois, c'est l'autre qui parle.

— Il est...

Il se tait aussi et je dois insister en balançant le couteau sous son nez. Tout d'un coup, j'ai peur pour le comte. Il peut être mort. Ou pire, à cause du neuranal.

Non, on l'a seulement drogué. Ça ne garantit pas toute son intégrité, mais signifie qu'ils l'estiment tout de même assez dangereux. Il doit donc encore être capable de distinguer ses amis de ses ennemis.

La porte s'ouvre à toute volée et j'identifie enfin la voix : Vétel. Il entre en s'écriant : « Dorty s'est envolé ! », puis me voit et s'arrête pile. Il devient très pâle. Ce n'est pas le courage qui l'étouffera, celui-là. Il trouve pourtant la ressource de se laisser tomber en arrière et de bouler hors de portée de mon fulgurant avant que j'aie tiré. J'aurais pu, j'aurais dû tirer, mais il ne portait pas d'arme visible sur lui et je ne suis pas assez endurci pour abattre un homme qui fuit sans prendre le temps de réfléchir.

C'est ce que doivent penser les deux gars que je tiens en respect, car ils tentent eux aussi leur chance. C'est trop ! Je tire deux fois, ils s'écroulent en hurlant, l'un dans l'embrasure de la porte, l'autre devant une fenêtre.

C'est incroyable ce qu'on peut s'endurcir rapidement quand on est soumis à une forte pression !

Faut agir vite, maintenant, avant que Vétel n'ait rameuté toutes ses troupes. Je quitte la pièce, enjambant le cadavre à moitié carbonisé. Personne en vue. Un escalier à gauche. Je grimpe deux volées de marches quatre à quatre. Un gars qui n'est – heureusement – pas encore bien réveillé sort d'une chambre, l'arme à la main. Je ne lui laisse pas le temps de s'en servir.

Une porte au bout du couloir. La chambre de Jarle, si le Transvitaliste n'a pas menti. Pris d'une inspiration subite, j'entre à la volée et je me laisse rouler à terre. Un sifflement sec de fulgurant et le chambranle qui se met à grésiller me confirment que je ne m'étais pas trompé. Je continue le mouvement jusqu'au bout de la pièce et tout en roulant sur moi-même, j'aperçois un homme qui s'abrite à moitié derrière Jarle. Avant, j'aurais renoncé à tirer dans ces conditions, mais je suis maintenant parfaitement sûr de moi et je lui fais sauter la tête de trois coups en rafale. Avant de m'occuper du gosse, j'en lâche deux autres en direction du couloir pour inciter à la prudence ceux qui pourraient s'y être lancés à ma poursuite. Personne ne crie, mais j'entends quelqu'un dégringoler l'escalier en accompagnant sa chute d'une bordée de jurons en deux ou trois langues. Je me précipite sur Jarle qui tremble mais ne pleure pas et le sépare, d'une bourrade, du cadavre qui est encore debout mais s'effondre lentement sur lui.

Retourner vers le couloir, c'est risquer l'embuscade. Rester sur place et attendre qu'ils se reprennent n'est pas plus indiqué. Reste la fenêtre.

Un coup d'œil sur le jardin. C'est à peu près le coin que j'avais repéré tout à l'heure. Je dois pouvoir sauter sans me casser une jambe à l'atterrissage.

Le grand-père ! Je l'avais oublié. J'hésite un instant. Non, impossible de m'en occuper. Aller le récupérer serait déjà difficile et s'il est drogué, il sera incapable de fuir par ses propres moyens. Dommage pour lui, mais je suis sûr qu'il préférerait que je sauve son petit-fils. J'attire le gamin vers la fenêtre.

— Je vais sauter. Dès que je suis en bas, laisse-toi tomber dans mes bras.

J'espère qu'il n'aura pas peur.

Je saute après une dernière décharge vers le couloir. La terre est meuble, je me reçois bien. Personne en vue. Je fais un clin d'œil à Jarle :

— Viens !

Il passe la fenêtre, se laisse pendre par les bras, puis lâche prise et me tombe dans les bras. L'ennui, c'est que j'ai dû passer le fulgurant dans ma ceinture et que je perds du temps quand Vétel apparaît à la fenêtre. Je me laisse rouler en arrière, tenant toujours le gosse dans mes bras. Je sens la chaleur d'une décharge me roussir les semelles. Je lâche le gosse, je le lance presque vers les buissons et je reprends l'arme. Vétel n'est plus en vue. Il descend probablement par l'intérieur.

— Cours le plus vite que tu peux. Je te suis.

Il est très bien, ce gosse. Pas besoin de lui répéter deux fois les instructions. Un dernier regard vers la maison. Je ne m'attarde pas, je rattrape Jarle. Comme il connaît les lieux, il nous guide jusqu'à un chemin en creux qui s'éloigne de la maison vers un bouquet d'arbres. Avant que Vétel et les hommes qui lui restent n'apparaissent, nous sommes hors de vue de la résidence.

Je ralentis. Nous n'avons pas de temps à perdre, mais il est dangereux et inutile de s'épuiser trop vite. La poursuite peut encore être longue.

Le bouquet d'arbres n'était que la pointe d'une forêt plus importante dans laquelle nous nous sommes enfoncés. Le gosse la connaissait assez bien, s'y étant souvent promené. Il nous conduit vers la maison d'un ami de son grand-père chez qui il s'est rendu plus d'une fois. J'hésite... Mais nous ne pouvons pas vagabonder des jours durant dans ces bois, même s'il s'agit plutôt d'un grand parc soigneusement entretenu, comme tout Garmalia, que d'une véritable forêt naturelle.

Régulièrement, je regarde derrière nous, sans découvrir de signes suspects. Vétel aurait-il renoncé ?

Nous atteignons notre but sans encombre. La maison, un petit château en fait, est déserte. On a voulu la piller, mais le bâtiment était en état de défense et les pillards ont renoncé, non sans abandonner un véhicule grillé par les électrans automatiques. Il y a un cadavre à bord et vu son état, l'affaire doit remonter à plus d'une semaine. Je m'apprête à faire demi-tour, mais Jarle connaît le code d'accès. La première chose que je fais, une fois à l'intérieur, est de vérifier le système de défense. Ce n'est pas suffisant contre un commando armé, mais on ne nous aura pas par surprise. Puis je branche la holo. Avoir une idée de la situation générale est indispensable.

Les informations diffusées sur les diverses chaînes ne sont pas claires, tout en concordant sur un point : la confusion la plus totale qui règne sur Garmalia. Entre Moranistes et Transvitalistes, c'est la guerre ouverte, mais nul n'ose affirmer qui va l'emporter. En outre, des bandes armées et des milices commandées par les partisans de l'ancien régime se mêlent aux combats, sans qu'on sache si c'est pour leur propre compte ou pour appuyer l'un des deux autres clans. On ne parle toujours pas de Moran lui-même, et nul ne semble savoir où il se trouve. J'en conclus que même si je décidais de faire appel à lui, il serait impossible de l'atteindre. Je vais donc devoir continuer à me débrouiller seul.

Ça ne me déplaît pas vraiment, mais le gosse m'enlève une partie de ma liberté de mouvement. Si je pouvais trouver un endroit sûr pour lui...

J'explore la maison. Un petit quadrilatère fermé qui abrite un jardin intérieur, reprenant un style de construction fort ancien. Au milieu du jardin, un petit hélic. Je n'ai jamais piloté ce genre d'engin, mais alors que je m'installe un instant à la place du pilote, je me découvre des réflexes que j'ignorais posséder. Grâce au mentator, je suis prêt à décoller. Il ne me reste qu'à aller chercher Jarle.

Je le découvre regardant comme hypnotisé des images de combats de rue défilant sur l'écran holo. Je m'approche de lui. À ce moment, deux hommes qui se tenaient de part et d'autre de la porte du salon où j'avais laissé le gosse me sautent dessus. Je parviens à me débarrasser de celui de droite, mais celui de gauche est plus coriace. Le temps que je l'envoie rouler à terre, un troisième et un quatrième larrons ont fait leur apparition. Un de plus au tapis... avant de basculer dans un grand trou noir.

C'est l'ouïe qui me revient la première. Un bruit de voix, proches mais étouffées. Puis la sensation des liens magnétiques qui m'attachent pieds et mains. On n'a pas fait le détail, car dès que je bouge un peu, je sens la pression douce mais ferme d'un harnais qui me fixe sur un lit. Je suis dans l'obscurité. Non, avec le retour des

sensations, je comprends que j'ai un bandeau sur les yeux, de même qu'un bâillon sur la bouche. Difficile de me montrer dangereux pour mes geôliers dans ces conditions. Ou même de découvrir où je me trouve.

Je m'y efforce quand même. Le bruit de fond très vague qui m'entoure est celui d'une ville, avec le ronronnement de la circulation et d'un nombre incalculable d'appareils automatiques qui font vibrer légèrement le sol et les murs... L'absence totale de sons animaux est aussi un indicateur, de même que l'air pollué. On a dû me ramener dans Gar. J'entends toujours les voix dans une autre pièce, sans saisir les mots.

La porte s'ouvre. C'est un grincement quasi imperceptible qui me l'apprend, ainsi qu'un souffle d'air plus chaud, chargé de fumée. Le sol gémit sous la pression de pas qui se voudraient légers. La porte se referme et le silence revient. Suis-je seul à nouveau ?

Une main se pose sur moi et je ne peux empêcher un réflexe de raidissement.

— Il est revenu à lui.

— Où nous sommes, ça ne sert à rien de crier.

Cette fois, je reconnais sans hésiter la voix de Vétel.

On détache mon bâillon. Ça fait du bien de respirer plus librement.

— Je ne sais pas ce que tu connais de la situation, alors je vais t'informer. Nous sommes maîtres de Gar, même si quelques fidèles de Moran résistent encore ici ou là. Nous tenons aussi plusieurs villes secondaires. Une partie de la flotte s'est ralliée à nous. Le reste est trop loin, engagé dans divers combats contre les débris de la Garde, pour intervenir avant plusieurs jours. D'ici là, nous aurons gagné la partie sur Garmalia et probablement aussi sur un certain nombre de planètes majeures.

Machinalement, je veux me redresser. Vétel m'envoie un coup de poing dans les côtes pour me rabattre sur le lit.

— Du calme, bonhomme. Tu te lèveras seulement si j'en ai envie.

Toujours aussi affable, l'animal ! Mais à quoi bon m'énerver, surtout dans l'état où je suis... Il continue, et cette fois, je sens nettement le triomphe faire vibrer sa voix :

— Et tu ne connais pas encore le plus beau : nous tenons Moran ! C'est ça qui est vraiment le plus dur pour ses partisans. Nous l'avons eu par surprise au moment où il quittait le Palais impérial et cette fois, tu n'étais pas là pour nous mettre des bâtons dans les roues.

— Faudrait le voir pour le croire !

J'ai essayé de charger ma voix de tout le mépris et de toute l'incrédulité possible. Si Moran n'est pas loin, ce vicieux de Vétel ne va pas résister au plaisir de me prouver qu'il dit vrai. M'amener à lui, ou

l'amener ici, en tout cas me débarrasser de mon bandeau pour que je puisse être témoin de son triomphe. Ce n'est pas ça qui me rendra ma liberté de mouvement, mais ce sera déjà mieux.

Il tombe dans le piège. Non, il s'y précipite. Je l'entends qui lance vers l'autre pièce : « Amenez Moran ici ! » pendant qu'il se penche sur moi et m'arrache le bandeau. Quelques secondes d'éblouissement, puis mes yeux s'accommodent à la lumière. J'aperçois d'abord deux jambes. Vétel. Ensuite, je vois la porte s'ouvrir. Un frottement sur le sol. Je tourne la tête, tirant sur le harnais qui me cloue au lit. On traîne Moran dans la pièce. Il est aussi ficelé que moi. Conscient, mais pas en grande forme. Ses vêtements sont noirs de fumée et il a le front traversé d'une blessure qui saigne encore. Il me reconnaît et veut parler, mais l'un de ses gardiens lui plaque une main sur la bouche. On le remmène presque de suite dans l'autre pièce.

— Tu me crois, maintenant ? fait Vétel encore plus triomphant.

— Faut bien, même si ce n'est pas réjouissant.

Je dois le faire parler. C'est la seule manière d'apprendre quelque chose qui pourrait m'être utile... Je ne peux rien faire de plus, il est vraiment le maître du jeu. Il exagérerait peut-être les succès transvitalistes il y a quelques instants, mais, privés de leur chef, les Moranistes risquent de s'effondrer rapidement. Je ne peux donc compter que sur moi-même et mon seul espoir est que Vétel, gonflé d'orgueil par son succès, commette une erreur.

— J'avais des doutes, Dorty, des doutes profonds, reprend-il tout d'un coup. Je t'aurais peut-être laissé en paix, comme Moran, mais quand tu t'es mêlé de défendre ton cousin, puis de l'arracher à nos mains, j'ai voulu en avoir le cœur net. Je me trompe rarement, mais je suis humain, et ça peut m'arriver...

Il quitte brusquement la pièce, me laissant seul. Je n'ai que le plafond à contempler. Je réfléchis à ses paroles.

Mon cousin ? Jarle, évidemment. Me voici donc membre de la famille. Mais est-ce par association logique ou Vétel a-t-il découvert un élément neuf dans les documents de Terbo ?

Il rentre dans la pièce, poussant Jarle devant lui.

— Nous ne l'avons pas maltraité, rassure-toi... D'un autre côté, à part toi, c'est la seule piste qui nous reste.

On ne peut être plus clair.

Le gamin, sans tout saisir, doit comprendre plus ou moins ce qui se passe. Il jette des regards inquiets autour de lui, mais ne pleure pas. Il n'a même pas le visage souillé de traînées de larmes séchées. Il s'approche de moi et me caresse gentiment la joue.

— Émouvant, non ?

Je ne regarde même pas Vétel. J'essaie, sans dire un mot, de

réconforter Jarle d'un sourire. Je crois que c'est réussi, car il me le rend bientôt.

— Quelle piste allons-nous suivre, telle est la question ? reprend Vétel d'un ton faussement songeur.

— Ça va, pas besoin d'ironiser.

J'ai pris ma décision. Pas de parler, puisque je ne sais rien, mais au moins de le faire marcher. Aussi loin que je pourrai. Des fois qu'il trébucherait en chemin. Et ça me fera toujours gagner du temps, faute d'autre chose. On ne sait jamais...

— Alors, ce secret ?

— Trop compliqué à expliquer, surtout comme ça.

Je secoue les épaules, je bande les muscles, pour insister sur le harnais et les liens magnétiques. Il éclate de rire.

— Je ne suis pas aussi sot que tu le penses. Je devrais même me vexer. Ce serait trop facile de te rendre ta liberté et que tu tentes une nouvelle fois de t'échapper. Tu n'y réussirais pas, nous sommes trop nombreux, armés et méfiants. D'ailleurs, où pourrais-tu aller ? Je t'ai dit que nous tenions tout Gar ! Mais c'est quand même un risque que je refuse de courir. Trouve autre chose ! (Il ajoute, sur un ton beaucoup plus sec :) Et sans perdre de temps !

Bien sûr que je vais trouver autre chose. Ce n'était qu'un ballon d'essai, et crevé avant le lâcher, en outre.

Mais quoi ?

À tout hasard, sans avoir la moindre idée de ce que je vais dire, je me lance :

— Mais, par tous les dieux ! C'est vrai que c'est compliqué à expliquer en quelques mots et quelques instants ! Tu ne crois quand même pas qu'il suffit de dire *abracadabra* pour qu'un secret que tu cherches à percer depuis des mois t'apparaisse aussi clairement que le soleil luit sur le monde ? Un secret comme ça, qui a résisté au temps et à toutes les recherches, ça ne se résume pas en une ou deux phrases, non ?

J'étais fou. Je ne savais pas ce que je disais à ce moment là – à moins qu'une partie de moi eût commencé à entrevoir la vérité. Mais j'ai presque explosé d'une colère sincère sous l'effet de l'énervement rentré. Je ne sais si c'était le ton ou les mots, mais il a eu l'air convaincu. Il est resté un instant silencieux, avant de se pencher vers moi pour me débarrasser du harnais.

— Je n'irai pas plus loin, dit-il en se redressant.

Je m'assieds. Lentement, parce que tous mes muscles sont engourdis, et aussi pour qu'il ne revienne pas sur sa décision en me voyant tout à coup trop fringant.

— Et maintenant, Dorthy ?

La bonne question, entre cent mille au moins ! Il ne se laissera plus mener bien loin sans avoir quelque chose de précis à se mettre sous la dent. Je pense tout à coup au mentator. Il a dû entendre parler de l'affaire, et un tel appareil doit l'intriguer, ou attiser sa cupidité.

— Je ne connais pas le secret... (Avant qu'il ne m'interrompe, j'ajoute :) mais je sais où il est. Le mentator... On t'en a parlé ? (Comme il acquiesce, je continue :) J'ai bien une vague idée, mais je n'ai pas eu le temps d'étudier la question à fond. Moran m'avait pris le mentator, il ne me l'a rendu qu'au moment où vous enleviez Jarle et j'ai trouvé plus urgent de le tirer de vos griffes.

— Le mentator... Où est-il ?

— Dans ma chambre, à l'hôtel.

Je lui donne le nom de l'hôtel et l'adresse. Déjà il se tourne vers la pièce voisine et ordonne à l'un de ses hommes d'aller chercher mes bagages. Ce n'est pas tout à fait conforme au plan que je viens de concevoir.

— Attention, il est piégé. Il n'y a que moi qui peux le désamorcer.

Rien de tel que la vérité pour donner un irrésistible élan de sincérité à ma voix.

— Alors, nous irons ensemble. Et pour être sûr que tu n'essaieras pas de me jouer un vilain tour, j'emmène le gosse et Moran. Un geste imprudent de ta part et on les grille tous les deux !

CHAPITRE X

Vétel fanfaronnait quelque peu en prétendant qu'il tenait toute la ville, sinon pourquoi organiser un convoi de plusieurs glisseurs bondés d'hommes armés jusqu'aux dents ? En outre, nous avons effectué un trajet tellement surchargé de détours et de demi-tours qu'il a duré trois fois plus que nécessaire.

À notre arrivée à l'hôtel, deux groupes ont été prendre position aux extrémités de la rue pour en bloquer l'accès. Ce qui laissait tout de même à Vétel une escorte d'une douzaine d'hommes, en pénétrant dans le petit hall d'accueil qui avait rarement dû recevoir une telle foule en une fois. On m'avait libéré les jambes, mais remis le harnais magnétique autour du torse. Je pouvais marcher, rien de plus.

J'ai regardé autour de moi, l'air méfiant, puis j'ai attiré d'un signe de la tête l'attention de Vétel qui distribuait des instructions à quelques-uns de ses hommes.

— Tu changes d'idée, Dorty, m'a-t-il demandé avec un sourire faux, tout en caressant les cheveux de Jarle qu'il avait gardé près de lui durant tout le trajet.

— Non, mais il y a deux choses qui m'ennuient...

— Dis toujours...

— Quand tu connaîtras le secret, je ne te serai plus utile. Et je ne possède déjà plus rien, tes hommes m'ont ratissé les poches... Je veux pouvoir quitter Garmalia et rentrer chez moi, avec un honnête pécule.

Il a un *bon* sourire.

— Bien entendu. Une fois que je serai certain de maîtriser le secret.

Je ne me faisais guère d'illusions, mais maintenant, je suis tout à fait certain du sort qui m'attend... si je ne manœuvre pas à la perfection durant les prochaines minutes. J'enchaîne de suite :

— À propos du secret...

— Oui ?

— Je crois que le secret est compliqué à expliquer, mais pas à comprendre. Si nous sommes trop nombreux, ce ne sera plus vraiment un secret.

Il comprend très vite. Il regarde autour de lui. À la manière dont il dévisage ses sbires, je vois tout de suite que j'ai frappé juste.

— Je monterai seul avec toi, le gosse et un seul homme. Il ne parle

que son patois d'un monde arriéré. Un peu comme Mérina, mais en pire. On laissera même Moran ici, pour ne pas s'encombrer.

C'est gagné, et j'ai bien du mal à rester impassible !

Ma chambre est au quatrième. Vétel a quand même envoyé un groupe de trois hommes vérifier si les alentours étaient libres avant que nous ne passions dans le puits gravitique. Les Transvitalistes n'ont pas pris de gants : ils ont fait évacuer tout l'étage par les quelques occupants présents à cette heure.

Ma chambre est située par bonheur à l'extrémité d'un couloir qui fait un coude. Les hommes que Vétel a laissés au débouché du puits ne nous verront pas même si la porte reste ouverte.

Vétel me pousse devant lui pour entrer, tout en tenant Jarle par l'épaule. Il ordonne à son équipier de refermer la porte. Il ne s'est encore rien passé. Le mentator ne réagira que si quelqu'un le manipule, le soulève, le retourne. Je ne tenais pas à retrouver tout le personnel de service paralysé en regagnant ma chambre.

— Où est-il ?

Du menton, je lui indique la seule armoire de la pièce.

Il hésite avant d'ouvrir.

— Quel genre de piège ?

— Un explosif à haute puissance. De quoi ravager toute cette aile de l'immeuble, et briser les vitres de tout le pâté de maisons.

Vétel pâlit d'abord, puis sourit :

— Tu ne tiens pas à te suicider, Dorty ?

Comme je fais signe que non, il ouvre l'armoire, puis se fige.

Je suis resté immobile. Ce n'est pas l'effet du mentator qu'il n'a pas touché. Seulement une dernière hésitation.

— Vas-y, Lugo, fait-il à son homme de main.

Il ne se doute pas que je comprends cette langue-là aussi.

Malgré son ignorance de ce que nous venons de nous dire, Lugo doit avoir compris qu'il y a du danger. Il regarde son chef, l'air méfiant. Vétel se tourne vers moi :

— Comment la désamorcer, cette bombe ?

— Il faudrait que j'aie les mains libres...

— Pas question ! Tu guideras celles de Lugo. Tu seras d'autant plus prudent si tu as ta place aux premières loges, tout comme ton cousin. D'accord ?

— Puisqu'il le faut...

Je prends le ton d'un vaincu qui voit s'échapper sa dernière chance d'éviter la défaite, alors que je ne suis plus qu'à un fil de la victoire.

Vétel pousse Lugo vers l'armoire, tout en restant derrière lui. Protection dérisoire, si j'ai dit la vérité au sujet de l'explosif. Elle est

tout aussi dérisoire face à la puissance du mentator. Lugo regarde dans l'armoire, écarte quelques vêtements. Je lui dis où chercher.

— Il peut le prendre en main ?

— Oui, mais doucement. Pas de chocs, pas de gestes brusques.

Lugo pose la main sur le coffret, le soulève et se fige aussitôt. Cette fois, c'est l'effet du mentator. Vétel s'affaisse lentement et j'entends Jarle tomber à terre dans mon dos.

Même avec les mains entravées, trouver la clé des liens magnétiques dans les poches de Vétel a été un jeu d'enfant. C'est lui qui porte les liens maintenant, et Lugo le harnais. Je les ai bâillonnés tous les deux. Ensuite seulement, j'ai débranché le mentator.

Il ne doit pas s'être écoulé un quart d'heure depuis que nous sommes entrés dans la chambre. Ce n'est pas encore suffisant pour que les hommes de Vétel s'énervent et osent venir aux nouvelles.

Vétel s'est réveillé. Je l'installe devant le visiophone intérieur, que je branche.

— Dis à tes hommes qui sont à la réception que j'ai besoin d'outils. Qu'ils aillent les chercher à l'astroport, c'est seulement là qu'on peut en trouver de semblables. Qu'ils rappellent aussi ceux que tu as laissés près de l'ascenseur... Je te laisse libre d'inventer les détails... en te conseillant d'être fort prudent dans ce que tu diras.

Dès qu'il a fini de parler, je l'assomme et j'arrache les connexions de la visio. Je regarde dans le couloir. Personne. J'entraîne Jarle, sans oublier mon sac dans lequel j'ai remis le mentator. J'ai fait les poches de Vétel et de Lugo et récupéré une honorable liasse de munits, ainsi que deux fulgurants.

Dans le hall de l'hôtel, j'aperçois Moran affalé dans un fauteuil, encore moins brillant que la dernière fois. Il est à peine conscient. Il n'y a que deux hommes pour le garder, mais j'en vois d'autres à l'extérieur. J'hésite. Je m'apprête à l'abandonner à son sort pour filer par une sorte de service quand un tumulte s'élève dans la rue. J'entends siffler des fulgurants, ça hurle sur la gauche. Les deux hommes se précipitent au-dehors après avoir jeté un bref coup d'œil sur leur prisonnier. Les cris se multiplient. Je pénètre dans le hall, laissant Jarle en arrière. En un tournemain Moran est libre. Je ne lui dois rien, vraiment, mais il peut m'être utile. Et j'ai quand même plus de sympathie pour lui que pour Vétel... Je le porte plutôt que je ne l'entraîne vers le puits gravitique que nous utilisons jusqu'au dernier étage. J'y force la porte d'une chambre, que je barricade ensuite sommairement en poussant le lit devant.

Les liaisons visio avec l'extérieur fonctionnent normalement, mais il nous faut plusieurs essais pour tomber sur un groupe fidèle à Moran

dont les troupes tiennent fermement l'astroport. Ils ne sont pas en mesure de forcer les barrages des Transvitalistes, mais on va nous envoyer un hélic.

Nous grimpons sur le toit. Nous n'avons plus qu'à attendre, en espérant que ça ne durera pas trop longtemps et surtout que personne n'ait l'idée de venir nous chercher ici. Heureusement, en bas ça bagarre de plus en plus ferme et les hommes de Vétel sont trop occupés pour penser à autre chose qu'à leur survie immédiate.

L'hélic est arrivé. Un engin civil, léger. Un seul homme à bord, le pilote, un gars plutôt soigné, bedonnant, entre deux âges. Ce n'est pas un as, et il hésite avant de se poser sur l'étroite plate-forme qui couronne l'hôtel, mais quand il aperçoit Moran, le visage ensanglanté, il plonge. Nous sautons à bord et il repart aussitôt. Je lui indique une destination au sud de la ville.

— On m'a dit de retourner directement à l'astroport avec le Siran.

— Petit changement : directement après m'avoir déposé là où je te l'indiquerai. Mais tu peux communiquer que le Siran est vivant et en sécurité.

J'ai un fulgurant en main, et il n'insiste pas, transmettant rapidement l'information puis débranchant ostensiblement la radio pour me prouver sa bonne volonté.

Je l'interroge. La situation de Moran n'est pas aussi noire que l'avait dépeinte Vétel. Les Moranistes ne se sont pas débandés lors de la disparition de leur chef. Ils tiennent de nombreux points forts et regagnent lentement le terrain perdu. Maintenant que Moran est – presque – revenu à leur tête, le pilote ne doute plus de la victoire.

Je rebranche la radio, sur les ondes commerciales. On annonce que le calme revient peu à peu dans Gar, dont nous survolons la banlieue. L'un des principaux chefs, un adepte du Huitième Cercle, vient d'être fait prisonnier dans un hôtel, sommairement jugé et exécuté. Il s'appelait Vétel, précise-t-on et sans lui la résistance transvitaliste ne peut que s'effondrer.

Ces bonnes nouvelles pour Moran ne me feront cependant pas changer d'avis. Je veux d'abord trouver un endroit calme pour le gosse, et si nous avons tous deux échappé à Vétel, ce n'est pas pour nous retrouver plus ou moins prisonniers de Moran. Il m'est plutôt sympathique, mais la raison d'État peut le pousser à oublier son côté humain et même chevaleresque.

Tandis que Gar disparaît derrière nous, je réfléchis rapidement. Dans toute l'affaire, j'ai finalement pris indirectement le parti de Moran. J'irais même plus loin, si je pouvais corriger certaines choses qui ne me plaisent pas dans ses projets.

Le mentator m'en donne la possibilité.

C'est tellement énorme que je suis un instant tenté de balancer mon sac par la fenêtre...

Je ne saurai jamais si c'est mon libre arbitre qui a repoussé cette tentation ou si j'ai agi sous l'effet du mentator. C'est un engin terrible, dont nul n'a jusqu'à présent utilisé tout le potentiel, tout simplement parce que les autres modèles ont toujours opéré sous un contrôle strict, et sur la base d'un programme limité.

À moins que les quelques fois où des mentators ont été libres d'aller jusqu'au bout, ils n'aient fait que pousser à la folie et à la mort les esprits et les corps qu'ils dirigeaient. J'ai eu beaucoup de chance que Moran, jouant sans le savoir le rôle d'un précepteur, m'évite ce sort et m'accorde quelques semaines de repos mental. Le temps de digérer ce qu'il m'avait déjà enseigné, de mûrir et de devenir assez fort pour rester maître de lui tout en l'utilisant.

Mais je suis peut-être plein d'illusions sur mon libre arbitre, même en cet instant...

Quoi qu'il en soit, je n'avais pas tort en prétendant, pour abuser Vétel, que le mentator recelait une bombe capable de ravager un pâté de maisons.

J'étais seulement en-dessous, bien en-dessous de la vérité. Le mentator est assez puissant pour ravager un Empire... !

J'ai survécu à la pression du mentator, dans la première phase, mais sans que la mission dont il me faisait dépositaire soit accomplie. Sur la planète morte, un corps attend toujours d'être tiré de stase. Pour l'en libérer, il faut que je sois libre moi-même. Et assez riche pour monter une expédition. Et assez puissant pour que personne ne se mette cette fois sur mon chemin. Le mentator veut pour moi cette liberté, cette richesse et cette puissance.

Pour le moment, comme ces objectifs m'intéressent aussi, j'ai décidé de jouer son jeu. Ou bien il me fait croire que c'est ce que j'ai décidé.

Je vais garder Moran avec moi. Officiellement pour le soigner, et c'est vrai qu'il en a besoin. D'ici une semaine, il devrait être en état de reprendre la tête d'un mouvement qui, je l'espère, aura nettement pris le dessus. Il sera physiquement rétabli. Moralement, je ne peux rien garantir. On dirait qu'un ressort s'est brisé en lui depuis qu'il a été capturé. Je vais essayer de faire quelque chose. Je sais ce dont le mentator est capable. Certainement assez pour que Moran fasse illusion et administre durant quelques années son Empire, le temps que les changements deviennent irrémédiables, même s'ils ne sont pas tous aussi fondamentaux que le veut le plan de Hulor.

L'hélic survole une région de moyenne montagne. Le pilote est resté

silencieux. Je me rends compte que mon fulgurant est toujours braqué sur lui.

— Où sommes-nous ?

— Presque au-dessus de Torboy, répond-il après avoir consulté ses instruments.

— N'est-ce pas une région célèbre pour ses cavernes et ses gouffres ?

J'ai lu un jour quelque chose là-dessus, à moins que cette connaissance ne me vienne du mentator. Le pilote confirme.

— Trouve-nous une auberge. En dehors de la ville, mais pas trop loin.

CHAPITRE XI

Seraient-ils envieux de moi, ceux du village, s'ils savaient ? Ou se moqueraient-ils ? Il m'arrive parfois de me poser la question, puis je l'oublie sans y avoir répondu, en haussant mentalement les épaules.

J'ai réalisé mon rêve, c'est vrai. En allant sur Garmalia, le Monde aux Mille soleils, qui n'était qu'une lointaine légende pour nous. J'ai visité plusieurs autres mondes... J'ai connu l'aventure. J'ai connu – et je connais toujours – ceux qu'on appelle les « grands » ou les « puissants », dans toute leur splendeur pour certains, dans la plus noire des déchéances pour d'autres. Parmi mes cinq valets de ferme, l'un était duc, et ne l'a pas oublié. Il le reste toujours, même si son titre ne lui vaut plus aucun privilège – c'est plutôt une tare – et si la fortune autrefois immense de sa famille se réduit à la seule force de ses bras. Un autre était comte. Je le sais, mais lui préfère que nul ne s'en souvienne. Comme ce n'est pas le comte que j'ai engagé, mais un homme robuste, affable et travailleur, j'abonde dans son sens et je le traite exactement comme les autres. Le Duc aussi, à la ferme. Ce n'est qu'aux grandes occasions, quand nous descendons en ville et que nous devenons tous égaux autour d'une bouteille, que je lui donne son titre. Il sait que je ne me moque pas de lui ; je lui montre ainsi que, tout en respectant ses ancêtres, c'est lui que j'apprécie en tant qu'homme. Et, malgré le serrement de cœur qu'il doit éprouver en repensant à sa richesse perdue, il apprécie cet hommage à son tour.

S'il ne me plaisait pas comme homme, il y a longtemps que je m'en serais débarrassé. Je n'aurais pas hésité, comme je n'ai pas hésité à braver l'ambiance créée par le nouveau régime en me montrant accueillant envers ceux qui furent parmi les puissants. Même si mes raisons sont particulières, je ne suis pas tout à fait isolé : ils ont conservé quelques amis, de-ci, de-là.

Bien moins nombreux sont pourtant ceux qui osent, comme moi, saluer parfois de leur titre, et en public, quelque noble qui n'a pas été confirmé par le pouvoir du Siran. Car il n'y a toujours pas d'Empereur en titre. C'est le Siran qui règne et gouverne.

Moran n'a pas d'enfant, et on se pose parfois des questions, à voix encore basse, sur ce qui arrivera à sa mort. On chuchote parfois des noms, jamais les mêmes durant longtemps. Les prétendants supposés disparaissent dans l'anonymat ou s'éliminent les uns les autres, sans

effusion de sang. Jusqu'à présent.

Moran n'a pas vraiment réussi à abolir grand-chose du passé, sauf ce qui était trop voyant, ou inutile, ou trop routinier. On a relancé la colonisation des nouveaux mondes, plus mollement qu'il ne le rêvait. Les volontaires manquaient, mais les ex-Transvitalistes forment la base d'un bon nombre de colonies, ce qui les met directement face à face avec les royaumes non humains qui prospèrent au-delà des Franges. Déjà ils ont largement revu leur *credo*...

Sur Garmalia, les noms et les visages ont souvent changé, mais les habitudes sont restées. Le Siran s'est entouré de sa propre administration... dont un bon nombre de fonctionnaires impériaux qui sont simplement restés en place. Il a créé sa propre noblesse, constituée en partie par ceux qui l'ont bien servi, en partie par cette fraction essentiellement provinciale de l'ancienne noblesse qui s'est assez vite ralliée à lui. Les autres n'existent plus, officiellement. Ils ont une identité et le droit au travail, mais rares sont ceux qui veulent bien d'un ancien duc comme valet. Les plus chanceux peuvent jouir de leur fortune, mais souvent il n'en reste pas grand-chose après les destructions et les spoliations des premiers mois. Je sais que Moran ne voulait pas tout détruire à ce point, mais la tentative des Transvitalistes a tout bousculé, laissant la place aux plus durs des Moranistes. Tous ceux qui n'étaient pas avec lui étaient contre lui, ont-ils décidé alors que leur chef était prisonnier ou que je le soignais. Une fois rétabli, il n'a pu rétablir ce qui avait été brisé.

En application des théories d'Hulor Moran, l'aristocratie et la fortune héréditaires ont été abolies et chacun devrait avoir à la naissance la même chance que son voisin d'accéder aux honneurs et à la richesse... mais certains – même parmi les proches de Moran – cherchent déjà à contourner cette règle.

Pour reprendre une boutade ancienne, si nous sommes tous égaux, certains le sont plus que d'autres...

Moran n'est pas tout à fait inconscient du phénomène et a compris qu'il était vain de lutter contre ça tant qu'il pouvait le limiter. Il a voulu m'inclure dans ce groupe. J'ai hésité longtemps, à tel point que ses courtisans m'ont presque harcelé. Ils ne comprenaient pas et suscitaient mon refus de cacher une autre ambition.

D'une certaine manière, ils n'avaient pas tort.

J'ai cependant fini par accepter le titre de chevalier, l'un des plus anciens et des plus insignifiants aux yeux de tous ces princes, ducs, marquis et autres comtes. Ainsi je me conforme aux nouvelles normes, et je rassure. Moran ne s'est pas étonné que je choisisse d'Orvaux pour suivre Dorty qui était jusqu'alors mon seul nom. C'était un peu mon droit. Cela permettait aussi à Jarle, considéré comme mon fils adoptif,

de porter son véritable nom, que le Siran n'avait jamais appris. Comme ils avaient été peu nombreux à se préoccuper du fameux secret et que Vétel ainsi que les autres Transvitalistes mêlés à l'affaire étaient morts, nul ne nous ennuerait à cause de ce nom.

Je ne parais à la Cour qu'une fois ou deux par an et Moran, quel que soit son emploi du temps, me reçoit toujours quelques minutes en tête à tête. C'est à la fois l'effet du mentator et l'occasion de raffermir l'emprise que celui-ci m'a donnée sur le Siran. Il n'a pas vraiment conscience de cette influence, mais suit toujours les conseils que je lui donne. Et, comme de mon côté, je ne veux pas risquer par un excès de dépasser les limites de cette influence, je me borne à infléchir légèrement ses décisions et à lui dicter une conduite qui aille dans le sens général de ce que préconisait son père. Ainsi, j'apparaiss simplement comme un bon conseiller qui n'est pas dangereux pour lui. Dangereux pour personne parmi les puissants rongés d'ambition qui gravitent autour de lui. Je sais que le jeu du pouvoir peut être passionnant, mais je préfère pour l'instant le rôle de simple spectateur.

J'aide le Siran à se maintenir en place malgré ses faiblesses et je le pousse à récompenser de titres vides ou de missions lointaines les gens trop ambitieux. Ils servent ainsi la cause de l'Expansion renouvelée sans marquer trop de points dans la course à la succession... qui n'est pas encore ouverte.

Jarle est encore bien trop jeune. Je dois gagner du temps pour lui.

Nous avons tous quelque chose à lui apprendre.

Le Duc peut se montrer intarissable sur les intrigues de la Cour ou les bonnes manières. Il connaît cent façons d'être à la fois de la plus extrême courtoisie et subtilement insultant pour son interlocuteur. Il sait comment on flatte, comment on récompense sans que cela ne coûte rien, comment on écarte ou comment l'on punit sans que cela paraisse.

Le Comte qui veut oublier son titre aime pourtant se rappeler parfois qu'il a commandé jadis une flottille de la Garde et qu'il connaît bien plus de mondes lointains que je n'en ai vus. Il sait écouter, analyser, expliquer et prendre des décisions.

Parmi les autres, il y a un intendant qui a su faire fructifier le capital de départ investi dans cette ferme que j'ai rachetée pour vraiment pas cher. Je suis maintenant cent fois plus riche qu'au départ et l'intendant n'est pas pauvre lui-même, mais je n'ai rien à lui reprocher.

J'ai aussi un vieux baroudeur des commandos de débarquement, qui me rappelle Kelmal. Il connaît toutes les armes usuelles et un bon nombre d'autres qui ne le sont plus. Si les collections que j'ai rassemblées sur ses conseils étaient accessibles au public, elles

attireraient plus de visiteurs que le musée d'armes de Gar, pourtant renommé. À la différence de celles du musée, toutes mes armes sont en état de fonctionner et nous les utilisons régulièrement. Les techniques de combat à main nue n'ont, en outre, pas de secret pour mon bonhomme et Jarle, pourtant encore adolescent, est déjà en mesure de se jouer du Duc et du Comte.

Le dernier de mes valets est un homme simple qui a toujours vécu près de la nature. Quand Jarle l'accompagne, il apprend à lire, mais pas dans les textes trop secs de ses précepteurs officiels. Jarle lit le vent, les nuages ou les pistes des animaux. C'est peut-être en souvenir de ma propre enfance que j'ai engagé Ratinto, cet homme qui connaît à peine son alphabet et n'a jamais vu sans répugnance un clavier d'ordinateur.

J'aurais bien installé une Dounia quelque part dans les bois au nord de la propriété, mais je n'ai jamais trouvé qui que ce fût capable d'en tenir le rôle.

Sur Mérina, ils riraient peut-être. À quoi bon réaliser ses rêves et atteindre Garmalia, si c'est pour ne rester qu'un paysan, même si c'est un « gros » paysan ?

Parfois, je vais me promener seul dans ces bois. Ils sont épais, faits de troncs solides qui parsemaient un sous-bois bien dégagé lorsque je l'ai acquis. J'ai interdit à mes valets de l'entretenir et la nature reprend peu à peu ses droits. On voit des ronces et des broussailles se multiplier, rendant la marche de plus en plus hasardeuse pour le promeneur, mais c'est comme cela que j'aime ma forêt.

Elle n'est pas profonde. Quelques centaines de mètres à peine et on arrive au pied d'une falaise. Il y a d'abord quelques quartiers de roc, hauts comme des maisons qui, au cours des siècles, se sont arrachés au sommet. Puis le terrain monte lentement, parsemé de rochers plus petits et les arbres cèdent la place aux buissons. On atteint alors le mur gris presque sans faille de la falaise qui borde mes terres. Un petit sentier court dans l'étroite prairie qui s'est installée au pied du rocher.

C'est lui que j'aime emprunter.

C'est lui que je suis forcé de suivre...

Car j'ignore jusqu'à quel point j'ai pu me libérer du mentator. Il est là, quelque part en dessous de moi. Des gouffres s'ouvrent dans le sol, parfois trop étroits pour qu'on s'y glisse. D'autres ne mènent pas bien loin. J'ai dû chercher longtemps un couloir praticable – dégageant quelques passages au fulgurant ou au pic – qui descende assez loin à mon goût. J'ai atteint une salle qui doit se trouver à plusieurs dizaines de mètres sous la surface. J'y suis venu avec le mentator et je l'ai posé sur une sorte de table rocheuse au milieu de la pièce.

Ça se passait quelques mois après que j'eus acquis le domaine.

L'engin s'y trouve toujours. Du moins je le suppose, car je n'y suis jamais redescendu.

J'ai été comme malade durant plusieurs jours. Le Duc – que j'avais déjà engagé – m'a dit plus tard que j'avais déliré, souvent dans des langues inconnues, lâchant des mots sans suite et incompréhensibles pour lui : *secret, famille, mentator*.

Depuis, j'ai failli revenir plusieurs fois sur cette décision. Parfois avec l'idée d'installer l'appareil dans la maison, parfois avec la pensée de le détruire en le faisant lancer dans l'espace sur une orbite d'intersection avec une naine blanche. Je n'ai jamais mis aucun des deux projets à exécution. Je me dis que le mentator souhaite revenir près de moi pour m'influencer plus profondément, mais que le risque qu'il court de disparaître définitivement l'incite à la prudence et à préférer le statu quo.

Je ne sais s'il s'agit d'une interprétation simpliste, mais le mentator prend *toujours* la bonne décision et il ne renonce *jamais*.

Il a influencé Dounia, puis moi, grâce à elle. Et par mon intermédiaire, Moran, qui n'est qu'un outil indirect. Celui qu'il vise maintenant, c'est Jarle.

Et par Jarle, il va peut-être influencer toute la Galaxie humaine. Si Jarle le veut. Si j'en ai envie.

Et si le secret le tolère...

Moran a cessé depuis longtemps de se préoccuper du secret des d'Orvaux. Il n'en avait plus le temps, et ce secret n'était qu'une chimère. C'est moi qui lui ai soufflé ces conclusions. Vétel ayant rendu sa vilaine âme au diable, les autres ayant disparu comme lui ou ayant leur survie immédiate à assurer sur un monde sauvage, il ne subsistera bien vite que quelques lambeaux de connaissance. Le peu qu'on en savait se noiera rapidement, sans jamais être assez puissant pour rejoindre dans l'inconscient collectif la Toison d'Or, les Sirènes, le Jardin d'Éden ou l'Eldorado. D'ici l'apparition de Jarle en public, son nom ne symbolisera plus rien.

Et le secret sera définitivement oublié.

Sauf de moi, qui l'ai découvert. Si « découvert » est le mot qui convient. Le mentator n'a pas été étranger au fait. S'il ne m'a révélé ni un contenu, ni un emplacement, il m'a beaucoup appris – ainsi que d'autres recherches patientes – sur cette famille insignifiante.

Insignifiante, tel est bien le mot.

J'ai fini par comprendre le secret – ou par l'inventer, si je me suis trompé. Une fois encore, les talents d'analyse qui me viennent du mentator m'ont aidé.

Ils ont *survécu*, un point c'est tout. Ils ont survécu, comme toutes les

familles, si nous descendons tous du même couple de primates jadis frappé par l'étincelle de l'intelligence. Ils n'ont pas fait grand-chose de plus que les autres, sauf qu'ils ont conservé leur identité. Et, justement parce qu'ils étaient insignifiants, ils n'ont jamais attiré l'attention.

À moins que ce ne soit l'inverse ? Ils auraient choisi de rester insignifiants pour ne pas attirer l'attention ?

Je vais peut-être commettre la première erreur en poussant Jarle en avant. Et je ne sais si c'est moi qui le veux, ou le mentator, toujours à la recherche de la puissance et de la sécurité pour son maître qui est encore à libérer.

Le secret, ce n'est pas l'insignifiance, qui n'a été qu'un atout, ni la survie, qui est naturelle. C'est la pérennité. Ils ont survécu, mais pas anonymement, comme tous ceux qui peuplent la Galaxie humaine. Ils se sont toujours tenus et soutenus, dans le temps et dans l'espace. Comme le disait Dounia, comme le notaient les fragments de textes que me citait jadis Moran, « le secret est à qui veut et peut le prendre ». Il n'avait oublié que la fin de la citation : « Le secret s'étend sur des dizaines de générations et n'avantage pas un individu mais tout le groupe. »

Je ne crois pas courir un gros risque en poussant Jarle. Je sens qu'il est seulement l'aboutissement d'une longue patience. Et je ne veux pas hâter le mouvement. Moi aussi, je dois jouer dans le rythme du secret, même si je peux supposer que la question de la succession de Moran ne se posera peut-être pas avant quinze ou vingt ans.

Je le prépare lentement. Ce sera à lui de prendre ce qui lui revient, s'il le veut. Je lui en aurai donné la capacité.

C'est mon devoir, après tout. Les d'Orvaux, c'était plus l'esprit de famille que le sang lui-même et certains écrits disaient que celui qui découvrait le secret par lui-même pouvait devenir un d'Orvaux. Or, ne suis-je pas le père adoptif de Jarle qui mènera un jour l'Empire... si moi-même je ne peux résister à l'impulsion de le mener au mentator ?

Esneux, 19 juin – 9 juillet 1993

Cet ouvrage a été composé par EUROCOMPOSITION à 92310 Sèvres,
France et achevé d'imprimer en février 1994 sur les presses de Cox
& Wyman Ltd. à Reading (Berkshire)



Dépôt légal : mars 1994
Imprimé en Angleterre